

Le N

Numéro 89
du 23 octobre
au 5 novembre 2019



Les répliques de la haine



Mort à l'intelligence !

Lire dans les interstices

Numéro 89

EaN est fier de mettre en avant le livre de Gérard Noiriel qui montre les liens qu'on peut faire entre les discours de l'antisémite Édouard Drumont et ceux de l'islamophobe Éric Zemmour. La haine les lie et une rhétorique commune, une grammaire identitaire construisent une idéologie faussée par l'inversion du rapport dominants/dominés. Il est salutaire de rappeler que la polémique n'est pas drôle, surtout quand elle devient le cœur de l'espace médiatique.

La haine — mais ce n'est pas la même —, c'est aussi celle qu'on témoigne régulièrement contre les intellectuels en France. Pourquoi ce rejet ? Ici rapprochés par Pascal Engel, les livres de Sarah Al-Matary, Françoise Waquet et Stéphane Toussaint, même s'ils n'éclairent pas de la même façon la question, invitent à réfléchir à leur statut, leurs émotions, leurs tâches et leurs desseins.

Des livres de littérature française publiés cet automne, dont nous avons déjà détaché quelques-uns, critiqués quelques autres, *Éloge des bâtards* d'Olivia Rosenthal nous a frappés par sa force visionnaire ; avec une belle confiance dans le roman, elle imagine les survies possibles des minorités qui agissent et exalte un romantisme des

interstices ou des zones de replis qui font penser à *L'île au trésor* de Stevenson.

Toni Morrison, Jean-Luc Godard, Michaël Ferrier, Irène Gayraud, Laure Belhassen sont d'autres auteurs que notre journal a l'honneur d'accueillir cette quinzaine. Nous évoquons encore des notes de voyage dans le Japon médiéval et des textes, de Bart et de Haddad, qui évoquent le ghetto de Lodz. Les chroniques de Sébastien Omont (Hypermondes) et d'Adrien Cauchie (Disques) sont aussi au rendez-vous.

En Une ces prochains jours, nous parlerons avec beaucoup d'admiration du dernier roman de Philippe Forest, *Je reste roi de mes chagrins*. Nous porterons un regard décalé sur le texte autobiographique d'Edward Snowden. Nous irons nous promener du côté du Musée de la Libération de Paris, dont Jean-Yves Jouannais nous dit qu'il évacue malencontreusement la figure du colonel Rol-Tanguy. Nous pénétrerons dans les arcanes de la Pléiade consacrée à l'historien Georges Duby. Et nous ferons la boucle avec la Une d'aujourd'hui en évoquant de nouveau, avec Maïté Bouyssy, les populismes et ce qu'ils font aux sciences sociales.

T. S., 23 octobre 2019

www.en-attendant-nadeau.fr

Direction éditoriale

Jean Lacoste, Tiphaine Samoyault

Directeur général

Santiago Artozqui

Collaborateurs

Natacha Andriamirado, Monique Baccelli, Jeanne Bacharach, Ulysse Baratin, Pierre Benetti, Alban Bensa, Albert Bensoussan, Maïté Bouyssy, Jean-Paul Champseix, Sonia Combe, Norbert Czarny, Sonia Dayan-Herzbrun, Christian Descamps, Cécile Dutheil, Pascal Engel, Sophie Ehrsam, Marie Étienne, Claude Fiérobe, Jacques Fressard, Georges-Arthur Goldschmidt, Dominique Goy-Blanquet, Claude Grimal, Odile Hunoult, Alain Joubert, Liliane Kerjan, Gilles Lapouge, Gilbert Lascault, Linda Lê, Monique Le Roux, Marc Lebiez, Natalie Levisalles, Lucien Logette, Éric Loret, Jean-Jacques Marie, Vincent Milliot, Christian Mouze, Maurice Mourier, Gabrielle Napoli, Gérard Noiret, Sébastien Omont, Yves Peyré, Évelyne Pieiller, Michel Plon, Marc Porée, Jean-Yves Potel, Hugo Pradelle, Dominique Rabourdin, Shoshana Rappaport-Jaccottet, Roger-Yves Roche, Steven Sampson, Gisèle Sapiro, Catriona Seth, Christine Spianti, Pierre Tenne, Jean-Luc Tiesset

In memoriam Pierre Pachet, Agnès Vaquin, Georges Raillard

Numéro ISSN : 2491-6315

Responsable de la publication

Association En attendant Nadeau

Secrétaire de rédaction

Pierre Benetti

Édition

Raphaël Czarny

Correction

Thierry Laisney

Contact

info@en-attendant-nadeau.fr

**LITTÉRATURE
FRANÇAISE**

p. 4 Santiago H. Amigorena
Le ghetto intérieur
par Jean-Pierre Salgas

p. 6 Michaël Ferrier
Scrabble
*propos recueillis
par Norbert Czarny*

p. 9 Philippe Forest
Je reste roi
de mes chagrins
par Pierre Benetti

p. 12 Irène Gayraud
Le livre des incompris
par Claire Paulian

p. 13 Olivia Rosenthal
Éloge des bâtards
par Ulysse Baratin

**LITTÉRATURE
ÉTRANGÈRES**

**p. 15 En longeant la mer
de Kyôto à Kamakura**
par Maurice Mourier

p. 17 Hubert Haddad
Un monstre et un chaos
Andrzej Bart
La fabrique du papier
tue-mouches
par Jean-Yves Potel

**p. 20 Jennifer
Nansubuga Makumbi**
Kintu
par Sophie Ehram

POÉSIE

p. 22 Gérard Pfister
Ce qui n'a pas de nom
par Alain Roussel

IDÉES

p. 24 Laure Belhassen
Femmes animales
par Cécile Dutheil

p. 26 Jean-Claude Milner
Profils perdus
de Stéphane Mallarmé
Stéphane Mallarmé
Correspondance, 1854-1898
par Marc Lebiez

p. 29 Toni Morrison
La source de l'amour-propre
par Claude Grimal

p. 31 Denis Saint-Amand
Le style potache
par Alain Joubert

p. 34 Carmen Bernand
Histoire des peuples d'Amérique
Nathan Wachtel
Paradis du Nouveau Monde
par Pierre Tenne

p. 37 Georges Duby
Œuvres
par Pierre Tenne

p. 40 Arlette Farge
Vies oubliées
par Philippe Artières

p. 42 Libérez Rol-Tanguy !
par Jean-Yves Jouannais

p. 45 Sarah Al-Matary
La haine des clercs
Françoise Waquet
L'ordre émotionnel du savoir
Stéphane Toussaint
La liberté d'esprit
par Pascal Engel

p. 48 Gérard Noiriel
Le venin dans la plume
par Paul Bernard-Nouraud

**p. 51 Les populismes
dans les sciences sociales**
par Maité Bouyssy

p. 54 Edward Snowden
Mémoires vives
par Jean-Acier Danès

p. 56 Jacques André
Lectures de Freud
par Zoé Andreyev

**p. 58 Ségolène Débarre
et Gaye Petek**
Histoire des Turcs en France
par Jean-Paul Champseix

CINÉMA

p. 64 Jean-Luc Godard
Le livre d'image
par Guillaume Basquin

CHRONIQUES

p. 66 Disques (16)
par Adrien Cauchie

p. 68 Hypermondes (7)
par Sébastien Omont

Pourquoi soutenir EaN

Dans un monde où tout s'accélère, il faut savoir prendre le temps de lire et de réfléchir. Fort de ce constat, le collectif d'*En attendant Nadeau* a souhaité créer un journal critique, indépendant et gratuit, afin que tous puissent bénéficier de la libre circulation des savoirs.

Nos lecteurs sont les seuls garants de l'existence de notre journal. Par leurs dons, ils contribuent à préserver de toute influence commerciale le regard que nous portons sur les parutions littéraires et les débats intellectuels actuels. Rejoignez-les, [rejoignez-nous](#) !

EaN et Mediapart

En attendant Nadeau est partenaire de *Mediapart*, qui publie en « avant-première » un article de son choix (figurant au sommaire de son numéro à venir) dans l'édition abonnés de *Mediapart*. Nous y disposons également [d'un blog](#).

Amigorena, le premier livre ?

Lancé il y a quinze ans, le vaste projet romanesque et autobiographique de Santiago Amigorena a de quoi attirer. Son dixième tome, *Le ghetto intérieur*, traite à la fois de l'exil et de l'extermination, par le biais d'un grand-père muet.

par Jean-Pierre Salgas

Santiago H. Amigorena

Le ghetto intérieur

P.O.L, 192 p., 18 €

« Je voulais écrire sur elle – et sur elle. Je voulais décrire ses lèvres – et ses lèvres... Je voulais, pour toujours, la tenir toute entière sur le bout de ma langue. » En 2004, Santiago H. Amigorena revenait dans *Le premier amour* sur ses dix-sept ans au lycée Fénelon et son amour fou pour Philippine, dans les années 1979-1981. « *Mettre des seins à la syntaxe* », disait bien avant lui Joseph Delteil. Un livre entre langue et langue, de sexualité, dans une lignée qui va des blasons du corps féminin au poème « Union libre » d'André Breton. En 2012, *La première défaite*, qui en est le revers, constituait la quatrième partie d'un impressionnant projet romanesque et autobiographique. Et le départ d'un amour de lecture.

Né en 1962, arrivé d'Argentine puis d'Uruguay en France en 1973, fils de psychanalyste et analyste, Santiago H. Amigorena est scénariste de Cédric Klapisch et de Laurence Ferreira-Barbosa, et cinéaste lui même. Sur le site de son éditeur, P.O.L, on peut lire l'énoncé de ce projet du « livre d'une vie », baptisé *Le dernier livre*, composé de six parties qui couvrent chacune six années de la vie du narrateur et ordonné selon « trois exils » (Argentine, Uruguay, France).

L'entreprise peut faire penser à Hubert Lucot ou à Christian Guillet, voire à Claude Mauriac ou au premier Renaud Camus. Depuis vingt-cinq ans, Amigorena entend « faire à Proust ce que Joyce a fait à Homère » : « Je tâcherai de restituer ma vie de la première à la dernière syllabe ». C'est un portrait de l'artiste en Muet comme Louis-René des Forets l'a fait en Bavard : « *Ma vie fut simple; je n'ai jamais parlé, j'ai toujours écrit. [...] L'écriture m'a été donnée pour séparer, pour déchirer, pour éloigner. Elle m'a permis de me*

taire sans devenir fou, elle a donné une raison sociale à mon mutisme, elle m'a fait accepter d'être muet et l'a même fait accepter aux autres ».

La première partie s'intitulait *Une enfance laconique*. Suivirent *Une jeunesse aphone*, *Une adolescence taciturne* et, après *Le premier amour* et *La première défaite*, *Les premières fois*, vaste catalogue des premières fois de l'adolescence. Restent à écrire les deux volumes d'*Une vieillesse discrète*. Le prochain volume aura pour titre *La septième partie*. Un certain nombre d'annexes sont également au programme. « *Écrit pour en finir avec les autobiographies* », conforme au pacte autobiographique de Philippe Lejeune, ce livre illustre bien plutôt sa critique par Pierre Bourdieu dans « L'illusion biographique » : l'autobiographie y informe la vie comme la carte le territoire, jamais la graphie n'y ébranle « la vie », ni ne bouscule l'auto, ce qui était déjà visible dans *Les premières fois*.

Dixième volume à ce jour du *Dernier Livre*, *Le ghetto intérieur* est-il un livre non prévu au programme, ou bien s'agit-il du 1941 annoncé dans les annexes ? Le romancier nous dit s'être rendu à Auschwitz en 1997. Le roman se donne, en amont du cycle, pour l'autobiographie à la troisième personne de son grand-père Vincente, Juif polonais de Lodz, qui s'est d'abord espéré allemand, est arrivé en Argentine en 1928, et de son épouse juive russe Rosita. Le premier livre du *Dernier Livre*, donc, qui expliquerait le mutisme de l'auteur ? À la mort de sa mère, Vincente devient muet, jusqu'à sa disparition en 1968. Le 13 octobre 1941 en Argentine, lui était parvenue (à « mon Wicenty ») une lettre de sa mère, Gustawa Goldwag, qui lui dit le ghetto et qui sera assassinée à Treblinka. Le même jour, à Rastenburg, près de Königsberg, Himmler, Krüger et Globocnik décident de passer de la « Shoah par balles » à la « solution finale ». Le camp de Belzec va être construit.



Santiago H. Amigorena © Jean-Luc Bertini

AMIGORENA, LE PREMIER LIVRE ?

Une plaisanterie argentine veut que, là où les Péruviens descendent des Incas et les Mexicains des Aztèques, les Argentins descendent du bateau. « *Un lointain centre du monde* » qui porte au cube une identité juive déjà au carré. Avec cette autobiographie de son grand-père juif polonais argentin, le narrateur entend nous proposer en romancier une réflexion sur les liens entre Histoire (la grande en Pologne), histoire (la petite : le café Torton, les courses de chevaux) et histoire (le roman de Santiago Amigorena).

Et c'est là que le bât blesse : entre première fois – mais la Shoah est un sujet plus complexe qu'un premier amour – et dernier livre, l'auteur qui a tout lu se substitue au narrateur, lequel écrit pourtant : « *Vincente comme le reste de l'humanité pouvait savoir mais ne pouvait pas savoir* ». À l'inverse, lui et son grand-père semblent au fil de la guerre découvrir en temps réel et les multiples versions de « l'identité juive » (de Theodor Herzl à Delphine Horvillour, via Jean-Paul Sartre), et le génocide deve-

nu Shoah, entre histoire et mémoire (depuis Raul Hilberg et Claude Lanzmann), et les débats littéraires qui portent le nom d'Adorno, tels que nous les connaissons en 2019... et l'auteur ignore la littérature d'après 1945 – du *Dernier des justes* de Schwarz-Bart à *Ellis Island* de Perec, dont il est souvent si proche.

Le ghetto intérieur vire au cours d'histoire. À l'arrivée, il s'inscrit dans la postérité des *Bienveillantes* de Jonathan Littell, qui tout en marquant le départ d'une nouvelle époque, celle de la disparition des témoins, semblait écrit à l'ombre de Hegel et de Google : la fin éclaire le début et l'information étouffe l'expérience. Littell mettait *L'éducation sentimentale* dans la poche de Max Aue, mais Flaubert manquait. Ici, c'est le mutisme qui fait défaut. Sous le Savoir Absolu et Wikipedia, c'est le temps lui-même, histoire et mémoire, qui a disparu. Déception. On a presque envie de dire : Dieu n'est pas un romancier, Amigorena cette fois-ci non plus.

Entretien avec Michaël Ferrier

Michaël Ferrier vit et écrit au Japon. Il est notamment l'auteur de Fukushima. Récit d'un désastre. Dans Mémoires d'outre-mer, il a raconté l'histoire de l'un de ses grands-pères à Madagascar, puis celle de son plus cher ami dans François, portrait d'un absent. Il revient dans Scrabble sur son enfance au Tchad, le basculement, le 12 février 1979, dans une guerre qui avançait « comme une louve ». Comme le titre le signifie, il y a aussi le jeu des lettres partant de l'étoile centrale, formant des mots et créant des univers, éveillant la curiosité, suscitant le bonheur. Le jeu est la métaphore qui traverse le récit, une partie qui commence avec l'émerveillement et se termine dans l'horreur d'un conflit décrit dans son détail le plus atroce. Nous l'avons interrogé sur ce récit fondateur, donc indispensable.

propos recueillis par Norbert Czarny

Michaël Ferrier

Scrabble

Mercure de France, 232 p., 21 €

Les cinq sens occupent une place essentielle dans votre livre.

Oui, en effet. D'abord, c'est un récit d'enfance et, pour l'enfant, le monde se découvre à travers l'ensemble des cinq sens. L'enfant écoute les cris des animaux, est sensible au grain de la voix, il touche les pelages, hume les odeurs du matin, goûte tout ce qui passe à sa portée. Mon enfance n'a rien à voir avec cette ère des écrans que nous connaissons aujourd'hui, qui appauvrissent la connaissance en la restreignant à la vue (et, dans une moindre mesure, à l'ouïe). C'est un déploiement, un éventail, une rose des vents : elle me sert encore de boussole aujourd'hui.

Ensuite, le Tchad est un pays poignant ; je ne voulais pas en faire une description vaporeuse et abstraite. D'où cette incandescence de la sensation, liée également à une certaine position d'écriture : quand j'observe, je me mets dans la position du tireur couché, aux aguets, à l'affût. Cette position, je l'ai vécue à bien d'autres moments de ma vie, par exemple quand s'est produit le tremblement de terre avant Fukushima. Se mettre à terre, c'est être plus proche de la matière, mais aussi changer d'angle. Pour un écri-

vain, c'est essentiel : cela permet de retrouver une fraîcheur de sensation par l'originalité de l'angle de vision, mais aussi un élargissement et un renouvellement des facultés perceptives.

Vous avez donc vécu dans un pays méconnu, le Tchad. Qu'est-ce que vous en gardez ?

Bien des aspects évidemment, mais je mettrai l'accent sur le fleuve Chari. C'est le fleuve qui trace le lien, plus que la frontière, entre le Cameroun et le Tchad. Il relie autant qu'il sépare. Ce fleuve est fraîcheur, joueur, charmeur, enjôleur. Chatoyant comme la vie. J'aime la sonorité de son nom : il « charrie », comme la mémoire charrie, les bêtes et les hommes, les vivants et les morts... Car c'est aussi le fleuve qui a roulé les cadavres de la guerre qui a frappé N'Djamena le 12 février 1979. *Scrabble* est donc un roman-fleuve, pas au vieux sens du mot, mais dans une acception plus moderne : un roman-mémoire et un roman-monde, mêlant la vie et la mort sur un fond d'histoire contemporaine particulièrement tragique.

Comme dans beaucoup de récits d'enfance, vous parlez de la Nature, et en particulier des animaux. Certains semblent emblématiques, comme le ratel et un certain coq.

J'ai toujours vécu avec des animaux, chiens, chats, singes, boucs, cabris... Les animaux sont mes maîtres : j'ai appris d'eux comment attaquer, me défendre, courir, chasser et même danser. Le



ENTRETIEN AVEC MICHAËL FERRIER

ratel est l'un des plus étonnants. Un animal hargneux et en même temps très intelligent. Il est petit, il est laid (imaginez un croisement improbable entre le blaireau et la hyène !), mais tous les animaux le craignent. J'en fais l'éloge pour ces raisons : pour un enfant bigleux et inadapté comme je l'étais, c'est un modèle !

Quant à l'épisode du coq... Alors que j'essaie de le sauver, je le tue. J'ai déjà vu des bêtes mourir, comme les moutons sacrifiés, mais là, c'est moi l'assassin. Cet épisode a un sens dans l'économie du roman, il n'arrive pas n'importe quand : peu après, la guerre éclate. Dans la construction en spirale du récit, ce moment est un signe avant-coureur de la mort qui rôde.

Vous évoquez cette spirale, on a aussi l'étoile au centre du Scrabble. Ce jeu donne son titre au récit mais on peut aussi y voir une métaphore très riche, notamment dans votre relation avec l'espace, la ville. À un moment, vous évoquez votre démarche : « Passer par les revers, susciter la surprise, chercher les éblouissements ».

La construction en spirale est importante : elle mime bien sûr la démarche de l'enfant, qui procède par compléments circonstanciels : ici, là-bas, maintenant, plus loin, etc. Mais elle a aussi une fonction exploratrice, révélatrice. Découvrir une ville, c'est en suivre les circonvolutions, fonctionner par bifurcations, comme au Scrabble. De ce point de vue, le Scrabble est plus un mécanisme qu'une métaphore. À partir d'une broussaille de sensations, réussir à tracer des pistes inattendues : un jour c'est la balade vers le fleuve, un autre vers le Bololo ou les quartiers excentrés, ou un terrain de foot sur lequel on jouait avec un ballon crevé.

Ma démarche de piéton comme ma démarche narrative, c'est aussi une *dé-marche* : nous déboîter de la routine, sortir des grands axes, des routes bien tracées, de l'habitude. Faire l'expérience, en somme, de sa liberté.

Le paysage n'est pas un décor.

Non, le paysage n'est pas un « environnement », comme on dit. J'insistais déjà sur ce point dans *Fukushima. Récit d'un désastre* (Gallimard, 2012) : l'homme n'est pas environné par la nature. Il en fait partie intégrante. L'homme n'est pas « maître et possesseur » de la nature ; il est

partie d'un ensemble, il y vit – ou devrait y vivre – en symbiose.

Dans un essai récent, Marc Jeanson et Charlotte Fauve insistent sur la nécessité d'inventorier, pour préserver et d'abord faire connaître la biodiversité. On le sent chez vous aussi, notamment quand vous vous jouez de l'expression « partir d'un principe ». Et puis vous faites l'éloge de Jules Verne et de ses énumérations...

Oui, je trouve essentiel d'observer, de décrire et d'inventorier. Je pense au beau livre de Romain Bertrand, *Le détail du monde* (Seuil, 2019), où il évoque l'art perdu de la description de la nature. La littérature pense, une simple description peut donner à penser, sans qu'il soit forcément nécessaire de théoriser.

Mais il y a autre chose : *comparer*. J'ai appris, en Afrique et ailleurs (océan Indien, Guyane, Japon...), à comparer : les animaux, les pratiques, les langues, les lois... Comparer permet d'entrer dans la nuance et la complexité qui m'intéressent. Et dans l'infinie diversité du monde, qui est vraiment époustouflante.

C'est ce que Verne avait magnifiquement compris. Ses inventaires servent à arpenter, mais aussi à s'ajuster à la vibration du monde.

Ce récit était pour vous une nécessité : pourquoi ?

Tous les livres que j'écris répondent à une nécessité. Mais celui-ci met effectivement en place plusieurs fils fondateurs : l'enfance, époque où se noue en grande partie notre rapport au monde ; le Tchad, qui me donne à la fois mon lien ombilical avec l'Afrique et mon goût pour les différentes manières de penser et de vivre ; la guerre enfin, que je ne souhaite à personne mais qui est quand même l'une des expériences les plus fortes et les plus folles que l'on puisse faire – et qui vous munir pour la vie d'un immense savoir très énigmatique. Et puis, il y a l'écriture, l'art d'agencer les mots, les lettres et les phrases – qui est présent tout au long du livre par le Scrabble. De même qu'au Scrabble on cherche à trouver les mots les plus adaptés à la configuration du plateau, il s'agit dans chaque livre de trouver la forme du récit qui rende le mieux justice à la polyphonie du monde : rendre compte à la fois de ses couleurs, infinies, de sa douleur, si cruelle, et de sa douceur, inépuisable.

Dans la communauté des larmes

En 1954, Winston Churchill et Graham Sutherland se rencontrent : le peintre doit faire le portrait de l'ancien Premier ministre britannique pour ses quatre-vingts ans. Cela pouvait être le point de départ du roman de Philippe Forest, qui en compte beaucoup d'autres. Je reste roi de mes chagrins poursuit la variation de son œuvre sur le deuil, en la retournant sur elle-même cette fois-ci. L'histoire qu'il raconte est devenue impersonnelle. C'est « celle de tous : l'histoire d'un cœur blessé, aussi blessé que celui de chacun ».

par Pierre Benetti

Philippe Forest

Je reste roi de mes chagrins

Gallimard, 288 p., 19,50 €

À chacun de ses livres, Philippe Forest montre une capacité étonnante à renouveler ses techniques d'écriture en conservant un programme lié à un souhait, qui est aussi une condition – « *si toute mémoire du passé n'est pas perdue, s'il se trouve encore quelque chose ressemblant vaguement à ce que nous nommons "littérature" pour se souvenir de ceux qui nous ont précédés et raconter ce que fut leur vie* ». Depuis *Crue*, poursuivi par *L'oubli*, plutôt que de reprendre les événements et raconter « son » histoire, qui n'était pas que la sienne – la maladie et la disparition de sa fille Pauline, racontées dans son premier livre, *L'enfant éternel* (Gallimard, 1997) –, ses textes prennent les contours implicites de fables. Dans ces fictions accompagnées de leur commentaire, ou dans ces essais à partir de scènes imaginaires, la part autobiographique n'a pas disparu, mais elle n'est plus évoquée de manière directe. Il s'en explique dans *Je reste roi de mes chagrins* : « *depuis des années, plus j'en fais le récit, plus j'ai le sentiment de tourner en fiction ce qui fut vérité* ».

Plus de vingt ans après le livre qui ouvrit tous les autres, ce tour paradoxal inévitablement pris par la narration suggère que les faits sont désormais moins crédibles, ou moins pertinents, que les constructions imaginaires, qu'elles soient celles du roman, du rêve ou du mythe. La question importe sur un autre plan, éthique, la résistance aux détours de la fiction ou de la rêverie comportant

une menace éventuelle : repousser la mémoire de l'être aimé perdu en dissimulant la part tragique, inaliénable et « crue » qui fait la vérité de son histoire. La littérature, même lorsqu'elle prêche le faux pour dire le vrai, impose de ne pas se mentir.

C'est ainsi que l'œuvre de Philippe Forest effectue un geste de coupure et de retrait à l'égard des normes consensuelles actuelles, ce qui, peut-être, relève déjà de l'art. D'une manière discrète mais obstinée, et différente de celle, voisine, de Pascal Quignard, elle critique et renvoie dans les cordes deux grandes tendances littéraires contemporaines. À une religion du « réel », qui y découvre la lune avec autant de candeur que de fascination, et s'y aventure avec des outils à la portée de ses ambitions souvent calquées sur le discours médiatique de masse, cette œuvre, nourrie des textes qui l'ont précédée, oppose des aventures dans le puits sans fond du langage ; de plus, face à une littérature « thérapeutique » ou « consolatrice », elle ne se résout jamais à traiter de l'histoire qui l'a initiée comme si celle-ci n'engageait que l'individu qui l'a vécue, persistant à mettre en partage l'expérience la moins partageable, celle de la souffrance.

Mais à cette tendance installée depuis quelques années, Philippe Forest ajoute un pas de côté avec ce livre-ci. Non seulement le récit est accompagné de son « making-of » à partir de son origine (la série britannique *The Crown*), mais son narrateur qui ne fait que passer, dépersonnalisé, y raconte encore moins son histoire, pas même ce dont il est témoin, puisqu'il invente ce qu'il raconte : « *je préférerais qu'on me prenne plutôt pour quelqu'un d'autre. Ou mieux encore : pour personne* ». Peut-être fallait-il pour cela un



Philippe Forest © Jean-Luc Bertini

DANS LA COMMUNAUTÉ DES LARMES

dépaysement, vers un pays – le Royaume-Uni, où Philippe Forest a vécu, avec Pauline – et un autre art – la peinture ; et surtout un genre, le théâtre, dont la nature permet de raconter l’histoire d’hommes « *semblablement endeuillés* » ou « *au deuil semblable* ».

Je reste roi de mes chagrins, conçu comme une pièce, avec didascalies, prologue, actes, intermèdes et exergues de Shakespeare, multiplie avec virtuosité les reprises, les reformulations, les changements de genre et de rythme, les ruptures de ton, les retournements syntaxiques, dans un système d’emboîtement solide et minutieux, où

l’essai sur l’art de la fiction et l’auto-commentaire s’insèrent dans une forme narrative démultipliée. Ainsi donc voici un tableau, inclus dans une pièce de théâtre, incluse dans un roman, inclus dans une lecture de Shakespeare, tout cela tiré – l’auteur le raconte – d’une série télévisée. Mais ce n’est pas tout. Ainsi donc voici un personnage historique, Churchill, sujet d’une toile, d’un roman et d’une pièce, lui-même auteur (s’il n’eût pas le prix Nobel de la paix, il remporta celui de littérature pour ses *Mémoires de guerre*) et peintre (on se souvient que Claude Simon, dans *Le Jardin des Plantes*, se moque doucement

DANS LA COMMUNAUTÉ DES LARMES

du « *Roaring Lion* » devenu peintre impressionniste du dimanche).

L'invention de ce dialogue entre un homme politique déjà aussi légendaire que le roi Arthur et son portraitiste est réjouissante, tout comme la description du Premier ministre britannique en Bouddha ou en « *Titan à la silhouette de quille, de bilboquet ou de culbuto* », passé du « *visage de chérubin* » au « *faciès fatigué de bulldog* ». Mais derrière le personnage rond et souriant aux cigares, au whisky et aux bons mots, rôle consensuel qu'il créa et a tenu de sorte à le faire durer jusqu'à nos jours, il y a un siècle de deuils – Churchill naît en 1874 et meurt en 1965. Sa figure de roi shakespearien traite de la souffrance collective, de l'histoire – la Seconde Guerre mondiale était déjà évoquée par Philippe Forest dans *Le siècle des nuages* (Gallimard, 2010). Mais si la guerre est une « *diversion opportune* » pour Churchill, c'est parce qu'elle amène, au milieu du livre, une surprise bouleversante.

Car l'homme illustre et son peintre, l'artiste et son modèle sont endeuillés, et c'est de ces « *choses dont on ne parle pas* » qu'ils vont parler. La liste des figures endeuillées de la guerre est stupéfiante – il lui manque cependant les femmes. En construisant leur dialogue, *Je reste roi de mes chagrins* met deux deuils en commun et à égalité. Telle la tragédie grecque lue par l'helléniste Nicole Loraux, le roman offre un espace à ce qui n'en a pas dans la cité des hommes. Pas de la manière, du moins, dont Philippe Forest paraît l'envisager de bout en bout, et dont Sutherland courant avec sa palette dans les quartiers bombardés de Londres peut figurer l'exact opposé. Les deuils se nourrissent, se partagent, s'ils bénéficient d'intermédiaires, de passeurs : « *On cède à la contagion des larmes. Il faut que pleure quelqu'un – qui, lui-même, tient son chagrin d'un autre – pour que l'on se mette à pleurer à son tour. Versant des larmes sur des larmes.* »

Larmes sur larmes, les grandes œuvres nous en tirent aussi. Et de ce roman se dégage le « *charme bienfaisant* » que Forest évoque à propos de la fiction en général, qui a lieu lorsque « *quelqu'un raconte une histoire qui est en même temps la sienne et la vôtre* ». Pour cela, il faut désingulariser l'expérience la plus singulière, et ce n'est pas une mince affaire. Philippe Forest le fait grâce à une mémoire autre, impersonnelle, la mémoire des œuvres. Biographe d'Aragon, chercheur en littéra-

ture comparée, il accompagne ses textes des auteurs qu'il aime – c'était James Barrie dans *L'enfant éternel*, c'est Shakespeare ici. Plus qu'un jeu formel entre les genres, la métaphore du théâtre, où « *chacun peut aisément passer pour n'importe qui* » et où « *chaque décor contient l'autre* », exprime les métamorphoses par lesquelles « *la même pièce se joue* » pour tout le monde. La leçon philosophique, s'il en est besoin dans ce roman qui cite aussi « *Le laboureur et ses enfants* », est simple : il n'y a rien derrière le rideau, si ce n'est un autre rideau ; mort pour mort, leurre pour leurre, il y a un autre deuil derrière chaque deuil.

Tirer un enseignement de l'expérience ou de l'écriture ne semble pas être le problème de Philippe Forest, qui enregistre d'abord le passage du temps sur le deuil. Au théâtre, autre nom de la littérature ou de la poésie, on peut être tous les hommes ; on peut être « *quelqu'un – tout le monde, personne et puis n'importe qui* » ; on peut même être un homme qui n'a pas souffert. En dépit des métamorphoses permises par la fiction, Philippe Forest n'ignore pas non plus les limites radicales de l'expérience intime, la non-absorption d'un deuil par l'autre, l'impossibilité de la dilution du tragique du réel dans les formes symboliques. La citation placée en exergue général, tirée de *Madame Edwarda* de Georges Bataille, dit magnifiquement l'ambiguïté : « *seul m'entend celui dont le cœur est blessé d'une incurable blessure, telle que jamais nul n'en voulut guérir* ». Mais le titre radical et majestueux du roman, issu de *Richard II*, dit plus franchement l'inverse, comme ce passage où un personnage dit à l'autre : « *Je ne suis pas vous* ». Comment faire, alors, comment écrire à partir de soi pour tous les endeuillés, et comment être parmi les vivants quand on vit par terre, parmi les morts ?

La communauté est peut-être à chercher ailleurs, dans la continuité d'un temps, littéraire, où il n'y a « *plus d'avant ni d'après. Ni de vrai ni de faux* », une temporalité étrangère fondée sur la conviction que « *tout est arrivé autrefois* ». Et encore, cela ne semble pas suffisant, ni évident. Car plus loin, nouvelle rupture, on lit : « *en un sens, rien ne recommence jamais* ». Ou encore : « *Les mêmes drames recommencent depuis la nuit des temps. La poésie en parle d'abord. Et puis l'Histoire leur donne forme. [...] Sans pour autant que ceux qui ont succombé reviennent jamais à la vie* ». Philippe Forest écrit avec cette lucidité de fer, accompagnée par la joie d'inventer. C'est à ce prix et à cette condition, peut-être, que se fonde une vraie communauté des larmes.

Fictions d'auteurs

Le livre des incompris est la première œuvre narrative d'Irène Gayraud, poète affirmée (trois recueils parus, dont le premier, *À distance de souffle, était déjà très réussi*), chercheuse et enseignante, traductrice de l'italien et membre du groupe Outranspo (Ouvroir de translation potencial). Elle nous propose un livre de livres et de vies, composé de différents récits. Chacun d'eux raconte l'histoire d'un auteur fictif et de son œuvre.

par Claire Paulian

Irène Gayraud

Le livre des incompris

Maurice Nadeau, 190 p., 18 €

Une fermière née en 1870 écrit des poèmes qu'elle adresse à des animaux – et lègue le recueil à son petit-fils qui en parle à la fin du XX^e siècle à un universitaire de passage ; une jeune fille contemporaine de Dante écrit à son aimé des poèmes hermétiques, censés l'amener à elle par une force magnétique cryptée – et l'évocation de son œuvre perdue, détruite par la crue d'un fleuve, éveille de nos jours la nostalgie et les désirs dudit universitaire ; le même universitaire (il s'agit du narrateur du roman d'Irène Gayraud) entend, peu de temps avant de mourir, le récit du vieux Chinois qui, le premier, inventa le livre et voulut, au péril de sa vie, l'offrir à l'empereur.

Irène Gayraud transpose ainsi dans la fiction les récits que l'histoire littéraire consacre parfois à la vie et l'œuvre d'un écrivain réel. Ces vies et ces œuvres fictives constituent la bibliothèque intime du narrateur, éminent professeur de philosophie ; ce sont les livres qui l'ont « *bouleversé* » mais dont il n'a jamais parlé. Vieux et malade, il se résout à écrire leur histoire secrète, et par conséquent la sienne.

La narration du philosophe nous entraîne alors, au gré de sa vie et de ses lectures passées, à Florence au Quattrocento, en Espagne au temps de l'Inquisition, dans le Lot au XIX^e siècle, dans le Paris contemporain aussi. L'apparente diversité des lieux et des époques, et le sens de la reconstitution historique et du récit, permettent d'entrer dans les histoires d'Irène Gayraud avec plaisir, comme dans certains contes. On frissonne agréa-

blement devant le sinistre – et très bête – Inquisiteur, on s'émeut du cerf dans la clairière, on prend garde au bruit des carrosses, on s'inquiète (mais pas trop) de l'encre qui gèle dans les encriers, et du temps nécessaire pour assouplir des fibres de bambou.

Évidemment, la diversité est aussi matière à répétition : car si le décor change, chacune de ces histoires rejoue à sa manière la grande scénographie un peu sublime, morale et désuète de l'écrivain solitaire, le plus souvent animé d'une bonne volonté humaniste, naturaliste ou rédemptrice, et d'une passion pour l'écriture obsessionnelle, vitale. Et c'est peut-être ici qu'on se détachera un peu du *Livre des incompris* – du moins si l'on ne partage pas cet imaginaire de l'auteur-e solitaire, de son écriture-passion et de ses rêves de bienfaits pour l'humanité. On finit par trouver que ce modèle si prégnant impose un peu plus qu'un thème esthétique et qu'une matière à écriture : il impose aussi, finalement, la limite d'un propos plutôt univoque et moral sur la littérature. Alors on voudrait détendre le cercle des lectures imaginaires de l'éminent philosophe, et l'on se murmure à soi-même que, quitte à inventer des œuvres, quitte à nous faire entrer dans une histoire littéraire alternative, le dispositif d'Irène Gayraud pourrait explorer d'autres *personae* d'écrivains et d'écrivaines et d'autres idées de la littérature.

Mais trêve de regrets : Irène Gayraud, avec cette première œuvre narrative, nous offre une scénographie qui lui permet de révéler de vrais talents de conteuse. Parmi ses œuvres imaginaires s'en trouvent certaines qui réservent de bien jolies surprises formelles.

Lire dans les interstices

Le dernier roman d'Olivia Rosenthal imagine une société terrifiante, sorte de prolongement cauchemardesque de notre monde.

L'insurrection n'a pas eu lieu et tout est allé vers le pire. Mais du fond de cette obscurité brillent encore quelques lucioles, et une poignée d'individus s'agrègent pour mettre du sable dans les rouages...

Éloge des bâtards tient tout entier dans cet entrebâillement. Déjà vu ? Seulement en apparence.

par Ulysse Baratin

Olivia Rosenthal
Éloge des bâtards
 Verticales, 336 p., 20 €

Face au récit, on ne peut s'empêcher de se demander où et quand, peut-être pour se rassurer. Olivia Rosenthal s'emploie à déstabiliser ces interrogations en créant un léger effet de flou. Ça pourrait se passer en Seine-Saint-Denis. Ça pourrait être notre régime politique, en un peu plus dur encore. La terre finit d'être nappée de béton, les barres d'immeubles grattent tant le ciel qu'il en a disparu : « *ils se sont débrouillés pour que le commerce devienne un quasi-prolongement de l'habitat et qu'on n'arrive plus à discerner les fonctions. Ils ont troué le territoire de lieux de transaction au point que toutes les activités humaines se concentrent dans des espaces qui appartiennent à de grands groupes* ».

À égale distance du réalisme et d'une science-fiction, tout se joue dans cette mince et angoissante indécision. Avec une grande force visionnaire, l'auteure invente une société qui n'est pas la nôtre, mais pourrait l'être très bientôt. L'insurrection ne se profile même plus à l'horizon et *Éloge des bâtards* ne brode pas une écriture de la révolution. Reste, le long d'interstices oubliés par la domination, la possibilité d'un ensemble de coups tactiques perpétrés par une escouade de neuf personnes dont la narratrice, Lily. Pour eux, il s'agira toujours moins de faire vaciller l'édifice social que de conserver un semblant de dignité, avec pour espoir « *d'être victorieux en tout petit* ».

Poésie impossible et guérilla arty évoquent le situationnisme ou la fantaisie désespérée de *Fight*

Club : « *On allait subtiliser les modes d'emploi des appareils électroniques et leur substituer des extraits du Kama Sutra.* » D'autres jeux de détournement injectent de l'inattendu dans un territoire « quadrillé ». Ce dernier est l'enjeu et le terrain de ceux qui se sont « *constitué[s] en groupuscule, et avai[en]t le sentiment de se déplacer dans les anfractuosités de territoires plus grands que nous, de nous lier aux paysages, d'y laisser nos empreintes, d'y graver nos hiéroglyphes* ».

Par ses descriptions de reconfigurations de l'espace, *Éloge des bâtards* a une évidente dimension utopique. Celle-ci tire toute sa beauté de son absence d'illusion, toujours sur le fil, cauchemar parfois, rêve aussi comme lors de cette description d'une descente de la Seine, en pirogue en pleine nuit, dans une banlieue dévastée par l'urbanisation. Lily derrière ses camarades « *apercevait leurs dos penchés en avant dans l'effort et les plis de leurs vêtements parfois accrochaient un des mille reflets de notre ville* ». Avec ses personnages à la recherche de bifurcations, le texte n'a pas la nostalgie des épopées révolutionnaires. *Éloge des bâtards* croit dans la force des minorités agissantes et manifeste ce romantisme des interstices loué par [Marielle Macé](#). Dans les dérives frondeuses de ces neuf singuliers « bâtards » si rétifs, on retrouve surtout [Jacques Rancière](#) affirmant que « *la seule manière de préparer le futur est de ne pas l'anticiper, de ne pas le planifier, mais de consolider pour elles-mêmes des formes de dissidences subjectives et des formes d'organisation de la vie à l'écart du monde dominant* ».

[Olivia Rosenthal](#) a tiré tout le suc littéraire de ces hypothèses politiques si prégnantes aujourd'hui. Elle a bien identifié l'imaginaire narratif de ces théories vantant les marges du capitalisme. Cet



Olivia Rosenthal © Françoise Saur

LIRE DANS LES INTERSTICES

imaginaire est celui du roman d'aventures : disjonction soudaine hors du temps commun, écart hors de la vie « normale » et glissement, toujours temporaire, dans un monde moins banal ou moins soumis. En lisant *Éloge des bâtards*, on comprend tout ce que les récits à la Rancière de « sécession d'un peuple inventant ses formes de vie autonome » ou autres « cabanes » doivent aux échappées merveilleuses de Stevenson. De là l'attrait irrésistible car consolateur de ces textes, qu'ils soient essais ou fictions. Pour le formuler en termes triviaux, leur vision des combats sociaux a tout simplement quelque chose de plus amusant que le long travail d'organisation et de propagande propre à la politique « classique ».

Olivia Rosenthal aurait pu s'en tenir là, et faire alterner embardées et descriptions d'un monde dominé. Elle crée cependant un troisième terme, le plus important de son texte, d'une impressionnante technique romanesque. Entre deux opérations commando, chacun des neuf membres du groupe se livre en effet devant les autres à un long récit de soi et de ses origines. La parole et l'individualité sont ainsi replacées au centre du roman, au cours de cinq nuits rythmant le livre et réactivant le modèle de la veillée.

Face à un présent clos par l'État, le capital et le torrent de la vie courante, « le passé nous offrait un énorme champ libre ». Dans ces retours sur leurs existences abimées de « bâtards », le roman laisse pénétrer une autre lumière. Se joue une mise en commun, une socialisation de ces lourds passés. Dans ce monde où l'on se tait, la narratrice se demande si « la parole peut être considérée comme une activité subversive. À mon avis, oui ». Parallèlement aux péripéties poético-politiques coexiste ce tour intime et nocturne répété tout du long. Les neuf prennent le temps, littéralement, en se créant des traditions orales. Leur victoire est là. Les expéditions aventureuses font disjoncter la domination par à-coups, mais elles ont un envers qui prend la forme de *Mille et Une Nuits* d'un temps ritualisé, partagé et reconquis.

D'où un livre aussi étonnant qu'émouvant, où les héros et les héroïnes montrent leurs plaies et où les coups d'éclats sensationnels s'articulent à l'humilité de celui qui fend l'armure. Ce processus est non moins politique car « grâce aux histoires qui se trament entre nous notre collectif sera fondé, soudé, avéré, constitué ». Le groupe s'affirme alors comme le vrai noyau d'un monde à reconstruire. Sans famille ni idéologie, mais riche d'affinités souterraines.

Voyage dans le Japon médiéval

Le groupe Koten rassemble cinq japonisants remarquables à la fois par leur science de la langue et de la civilisation japonaises et, ce qui est beaucoup plus précieux, par une curiosité qui les conduit à déborder très largement le cadre des études académiques, par exemple en exhumant certains textes anciens dont l'étrangeté fait tout le charme. Ils traduisent ensemble des notes de voyage dans le Japon médiéval.

par Maurice Mourier

Anonyme japonais

En longeant la mer de Kyôto à Kamakura

Trad. du japonais, annoté et présenté

par le groupe Koten

Le Bruit du temps, 168 p., 15 €

Ce n'est pas que le présent récit ne s'inscrive, comme la plupart des monuments littéraires nippons classiques, dans une tradition codée, ici celle des « notes de voyage » (*kikô*), genre étroitement réglé : il s'agit de conter les péripéties d'un voyage accompli à l'intérieur de l'archipel afin d'y visiter et d'y admirer des lieux célèbres, seul ou en compagnie. L'auteur, généralement un homme, est toujours un lettré (animé d'une grande propension à exhiber sa connaissance de la poésie chinoise), un ancien notable ou bien un moine féru de pensée bouddhique. Chemin faisant, le voyageur stationne en des sites consacrés, produit lui-même quantité de poèmes courts (des *waka* de 31 syllabes, moins resserrés néanmoins que le *haïku* de trois vers qui ne compte que 19 syllabes).

Qu'a donc de si particulier, de si attachant, de si troublant ce texte-ci, qui relate une expérience touristique et surtout intérieure mettant en scène un quinquagénaire accablé de chagrin (mais la mélancolie est un *topos* du genre) ? De lui nous ne savons rien ou presque : il laisse à Kyôto, la capitale, sa vieille mère et pendant son absence (16 jours pour l'aller, du retour nous ne savons rien) ne cessera de s'inquiéter de sa santé à elle, craignant de ne plus la retrouver à l'issue d'une aventure à la fois désirée et redoutée qui ressemble à une ascèse.

Il espère cependant que les difficultés inhérentes à un déplacement de 450 km (à pied ou à cheval)

ponctué de dévotions dans les sanctuaires rencontrés, qui souvent l'hébergent (mais il couche aussi dans de pauvres auberges ou même à la belle étoile), que cette forme de mortification lui vaudra l'attention bienveillante de la divinité.

Est-ce cette dévotion filiale qui nous émeut ? Plutôt un sentiment diffus de manque, comme si ce voyage apparemment gratuit, ou seulement initiatique, cachait quelque secret latent qui ne s'exprime jamais clairement. Or ce secret existe en effet, que malgré le malaise (délectable) de lecture évoqué ci-dessus nous ne devinerions certes pas sans les notes indispensables des éditeurs. La clé se trouve dans le seul indice précis que fournit le texte à son orée : « *C'est dans la deuxième année de Jôô, dans la première décade du quatrième mois, qu'un beau matin, à la cinquième veille, je pris la route.* » Soit bien avant l'aube (vers 3 h), au plein de l'été, en 1223.

Dans le cours de l'interminable Moyen Âge japonais, entièrement traversé de guerres de clans successives d'une férocité que l'unité ethnique du pays n'atténue en rien, les années 1221-1222 sont celles dites des « troubles de Jôkyû », marquées par une des tentatives récurrentes et ratées du pouvoir impérial imité de la Chine pour mettre au pas la féodalité naissante incarnée par les *shôgun* guerriers de Kamakura. À l'issue de cette énième guerre civile, les guerriers écrasèrent les troupes impériales inférieures en nombre. L'empereur, afin de sauver sa vie et celle de ses fils, « donna » cinq nobles de haut rang, ses plus fidèles serviteurs, qui furent exécutés loin des yeux de la cour, sur la route de Kyôto à Kamakura, précisément cette route que devait suivre le voyageur resté anonyme moins de deux ans plus tard.

On comprend alors le long passage consacré par le texte à ces personnages sacrifiés, et la fébrilité palpable qui s'empare du narrateur quand ses pas



VOYAGE DANS LE JAPON MÉDIÉVAL

se rapprochent du lieu (maudit) des meurtres, puis de la ville de Kamakura où se fortifie le pouvoir féodal hostile à l'empire, la ville ennemie où règnent les tueurs de ceux avec lesquels le voyageur engagé (peut-être) dans une sorte de pieuse démarche (hommage et pèlerinage) entretenait (peut-être) des liens de parenté, ou d'obligation sociale.

Rien de plus révélateur, en creux, d'un système de relations fondé sur les services rendus et les devoirs à rendre de vassaux à seigneurs (ou de

compagnons de lutte à martyrs trépassés) que ce texte inextricablement mystique et politique, où la rhétorique de l'exaltation religieuse, même si elle est sincère, semble cacher mal de douloureuses et inexpiables réalités terrestres. Une qualité de passion engendre ici une manière de frémissement continu du style, qui parcourt le texte en son entier et lui confère, en dépit du respect des modèles et d'une érudition envahissante, une poignante authenticité littéraire. Le groupe Koten (Claire Akiko-Brisset, Jacqueline Pigeot, Daniel Struwe, Sumié Terada et Michel Vieillard-Baron) a su révéler cette combustion souterraine sans l'ensevelir sous la cendre de la glose.

Le ghetto des spectres

Deux romans, l'un français, l'autre polonais, rappellent cet automne le ghetto de Łódź, liquidé par les nazis il y a 75 ans, en août 1944. C'était le plus grand après Varsovie, et celui qui a existé le plus longtemps. Les nazis y emprisonnèrent cent soixante mille Juifs de 1940 à 1944, tous assassinés à Chełmno et à Auschwitz-Birkenau. Ils avaient nommé un conseil juif avec à sa tête un homme au comportement ambigu et autoritaire, Chaïm Mordechaj Rumkowski. L'attitude et la personnalité de celui que l'on appelait le « Doyen » ou le « Roi » des Juifs font l'objet d'une controverse récurrente parmi les rescapés, les historiens et... les romanciers.

par Jean-Yves Potel

Hubert Haddad

Un monstre et un chaos

Zulma, 352 p., 20 €

Andrzej Bart

La fabrique de papier tue-mouches

Trad. du polonais par Erik Veaux

Noir sur Blanc, 200 p., 19 €

En effet, « Le marchand de Łódź », pour reprendre le titre du premier texte sur ce sujet par Adolf Rudnicki (1963, traduction française aux éditions Sillage, 2010), s'était engagé dans un marchandage périlleux avec les Allemands. Nommé pour appliquer les ordres, y compris l'organisation des déportations, il crut possible de négocier des limites, d'échanger le maintien en vie des Juifs contre leur travail. Dans son roman, [Hubert Haddad](#) fait dire à Rumkowski : « *Les Allemands ont une expression que nous ferons nôtre : Arbeit macht frei, le travail rend libre ! Nous allons leur démontrer nos capacités de gestion. C'est devenu pour nous un enjeu vital. On ne travaille jamais assez ! Tous les Juifs valides de douze à soixante ans seront réquisitionnés.* » S'il est peu probable qu'il ait repris la formule du portail d'Auschwitz, sa détermination est caractéristique de son autoritarisme. Et le nazi Hans Biebow, véritable maître du ghetto, a « *fini par lui donner les clés de sa confiance dans un grand éclat de rire* ». Rumkowski, nous dit Haddad, « *avait un goût immodéré des responsabilités* ». Tel est le monstre du titre.

Le roman se déploie autour de son opposé, Alter, un gamin de douze ans. Survivant d'un massacre où il a vu son frère jumeau et son oncle être sauvagement tués par des soldats allemands, Alter fuit la guerre, court pendant la nuit, erre à travers plaines et forêts. Courageux et rusé, il se cache, déjoue des pièges, découvre d'autres massacres. Il veut atteindre Łódź où se trouverait son vrai père. Il croise un prêtre qui le met en garde : « *En temps de guerre, pour les Juifs, il n'y a que des ennemis.* » Et le voici plongé dans le chaos de la Pologne occupée. Il entre dans le ghetto, se lie avec un marionnettiste, dort dans le tombeau mausolée d'Izrael Poznański, organise des formes de résistance. La force du roman vient de ce personnage, « *l'orphelin du chaos* », dont on suit le destin fantasque, vêtu d'une veste de tambour militaire, refusant de porter l'étoile jaune obligatoire, et qui survivra, contrairement au Doyen. Il est insaisissable : « *Caves, remises à charrettes, tombeaux, théâtre, palissade de loup maigre, il connaissait tous les endroits où se cacher en catastrophe.* »

Alter incarne l'esprit libre, la résistance, dans ce chaos meurtrier que révèlent de fortes descriptions : la misère, les cadavres, les pestilences, les rats... Ce qui donne un livre souvent captivant, mais pas toujours convaincant. Au fond de son récit, Haddad oppose constamment deux camps : les Juifs « *prisonniers de cette nasse* » et « *leur aveuglement consenti* » face au roi Chaïm, l'administration nazie et les SS. À cela s'ajoutent de petites erreurs historiques qui irritent un lecteur averti. En construisant un monde en noir et blanc, même avec un style flamboyant et du souffle,

LE GHETTO DES SPECTRES

l'auteur évite les interrogations au centre de cette histoire. Certes, la plupart des rescapés haïssaient Rumkowski (tout en reconnaissant qu'ils avaient survécu grâce à lui), mais aujourd'hui la connaissance de cette histoire est très approfondie, les archives sont ouvertes. Il est moins justifié de sombrer dans le « *désir de simplification* » dont parlait Primo Levi dans son fameux texte sur la « zone grise ». Sans absoudre Rumkowski, il écrivait à son propos dans *Les naufragés et les rescapés* : « *Ce n'est pas un monstre, et ce n'est pas non plus un homme ordinaire, cependant beaucoup, autour de nous, lui ressemblent.* » Là est la difficulté.

C'est sur cette complexité que repose le précieux roman d'Andrzej Bart, publié en Pologne en 2008. Bien servi par son traducteur français, Erik Veaux, l'auteur utilise les meilleurs moyens du genre pour construire une fiction, au sens plein du terme, une construction imaginaire où se retrouvent tous les personnages du drame, y compris un narrateur d'aujourd'hui, cinéaste endetté. C'est le procès de Rumkowski. Il s'ouvre sur un long plan-séquence. Un vieil homme dans un wagon-salon, grand luxe, capitonné et confortable, fixe sans le lire un cahier ouvert sur son bureau, se lève, renverse une chaise. « *Grand, cheveux gris, des yeux bleus auxquels une coloration grise donnait une profondeur infinie* », il regarde sa jeune femme endormie dans la chambre attenante, écoute les manœuvres du train, comprend que le convoi pénètre en un lieu insolite. Telle est la légende qui imagine le président du conseil juif déporté à Auschwitz en privilégié.

Plus tard, le petit-fils du nazi Biebow propose des fonds au narrateur pour éponger ses dettes, et tourner son film. La camera pénètre dans la salle du tribunal en suivant la jeune épouse de Rumkowski, qui regrette que son mari ait décidé de ne rien dire. La salle est pleine, le procès a commencé. Elle reconnaît le juge assis devant une table de jeu, un veston élimé, une cale sous le pied de sa chaise, une barbe grisonnante et des « *regards tour à tour doux et menaçants* » ; un procureur dont on apprendra plus tard qu'il peut être animé par « *un besoin de vengeance* ». Sur le banc des jurés, elle reconnaît un ancien juge d'appel du ghetto, des rabbins, un tsadik, un commerçant et la secrétaire de son mari : « *Une poule ordinaire de Hanovre* ». Quant au défenseur du « roi des Juifs », c'est un jeune docteur

en droit, « *un blond aux rougeurs malsaines* », « *l'air d'un balourd* », mais au fond il pourrait être un « *loup affamé* ».

Ainsi, Andrzej Bart introduit ses lecteurs dans un ghetto de spectres, présenté comme le monde naturel de ce procès. Tout est raconté avec retenue, sobrement, parfois avec une pointe d'ironie, en observateur. S'y côtoient et s'y croisent des vivants et des morts, des sœurs de Kafka à l'auteur lui-même qui se met en scène sortant de ce monde avec Dora, une jeune fille arrivée directement de Prague avec sa mère. Vaine fuite ! Les témoins défilent à la barre. Le premier est le célèbre docteur Janusz Korczak qui avait connu Rumkowski avant la guerre, quand il dirigeait un orphelinat. Il en garde des « *souvenirs positifs* ». Puis l'acte d'accusation est lu par le procureur. Rumkowski est accusé « *d'avoir créé dans le ghetto de Łódź un État d'esclaves qui fournissait aux Allemands toutes sortes de biens* » et, « *lorsque les hitlériens ont décidé la solution finale* », d'avoir « *permis d'envoyer ses sujets à la mort* ».

En variant les points de vue – le narrateur, la jeune épouse, certains témoins –, Andrzej Bart brosse un tableau complexe du ghetto, véritable piège pour les Juifs entraînés dans leur propre destruction, avec son organisation rigoureuse, ses hôpitaux, jardins d'enfants et colonies de vacances, mais aussi la faim, les mauvais logements, les trocs, le travail en usine et les abus de pouvoir. L'avocat rappelle des discours de Rumkowski, notamment celui où il justifie son marchandage avec les Allemands : « *À mesure que j'organisais le travail, les Allemands me prêtaient l'oreille, et ils ont progressivement commencé à compter avec moi. [...] Nous pouvons nous enorgueillir aujourd'hui de jolis succès. Au début, nous avions à peine 227 lits d'hôpital, aujourd'hui nous en avons 2 600, auxquels 200 viendront s'ajouter 7 hôpitaux, 7 pharmacies, 4 consultations ambulatoires, toute une série de préventoriums...* » Etc.

C'est alors que « *Mme Hannah Arendt* » débarque de New York. Connue pour avoir dénoncé le rôle des Conseils juifs lors du procès d'Eichmann à Jérusalem, elle répète sa condamnation : « *Je considérais les Conseils juifs comme nuisibles. Sans eux, et en particulier sans leurs dirigeants, il y aurait eu peut-être moins de victimes.* » La défense bondit, cite le cas du ghetto de Varsovie liquidé après que le président de son conseil juif se fut suicidé, et lui demande si le

LE GHETTO DES SPECTRES

fait d'avoir survécu plus longtemps est positif. Arendt répond : « *Je ne pense pas que cela ait une importance particulière* », qu'est-ce que ça pouvait leur faire « *s'ils devaient de toute façon être assassinés, mais plus tard ?* ». L'avocat n'en peut plus : « *Cet "un peu plus tard", chère madame, c'est quand même de la vie.* » Il demande son avis à la salle qui crie, « *dans un chahut épouvantable* » : « *Foutaises ! Dommage qu'elle n'ait pas été avec nous !* » La parole est donnée à un lycéen admiré de tous, mort de faim, Dawid Sierakowiak, qui a laissé un *Journal* bouleversant. Il accuse le petit groupe qui « *se gavait grâce aux privilèges accordés par le président* », admet que malgré tout chacun avait l'espoir de survivre, un espoir, dit-il à l'accusé, qui « *ne dispense pas d'une certaine honnêteté. Imaginez-vous Moïse donner l'ordre de jeter des enfants juifs sous les roues des chars égyptiens pour retarder la poursuite de ceux qui sortaient d'Égypte ?* ».

C'est le reproche principal. Plusieurs témoins racontent avec une immense douleur la manière dont, en 1942, furent déportés quinze mille enfants de moins de dix ans, et l'appel du président du Conseil juif : « *Nous avons reçu l'ordre de déporter [...]. Nous nous sommes trouvés devant un dilemme : le ferons-nous nous-mêmes ou les laisserons-nous faire ? En pensant à ceux qu'on pourra sauver, mes plus proches collaborateurs et moi-même sommes arrivés à la conclusion [que] je dois conduire cette sanglante opération. Je dois amputer les membres pour sauver le corps. Je dois vous enlever vos enfants, sinon d'autres mourront avec eux* ». Il s'adressa aux mères et aux pères : « *Je vois vos larmes* » ; « *j'ai le cœur brisé* » ; « *je tends les bras et vous implore : donnez-moi ces victimes pour nous préserver de plus grands sacrifices, pour sauver une communauté de cent mille Juifs* ». Lorsque le procureur lit ce discours devant le tribunal, une femme explose : « *Monsieur le juge, les policiers nous arrachaient les enfants des bras ! Mais à eux, le président avait promis que leurs enfants seraient épargnés.* » C'est alors que le juge fait avancer un témoin inattendu.

Il demande à l'avocat de la défense de prendre place au pupitre des témoins et l'interroge sur sa petite sœur âgée de cinq ans. L'homme explique comment elle a été déportée avec les autres. Silence dans la salle. Il retourne à sa place et, re-devenu défenseur de Rumkowski, il s'adresse



Chaïm Rumkowski et Hans Biebow au ghetto de Lodz, par Mendel Grossmann © Archives d'Etat Lodz

aux jurés : « *En ce qui concerne la mort des enfants du ghetto, y compris de ma sœur [...] devrais-je rendre le président responsable de cette tragédie ? Et pourquoi pas moi aussi, puisque je ne me suis pas jeté pour défendre ma sœur contre les gestapistes qui escortaient les véhicules qui repartaient ? Je n'ai pas l'intention de convoquer le procureur comme témoin pour lui demander ce qu'il faisait ce jour-là. [...] Je ne lui demanderai même pas, et j'y renonce avec difficulté, s'il se souvient de son solo de danse lors de la soirée organisée pour le commando des fabricants de balais à l'occasion de l'anniversaire du président* ».

Les rôles changent autour de l'accusé qui grogne mais se tait. La défense devient accusation, le juge accusé, tout se mêle. À la fin, on ne sait plus qui est coupable et la salle commence à se vider lorsque le verdict tombe. Il est prononcé par l'avocat, le juge et le procureur s'inclinent. Verdict que l'on n'énoncera pas ici pour laisser à ce troublant roman le soin de faire son œuvre. À la fiction d'interroger la réalité.

Tragédie(s) en Ouganda

En Europe, qu'évoque l'Ouganda ? le dictateur Idi Amin Dada ? la quête des sources du Nil ? la prison à vie pour les homosexuels ? Le premier roman de Jennifer Nansubuga Makumbi a paru en anglais en 2014, au moment de la condamnation par la communauté internationale de ce projet de loi. Entremêlant petite et grande histoire, Kintu est une fresque ambitieuse qui interroge les limites de l'humain.

par Sophie Ehrsam

Jennifer Nansubuga Makumbi

Kintu

Trad. de l'anglais (Ouganda)

par Céline Schwaller

Métallié, 480 p., 22 €

C'est l'histoire d'une lignée maudite, un long récit pétri de traditions ougandaises mais aussi d'influences occidentales, tant l'histoire du pays est indissociable de ses liens avec le Royaume-Uni. Oui, l'Ouganda a connu des heures difficiles, des heures sombres même ; il demeure l'un des pays les plus pauvres du monde, miné par la corruption, le manque d'accès à l'éducation, à la santé et à la contraception. Il y a tout cela et plus dans cette saga étourdissante ; Jennifer Nansubuga Makumbi ne craint pas de parler de mort, de sexualité ou de religion.

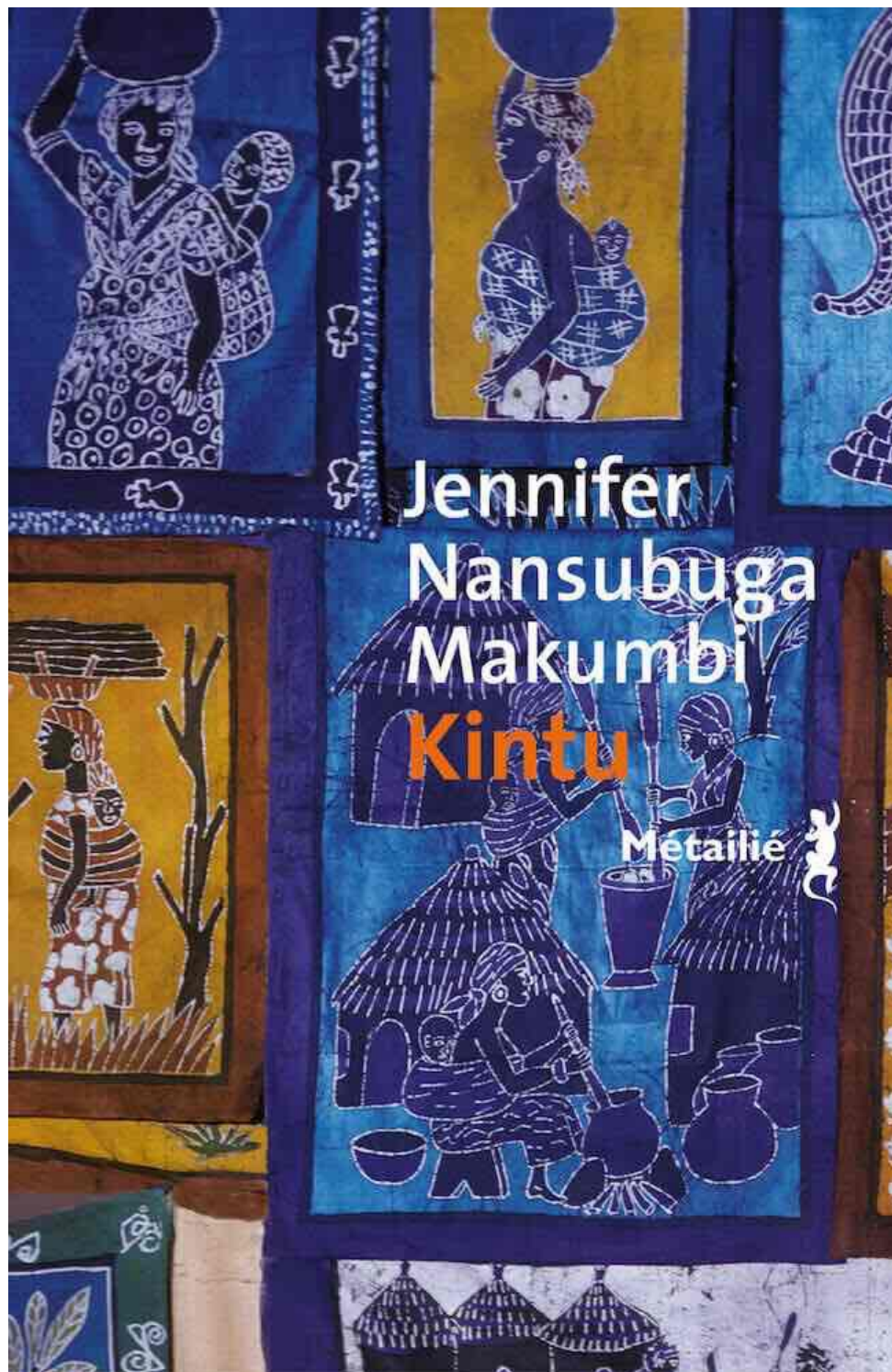
C'est même le contraire : rien n'est épargné à la lignée maudite de Kintu, gouverneur d'une province du Buganda du XVIII^e siècle, dont les histoires de jalousie, d'inceste et de tueries n'ont rien à envier à celle des Atrides. « *Pourquoi les dieux étaient-ils aussi doués pour les mauvais présages ? De toute évidence, s'ils empêchaient les tragédies, il n'y aurait plus besoin de mauvais présages, non ?* »

Il est aisé de se perdre dans le foisonnement des personnages et les allers-retours dans le temps, mais des thèmes récurrents émergent – la gémellité, la maladie – comme autant de traits héréditaires. L'histoire de l'Ouganda est évoquée en creux : luttes de pouvoir, crimes de guerre, mensonges proférés par les Africains comme par les Européens. Une forme de dualité ou d'hybridité sous-tend le livre, non seulement parce qu'il y est question de l'individu et de la nation, de

l'homme et de la femme, mais aussi parce que les traditions évoquées sont tantôt païennes, tantôt chrétiennes, culminant dans une tentative de conjuration de la malédiction familiale lors d'un week-end pascal, à grand renfort d'animaux sacrifiés. Le nom de certains personnages porte la trace de cet héritage double, à la fois biblique et *ganda* (le groupe ethnique majoritaire en Ouganda) : Kamu (Cham), Kanani (Canaan), Faisi (Faith).

L'une des images les plus frappantes de cette hybridité intervient vers la fin du roman sous la plume de Miisi, un des descendants de Kintu, qui décrit dans « Africanstein » (*ekisode* en luganda) l'Ouganda comme un corps noir auquel on a greffé des membres blancs, version coloniale de la créature de Frankenstein. Nouvel exemple d'un élément de culture britannique adapté au vécu des Ougandais, mais aussi interrogation sur le concept de monstre, qui traverse tout le roman. Il donne de nouvelles dimensions au questionnement déjà présent dans Frankenstein : du créateur ou de la créature, qui est le véritable monstre ? N'est-on pas toujours le monstre d'un autre ?

Il s'agit donc bien de tragédie, les personnages ayant tous quelque chose de monstrueux ; il y a décidément quelque chose de pourri au royaume du Buganda et plus généralement dans un monde qui n'a pas de place pour la pitié. Personne n'en sort indemne, mais s'il est possible de conjurer ce qui ressemble à une malédiction, la fin suggère que c'est en acceptant sa part d'autre, sa part d'ombre souvent. Au lieu d'éliminer (fût-ce par accident) son fils adoptif et de bâcler sa sépulture, comme Kintu, de refuser de concilier sa part spirituelle et sa part charnelle, comme Kanani, de se perdre dans la chimère d'une famille d'adoption, comme Suubi, ou d'un pays d'adoption, comme Miisi. Au lieu, si l'on laisse un instant de



TRAGÉDIE(S) EN OUGANDA

côté la fiction, d'éliminer les intellectuels et d'expulser les Asiatiques du pays, comme le fit Idi Amin Dada.

On retrouve cette perspective double, ce va-et-vient entre fascination et désenchantement, ces idées toutes faites sur les uns et les autres (arrogance, impiété, ardeur sexuelle, cannibalisme), déclinés sur un mode plus ironique, dans le récent recueil de nouvelles de Jennifer Nansubuga

Makumbi, *Manchester Happened* (non traduit en français) : la première partie (« Departing ») concerne les Ougandais qui partent au Royaume-Uni, l'autre (« Returning ») ceux qui reviennent en Ouganda après des années en Grande-Bretagne.

L'auteure ougandaise, qui a elle-même vécu en Angleterre, livre dans ces premières œuvres une réflexion pleine de finesse exprimée dans une langue puissamment évocatrice.

Le chant aux mille échos

Toute poésie, ou presque, relève du sensible. Mais il y a des poètes qui, dans le sensible, recherchent une verticalité, pouvant aller jusqu'à l'innommable. Gérard Pfister est l'un de ceux-là, proche par la démarche mais non par le style d'un Roger Munier ou d'un Roberto Juarroz. Il nous entraîne ainsi, au fil de ses livres, dans un voyage entre poésie et métaphysique. Avec son dernier livre, Ce qui n'a pas de nom, il poursuit sa quête, traquant inlassablement en mille poèmes de quatre vers l'insaisissable dans les images fugitives de ce monde mouvant.

par Alain Roussel

Gérard Pfister

Ce qui n'a pas de nom

Arfuyen, 385 p., 19,50 €

Gérard Pfister nous prévient dès les premières lignes qu'il ne s'agit pas d'essayer de nommer « *ce qui est sans nom* », de voir ce qui est « *sans forme* ». Comment le pourrait-on ? On ne peut nommer que ce qui est nommable, et même là on est pris en flagrant délit de trahison, le mot n'étant pas la chose. Pourtant, aussi paradoxal que cela puisse paraître, ce « sans-nom » qui échappe à toute désignation, qui ne peut être pensé, est la source inépuisable de toute parole, de toute pensée et de toute forme. Aussi, il faut bien qu'un mince filet de cette eau, qui porte en elle la pureté des origines, coule encore dans la parole, et si nous ne le voyons pas c'est que, selon l'auteur, « *toujours le mot veut définir, engendrant les ombres et les monstres, quand la vie seule est ce qu'il faudrait dire, celle qu'obstinément, maladroitement nous cherchons, celle dont le désir paraît ne jamais être assouvi* ».

C'est de cet éloignement, de cet obscurcissement, d'avoir rendu le langage épais par accumulation de concepts, que naît en nous le sentiment d'exil, alors que, si nous ouvrons les yeux, si nous rendons à la langue sa nudité, nous constaterons que nous n'avons jamais été exclus du Jardin et que la vie, la vraie vie, est là, dans son jaillissement, dans sa pure apparition. Si, dans un premier temps, Pfister envisage le « sans-nom » comme « *la pure absence de tout* », ce qui est une manière de reconnaître son exil, il sait aussi, d'intui-

tion, que cette absence est une présence oubliée et qu'elle peut se révéler de nouveau, pour peu que l'on parvienne à faire tomber les masques du langage et les voiles qui empêtrent le regard. Il est donc nécessaire de réapprendre à entendre le « sans-nom » dans une parole dénudée où résonne le silence et à contempler la pure apparence des choses comme une expression, une manifestation du « sans-forme » accessible à notre perception.

Il n'est pas surprenant que dans cette quête les sens de l'ouïe et de la vue soient les plus souvent sollicités, même si ce ne sont pas les seuls, ouvrant à une interrogation sur le temps et l'espace. Il ne faudrait surtout pas croire que Pfister s'enferme dans une réflexion théorique. Ce qu'il cherche dans le temps, c'est le présent, un présent à vif où « *ce qui n'a pas de nom* » rayonne, où la vie respire, où « *la beauté / de toutes choses // est d'apparaître / dans chaque instant* ». De même, ce qui l'intéresse dans l'espace, c'est sa vastitude infinie et sa lumière qui absorbe les choses par assumption et les transfigure. Il n'est pas anodin que, pour évoquer cette transfiguration, il ait recours aux œuvres de grands peintres vénitiens, tels Véronèse et surtout Titien. De la même façon, l'auteur n'est pas loin de considérer le monde comme un tableau, une apparition qui naît dans la lumière et disparaît avec elle.

Si l'on ne peut nommer « *ce qui n'a pas de nom* », on peut du moins essayer d'en faire entendre l'écho. C'est que ce que fait Gérard Pfister. La voie dans laquelle il s'engage est la poésie, mais une poésie « *pour rendre aux mots / le silence et la lumière // pour retrouver dans les*

LE CHANT AUX MILLE ÉCHOS

mots / le présent ». Dans le court texte qui introduit son livre, il écrit : « *Et le poème serait cette parole plus fluide que l'eau, plus rayonnante que la lumière, qui saurait de toutes choses ne faire sentir que l'apparition, le chatolement, ce qui toujours semble ici et qui n'a pas de nom.* » Il n'est pas étonnant que, [chez ce grand amateur de musique](#), la poésie prenne l'allure d'un chant mieux à même de faire ressentir le souffle et vibrer l'espace. Le chant s'élève comme une offrande au « sans-nom », célébrant l'instant présent et la lumière. La vie est un don. Il y a en elle une autre vie qui ne demande qu'à éclore et Pfister en guette le moindre frémissement, au fil de mille poèmes dont l'esprit est parfois proche des haïkus. En voici des extraits :

369

*Ce jour d'été**pourrons-nous jamais assez**l'admirer**jamais assez aimer sa lumière*

386

*Patiemment sur le sol**le papillon**attend de n'être plus**que poussière*

403

*Voué à n'être dit**que par détour**à se perdre**dans le dédale des images*

520

*Pure immanence**de l'oiseau :**à chaque battement d'ailes*

Gérard Pfister

Ce qui n'a pas de nom



Arfuyen

l'absolu du présent

584

*Aucun mot ne demeure**aucune trace**tous les pas dans la neige**sont déjà effacés*

Les poèmes se répondent d'écho en écho, s'organisent en mosaïque, brillant de mille scintillements. Après l'ouïe et la vue, les autres sens sont appelés, faisant jouer l'analogie et le principe des correspondances : « *le toucher voit dans la nuit* », « *l'odorat goûte dans l'air* », « *le goût respire dans la salive* »... Il se dégage de ce livre comme une saveur, le *rasa* tel que l'évoque la tradition hindoue et que René Daumal décrit comme « *la perception immédiate, par le dedans, d'un moment ou d'un état particulier de l'existence, provoquée par la mise en œuvre de moyens d'expression artistique. Elle n'est ni objet ni sentiment ni concept ; elle est une évidence immédiate, une gustation de la vie même, une pure joie de goûter à sa propre substance, tout en communiquant avec l'autre* ».

Des belles et des bêtes

Les livres sont comme les trèfles, ils poussent, repoussent et se multiplient à l'infini. On les foule, on en rend compte, puis on les range et on en oublie de nombreux. Jusqu'au jour où l'on tombe sur une rareté, un trèfle à quatre feuilles : il porte bonheur, dit-on. C'est ainsi que nous est arrivé par les hasards de l'amitié un précieux bréviaire, brillant d'humour et d'intelligence. L'ouvrage, de petit format, est intitulé Femmes animales. Bestiaire métaphorique, et il est signé Laure Belhassen, dont c'est le premier livre publié.

par Cécile Dutheil

Laure Belhassen

Femmes animales. Bestiaire métaphorique
Éditions des Grands Champs, 128 p., 12 €

Qu'est-ce donc que ce bestiaire ? Un dictionnaire qui recense tous les noms d'animaux (et d'oiseaux) dont les femmes sont affublées depuis la nuit des temps et en tous lieux. Facétieuse, Laure Belhassen classe ces noms en dix catégories apparemment farfelues mais en vérité très sérieuses : « Les griffues à poils soyeux », « Celles qui ont des plumes », « Celles qui piquent et sucent »... Lesquelles catégories dévoilent le fabuleux éventail de tous ces animaux auxquels, nous, ambassadrices du sexe faible, sommes comparées : panthère, lionne, grue, truie, vache, poule, teigne...

Vous riez ? Vous avez raison parce que le livre irradie un esprit délicieux et libérateur. Vous riez jaune ? Vous auriez tort parce qu'il révèle entre les lignes une subtilité qui vaut tous les anathèmes convenus et les thèses les plus pesantes. Il est vrai que le livre de Laure Belhassen révèle un monde sexué, plutôt que genré. Voyez le tableau qui figure dans les annexes et résume les « *principaux défauts associés aux femmes* » derrière ces noms d'animaux : vénalité, gloutonnerie, voracité sexuelle, laideur, surpoids... Tout ce qui se voit, se touche, se sent, se palpe, se devine et se pénètre a la part belle. La chose sexuelle est très présente. La prostituée a droit à une variété vertigineuse de qualificatifs animaliers. Le regard des hommes est cru, apparemment dominant, et leur verdict est cruel.

Serait-ce que Laure Belhassen endosse ce regard ? Loin de là. L'air de rien, elle le sape à la racine. Sous sa plume, chaque entrée donne lieu à une définition unique où se croisent littérature, étymologie, analyse et goût de l'ailleurs. Chaque cartel de texte est concis, enlevé, resserré mais voluptueux. L'auteure n'oublie rien, ni les sens qu'un même nom revêt dans la langue arabe, la langue hébraïque ou la langue danoise. Ni l'histoire quand elle rappelle qui étaient les grisettes et ce que sont les fauvettes grisettes. Ni le continent africain quand elle introduit un proverbe nigérien qui égale celui d'un paysan normand. Ni l'époque quand elle étrille délicatement la paresse des rappeurs francophones usant du mot *bitch* : « *Si la poésie rap est bornée à ce seul animal, c'est qu'il fait office de caution dans un milieu où l'hétérosexualité est le premier des commandements. On sait bien que les rappeurs ne sont pas très gay friendly* », écrit-elle. Il faut beaucoup de sagacité pour arriver à se moquer de nos temps modernes avec autant de bienveillance.

Le regard de Laure Belhassen est à la fois perçant et décalé. Elle est observatrice. Elle ne regrette pas. Elle ne condamne pas le présent pour pleurer le passé. Elle dégage des permanences et des invariants en repérant les subtiles métamorphoses d'une image ou d'un signe. Elle file les métaphores et les épuise, ou alors repère le moment où la métaphore s'épuise d'elle-même. Elle révèle une sensibilité très aiguë aux mots, à leurs nuances, leurs inflexions et leurs mues à travers le temps et l'espace. Son ton est libre et pince-sans-rire – c'est un plaisir.



Lionne, in « *Icones animalium* »
de Conrad Gessner (1553)

DES BELLES ET DES BÊTES

Laure Belhassen aime la cuisine et enseigne le français aux étrangers. Il fallait s'y attendre car sa sensibilité au lexique et à la syntaxe est manifeste, et son goût de l'étrange et du piquant l'est tout autant. Les citations, les emprunts et les exemples sur lesquels elle s'appuie appartiennent à des registres aux antipodes les uns des autres. Ses définitions enchaînent les ruptures de ton et d'époque. Pline l'Ancien croise Gérard de Villiers, Sémonide d'Amorgos côtoie Reiser, Francis Ponge et quelques anonymes. On devine derrière ce cabinet de curiosités une femme de lettres qui préfère le rire à l'indignation. L'exercice demande de l'élégance et du savoir.

L'originalité de ce bestiaire est soulignée par les illustrations qui l'accompagnent : exclusivement des gravures en noir et blanc empruntées aux plus grands artistes et naturalistes des siècles précédents. Elles ajoutent évidemment une dimension

esthétique au texte, mais elles font plus : elles l'agrandissent et l'universalisent, elles le tirent à la fois vers la science et vers la fantaisie. Cette complémentarité entre les mots et les images ne doit rien au hasard : le livre est édité par les éditions des Grands Champs, une maison indépendante, créée en 2012, dont le premier ouvrage était la réédition de la *Vie privée et publique des animaux* illustrée par Grandville, et le deuxième la réédition des *Clairs de lune et autres textes* de Camille Flammarion.

À tous ceux qui sont avides de lectures hors des sentiers battus, qui préfèrent la rentrée *off* à la rentrée *in*, nous recommandons ce petit livre. Il fera les délices des esprits indépendants car on s'y amuse beaucoup, sans amertume ni animosité. Il rappelle que l'édition est une entreprise artisanale dont la gratuité est essentielle à notre survie.

Mallarmé linguiste avec Milner

Jean-Claude Milner entreprend de lire Mallarmé en linguiste. Le pluriel devrait s'imposer car, si Milner a fait de la linguistique sa profession, il fonde sa lecture sur l'hypothèse que Mallarmé lui-même avait une bonne connaissance de la linguistique de son temps, avant Saussure mais après la Grammaire comparée des langues européennes de Franz Bopp. On peut lire ces Profils perdus de Stéphane Mallarmé en parallèle de la Correspondance tenue par le poète entre sa première adolescence en 1854 et sa mort en 1898.

par Marc Lebiez

Jean-Claude Milner
Profils perdus de Stéphane Mallarmé.
 Court traité de lecture 2
 Verdier, 144 p., 15 €

Stéphane Mallarmé
Correspondance, 1854-1898
 Édition établie, présentée et annotée
 par Bertrand Marchal
 Gallimard, 1 968 p., 65 €

Le titre du livre de [Milner](#) renvoie au vocabulaire de l'art de peindre. On parle de « profil perdu » quand « *le sujet est représenté de dos, le visage tourné vers le côté, en sorte que le spectateur en aperçoit un peu moins de la moitié* ». Telle est donc la méthode qu'il entend mettre en œuvre et qu'il différencie des « *portraits en pied* » représentant le poète en majesté « *entouré d'accessoires qui lui valent les préférences de l'interprète* ». Même si « *l'entreprise d'Alain Badiou se détache, au point de permettre une expérience de pensée* », on peut lui reprocher de peindre un « *portrait de face* » qui a tout du portrait d'apparat, lequel peut être un chef-d'œuvre comme le portrait d'Innocent X par Vélasquez mais n'emporte pas la conviction de Milner. Lui préfère « *le détail, profil perdu du réel* ». Il nous offre donc une demi-douzaine de chapitres tous centrés sur un détail de l'œuvre de Stéphane Mallarmé.

Le morceau de bravoure est évidemment la vingtaine de pages consacrées au seul mot *ptyx*, dont Mallarmé écrivit à Lefébure préférer qu'il n'existe dans aucune langue afin de lui « *donner*

le charme de le créer par la magie de la rime ». Or ce mot est employé par [Victor Hugo](#) dans le poème « Le Satyre » de *La Légende des siècles*, où il est un autre nom du Janicule – un nom inventé, sans doute déjà, dans un contexte riche en inventions verbales. Mallarmé n'avait pas forcément lu *La Légende des siècles* dans son intégralité ; il pouvait aussi avoir rencontré ce mot avant de l'enfourer dans sa mémoire. On accorde volontiers à Milner que l'important en l'affaire est que Mallarmé ait pensé créer un mot « *par la magie de la rime* » et que l'inexistence préalable de ce mot, pour être préférable, n'est pas une condition impérative. Il est néanmoins difficile de le suivre quand il juge inintéressant d'ouvrir un dictionnaire grec, en l'occurrence celui de Planche, que Mallarmé pouvait consulter, à la différence du Bailly qui ne fut publié qu'en 1894. Le mot *ptyx* y figure, comme nom commun présent chez les poètes, depuis Homère jusqu'aux tragiques, avec le sens général de quelque chose qui se plie, qui peut être le pli d'une étoffe, un coquillage, une tablette ou un feuillet pour écrire. Il est difficile de croire que Mallarmé n'ait à aucun moment songé à ouvrir son dictionnaire de grec, ni donc dirigé sa rêverie vers la richesse de sens de ce mot qu'il pensait inventer et qui contenait déjà le vide comme le bruit de la mer dans la coquille.

Milner préfère aller dans une tout autre direction, que lui inspirent les ouvrages de grammaire comparée disponibles en français du temps de Mallarmé. Il remarque ainsi que *u* et *y* fonctionnent comme des semi-consonnes et que, avec *p*, *t*, *k*, *s*, les quatre consonnes que l'on entend dans « *ptyks* » et les trois lettres de « *nul* », on a la gamme complète des consonnes et semi-consonnes indo-européennes selon Bopp :



MALLARMÉ LINGUISTE AVEC MILNER

liquides, occlusives labiales et dentales, gutturales, sifflantes. Il est donc possible de conclure que « *le ptyx n'est autre que le sonnet lui-même ou plutôt il le devient, une fois noué au mot nul* ».

Le livre s'ouvre sur un étonnant chapitre consacré aux constellations. Celles-ci, évidentes pour l'œil, n'ont cependant aucune existence propre : « *seules existent les étoiles qui les composent* », dont nous savons aussi qu'elles peuvent être extrêmement éloignées les unes des autres. Cette pensée est stimulante, mais le plus troublant est ailleurs : dans le fait que Milner parle des « vingt-quatre lettres » de l'alphabet. Nul, bien sûr, n'est à l'abri d'un tel lapsus, a fortiori s'il a dans l'esprit les vingt-quatre chants de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*, découpés par Aristophane de Byzance, qui attribua à chacun une lettre de l'alphabet. Milner laisse ainsi le soupçon durer une dizaine de pages, avant de préciser que ce nombre est donné par Mallarmé lui-même, qui met en relation ces vingt-quatre lettres de l'alphabet avec les douze syllabes de l'alexandrin. Reste à comprendre comment il arrive à ce compte. Littré présente le /z/ comme la « *vingt-cinquième et dernière de l'alphabet* », le /w/ ayant été introduit dans notre alphabet pour « *conformer notre écriture à celle de plusieurs peuples du Nord* ». Milner conjecture que Mallarmé pourrait avoir fait « *un pas supplémentaire* » et avoir exclu la lettre /k/, « *proprement grecque ou, plus généralement, étrangère* ». Une telle exclusion pourrait aussi s'expliquer comme une réaction contre l'usage massif que Leconte de Lisle fait du /k/. Reste à vérifier si Mallarmé a vraiment un lipogramme en /k/ et /w/ dans ses poésies.

Avec *Un coup de dés*, « *Mallarmé termine son œuvre sur le hasard* » mais ce mot qui « *revient inlassablement dans ses écrits [...] caractérise tout d'abord la structure de la langue* » et l'on peut se demander s'il n'annonce pas la thématique saussurienne de l'arbitraire du signe. C'est au fond la question récurrente que pose cette lecture linguistique de Milner : à la fois, il est possible de montrer en Mallarmé un lecteur attentif d'ouvrages de linguistique – ou plutôt de « *grammaire* » comme on disait alors –, à la fois, il faut bien constater que, s'il pressent tel ou tel concept qu'allait développer ensuite la linguistique, il n'est pas un fondateur de cette discipline. Il médite certes sur la relation entre

ce qu'il appelle *son* et ce qu'il appelle *sens*, et l'on pourrait voir là la distinction du signifiant et du signifié, à ceci près qu'il ne pense pas l'arbitraire de leur relation, et qu'il ne distingue pas, ce que Saussure sera le premier à faire, « *le signifié, interne à la langue, de la chose signifiée, extérieure à la langue* ». Mallarmé est d'abord un poète, et sa méditation sur les relations entre *son* et *sens* est celle d'un poète qui se préoccupe surtout des relations entre poésie et prose après la disparition de Victor Hugo et, déjà perceptible dans son œuvre propre, celle de l'alexandrin.

Milner fait aussi le portrait d'un « *homme double* » que les autres voient en chef d'école et qui s'en défend mollement, ou plutôt sur un ton équivoque. Bien sûr, les jeunes poètes – la plupart de ceux qu'il nomme sont désormais oubliés ou proches de l'être –, mais la question pressante est celle de la survie de la poésie après Hugo. À moins que ce ne soit celle de la prose si l'on peut admettre l'idée d'une écriture artiste qui n'aurait rien de poétique.

Homme double, Mallarmé l'est aussi, dans la mesure où l'on peut voir en lui un lecteur de la presse anarchiste, qui se met lui-même « *en grève de la société* » et peut ainsi « *la regarder fixement, sans risquer l'aveuglement* ». Le poète peut ainsi s'émouvoir du « *pauvre enfant pâle* » que la misère conduira à la guillotine. Si l'on peut ainsi parler d'une « *sociologie de Mallarmé* », il serait sans doute plus juste de parler d'une politique. Mais quelle serait-elle si c'est l'ivrognerie dominicale des ouvriers qui le frappe ?

Milner s'est « *abstenu de conclure à la fin du parcours* », laissant « *au lecteur le soin, s'il le souhaite, d'emboîter les fragments* ». Ne souhaitant pas conclure à sa place, il nous reste à nous plonger dans l'énorme volume de la *Correspondance*. On y voit certes l'atelier du poète, ses doutes et ses lectures. Mais on y ressent aussi la lente transformation du statut social de Mallarmé, perceptible à la notoriété (pour nous) de ses correspondants et au ton qu'adoptent les uns et les autres. Le professeur exilé à Tournon qui écrit au ministre pour être affecté à Sens apparaît, quelques centaines de pages plus tard, comme celui à qui s'adressent tous les grands noms de la littérature, ceux qui sont restés tels à nos yeux. Dès lors, il n'est plus guère question de doutes chez cet homme qui n'a même pas atteint les soixante ans.

Toni Morrison posthume

Avec Beloved, en 1987, Toni Morrison, disparue cet été, est passée aux États-Unis du statut d'écrivain sérieux et talentueux à celui de « trésor national » (selon les mots de Barack Obama). Elle a dès ce moment bénéficié d'une admiration inconditionnelle concernant aussi bien sa production littéraire que son rôle public et ses propos (oraux ou écrits) en matière de politique, de littérature ou d'existence. La source de l'amour-propre, dernier recueil de textes publié de son vivant, devrait permettre d'ajouter à la compréhension de qu'elle a déjà exprimé dans des ouvrages précédents (Playing in the Dark, L'origine des autres) ou dans des interventions diverses.

par Claude Grimal

Toni Morrison

La source de l'amour-propre

Trad. de l'anglais (États-Unis)

par Christine Laferrière

Christian Bourgois, 432 p., 23 €

Les quarante-trois textes du livre sont des conférences ou discours prononcés par Toni Morrison pour la plupart entre les années 1990 et le début des années 2000, et rassemblés en trois sections intitulées « La patrie de l'étranger », « Interlude : Black Matter(s) » et « Le langage de Dieu ». Ils étaient destinés à des publics particuliers : étudiants nouvellement diplômés, comités d'Amnesty International, associations de journalistes, visiteurs du Louvre ou de l'America's Black Holocaust Museum de Milwaukee... Ils couvrent un vaste domaine : le 11-Septembre, la mondialisation, l'immigration, la situation actuelle des États-Unis, les buts de la langue et de la littérature, le rôle du critique et de l'écrivain, le pouvoir des mots, les différentes formes de guerre et d'esclavage dans le monde, la diabolisation de l'autre...

Malheureusement, *La source de l'amour-propre* plonge le lecteur dans l'inconfort, à la fois parce que ses textes ne sont pas d'une époustouflante rigueur notionnelle et discursive, et parce que leur traduction ajoute au malaise. Ainsi le lecteur patauge-t-il dans une terminologie imprécise (« l'africanisme », « le mondialisme » n'ayant pas leur sens habituel, les notions de racisme, suprématisme, patriarcat étant em-

ployées à tout-va) et dans mille formulations et raisonnements spongieux. Il se trouve souvent embourbé lorsque tombent les questions essentielles comme, prenons un exemple, celles que l'écrivaine pose à propos du soutien que l'État doit ou ne doit pas apporter à la création : « [Ce soutien] *doit-il*, demande Morrison, *se fonder sur le hasard qui fait que l'on est artiste et devenir lui-même fantasque, risqué ? Doit-il examiner la vie des artistes, relever la douleur présente chez tellement d'entre eux et imiter cette douleur en l'affranchissant [...] pour le bien de l'artiste ? Doit-on transformer le chagrin et la pénurie en mécénat pour que les marchandises commerciales créées dans ces circonstances restrictives soient intéressées à l'équation de la valeur de l'œuvre sur le marché durant les années et les époques à venir ? ».*

Le lecteur se gratte ici la tête : Eh, bien euh, c'est-à-dire... voyons voir... Pourtant il aurait envie de comprendre ce que pense Morrison, et reconstruire le cheminement du questionnement qu'elle a mené au fil des ans et dont ce livre serait une étape, puisque, rappelons-le, les textes ici publiés sont antérieurs et pour certains de beaucoup (une conférence date de 1976) à ceux de *La part des autres* de 2016, sorte d'aboutissement de sa réflexion. Récemment, dans le domaine de la « race » et dans le contexte de Black Lives Matter, on sait qu'elle s'était intéressée aux approches de [Ta-Nehisi Coates](#), ce dont son ami le philosophe et activiste Cornel West lui avait fait reproche. En effet, l'inspiration un peu essentialiste de sa vision, son énonciation parfois gnomique, la rendent peu apte à une prise en compte d'une



Toni Morrison au Festival America (2014)
© Jean-Luc Bertini

TONI MORRISON POSTHUME

histoire précise des mécanismes de reproduction de l'oppression raciale et sociale, que West comme beaucoup d'intellectuels américains jugent nécessaire. La perspective de Morrison semble ainsi parfois atemporelle alors même qu'elle accumule les références à l'histoire, oublieuse des lignes de fracture à l'intérieur de la population africaine-américaine, sentimentale et mythifiante pour des groupes particuliers comme les femmes noires... Mais, bien sûr, le domaine de Morrison est moins celui de l'analyse que celui de l'émotion, efficace sans doute pour la présentation de ce qui lui tient le plus à cœur, l'expérience de ce qu'est le racisme pour les racialisés et ceux qui les racialisent.

C'est toutefois dans le champ qui est fondamentalement le sien, la littérature, que *La source de l'amour-propre*, comme les autres recueils, se montre le plus éloquent. L'auteure croit au pouvoir de la littérature et s'étend sur sa capacité à infléchir la langue, à façonner les mentalités. De manière classique et thématique, elle offre ses commentaires, essentiellement du point de vue de l'altérité ou de la « race », sur des œuvres d'écrivains (O'Connor, Faulkner, Blixen, Stein, Camara Laye, Chinua Achebe). Elle présente également ses analyses sur certains de ses propres ro-

mans (*L'œil le plus bleu*, *Sula*, *Beloved*), confirmant une fois de plus le contrôle étroit qu'elle a toujours souhaité exercer sur l'interprétation de son œuvre. Quant aux deux écrits de déploration du livre, l'un en l'honneur des victimes du 11-Septembre, l'autre en l'honneur de [James Baldwin](#), qui auraient pu lui permettre de déployer la magnifique rhétorique et la grande sensibilité qui lui sont coutumières dans le domaine élégiaque, ils sont assez décevants, tout comme le discours de réception du prix Nobel, lesté lui aussi de ce qui habituellement lui réussit très bien, le conte et l'allégorie.

La source de l'amour-propre est donc un ouvrage à lire en complément des autres livres d'essais et des articles de presse de Morrison. Il déballe les pièces un peu brouillées d'un puzzle dont l'ensemble serait à rassembler pour qu'on puisse en effectuer une analyse serrée. Car, Morrison ayant été une importante figure de la vie africaine-américaine et de la vie littéraire de ces cinquante dernières années, à la fois proche de sa « communauté » et des derniers pouvoirs démocrates en place, écrivant sur les Noirs et pour tout le monde, il est utile de saisir les fondements et la nature des réponses qu'elle a adressées à un demi-siècle d'histoire politique, sociale et culturelle de son pays.

Impertinences et fumisteries

« En plus du badin, le mot *potache* désigne souvent l'inoffensif [...] Quand la critique utilise l'expression pour qualifier une œuvre, elle sait qu'elle disqualifie celle-ci [...] Qualifier de *potache* désamorce, rassure et invalide », déclare le chercheur belge Denis Saint-Amand, qui signe cet ouvrage consacré au « style potache ». Allons-nous, dès lors, assister à une entreprise de démolition systématique et bien orchestrée, à une remise en cause de quelques valeurs surestimées, à un incendie ravageur et salvateur ? Que nenni, mon bon !

par Alain Joubert

Denis Saint-Amand

Le style potache

La Baconnière, 200 p., 20 €

L'entreprise de l'auteur consiste à rassembler sous une même « étiquette » des auteurs ayant en commun le désir de mettre à mal les institutions, le pouvoir sous toutes ses formes et les « dominants » qui l'incarnent, par les moyens de la parodie, de la polémique, de l'ironie, de l'absurde, du canular, du calembour, du non-sens ou de l'humour noir (j'en oublie). Bref, tous ceux qui ne s'en laissent pas compter par la doxa bienpensante de leur temps, volonté subversive qui les place d'emblée très au-dessus de la « potacherie » revendiquée par le titre, et met Denis Saint-Amand en porte-à-faux total avec ce qu'il dit lui-même de la chose – voir plus haut !

Il faut en effet un sacré chausse-pied pour faire entrer, coûte que coûte, en un même lieu arbitraire Rutebeuf et François Villon, le professeur Choron et Isidore Ducasse, Marcel Duchamp et Charlie Chaplin, ou encore Arthur Rimbaud, [Witold Gombrowicz](#), Alphonse Allais, Jules Romains, Jacques Vaché et Alfred Jarry, bien d'autres encore comme Flaubert et Léon Bloy. Surtout si l'on s'obstine à ne voir en leurs œuvres qu'un « style potache » qui selon l'auteur les réunit et qui, pourtant, de son aveu même, les disqualifie, désamorce leur activité, les rend inoffensifs. Il en remet une couche en écrivant : « On associe d'habitude l'expression potache à un ensemble de pratiques bouffonnes et peu offensives, comme le fait de dessiner une moustache au mannequin d'une affiche publicitaire, la bombe à

eau, la contrepèterie, les canulars téléphoniques et les farces et attrapes – du type poil à gratter, cigarettes explosives et coussins péteurs ». Mais, par la grâce de sa pensée magique, Denis Saint-Amand, passant outre, décide d'identifier un « style » désignant « une vision du monde », « une posture », « une manière d'être », « un comportement », toutes choses bien senties qui vous requalifient vite fait, en deux coups, les gros, les élus qui vont bénéficier de sa bénédiction baptismale ! Le « Style Potache » est né !

Toutefois, notre intrépide lecteur de potacheries, redoutant quelque débordement audacieux, précise aussitôt : « la révolte qui meut le potache, sans être tout à fait pacifiste, n'est ni violente ni amère [...] le potache préfère la caricature au pamphlet, la charade au persiflage, la blague à deux francs ou la contrepèterie à la pique cynique, et il choisit toujours la bombe à eau plutôt que le vitriol ». Ouf ! On a eu peur ! Provocation et subversion ne sont pas à l'ordre du jour !

Petit flash-back. En 1990, les éditions José Corti publièrent une anthologie « fin de siècle » intitulée *L'esprit fumiste*, admirablement présentée par Daniel Grojnowski et Bernard Sarrazin. On pouvait lire sur la quatrième de couverture : « On retient trop souvent de la fin du XIX^e siècle l'angoisse d'une sombre apocalypse ou le rire satisfait de la Belle Époque. C'est oublier la fécondité de groupes, animant revues et cabarets, qui ont refusé l'une et l'autre. Les Hydropathes, les Hirsutes, les Jemenfoutistes, les Zutistes ou les Incohérents s'essayent à des formules que popularise le Chat Noir. Des formules fondatrices du comique moderne. » Les auteurs notaient encore que l'humour noir ou le non-sens sont déjà là, et poussaient leur récolte jusqu'à Cami, Arthur



IMPERTINENCES ET FUMISTERIES

Cravan, Raymond Roussel, Erik Satie, c'est-à-dire jusqu'aux prémisses de Dada et du surréalisme. Provocation et subversion sont donc chez eux à l'ordre du jour, et la potacherie n'a qu'à bien se tenir ! Fin du flash-back.

Bien entendu, Saint-Amand ne pouvait passer à côté de l'Esprit Fumiste. Prenons l'*Album zutique*, par exemple. Si notre auteur reconnaît à ceux – Verlaine, Rimbaud, Charles Cros... – qui l'ont constitué en 1871, quelques mois après la Commune, une volonté ravageuse prenant comme tête de Turc François Coppée qui, non content d'avoir, dès 1869, tracé un portrait de l'honnête ouvrier en grève capable de revenir sur ses positions « *et de reprendre le travail pour le bénéfice de sa famille et de la patrie* », s'était distingué, en avril 1871, par la publication d'un poème appelant à la reddition du peuple parisien, il retient tout particulièrement le désormais célèbre « Sonnet du trou du cul » de Verlaine et

Rimbaud, ce qui va lui permettre de se livrer à une désolante interprétation d'un poème des *Illuminations* intitulé « Bottom » – titre qui renvoie certainement au personnage du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, et n'est aucunement « parodique » comme il l'affirme. Que ce poème soit crypté, on non, ce n'est pas l'interprétation largement complaisante de Saint-Amand qui en fera une potacherie comme une autre. Allons, la poésie ne mange pas de ce pain-là, monsieur, vos obsessions sont transparentes, comme les cartes du même nom !

Ne sachant sur quel pied danser avec le surréalisme, le bretteur d'outre-Quévrain va s'efforcer de lui trouver une potacherie de derrière les fagots, comme dirait Benjamin Péret. La brève période dite des « sommeils », initiée au sein du groupe par René Crevel, qui enseigne à ses amis les principes du sommeil hypnotique le 25 septembre 1922, va lui permettre, là encore, une interprétation parfaitement erronée et délibérément sournoise. Ainsi décide-t-il tout seul que certains

IMPERTINENCES ET FUMISTERIES

participants à ces sommeils le feront « *sur un mode potache* », et que Breton « *paraît même perdu au milieu de pitres qui se jouent de lui* ». Dans la mesure où, bien sûr, il ne pouvait être présent lors de ces séances, il s'abrite derrière l'*Histoire du mouvement surréaliste* de Gérard Durozoi (Hazan, 2004) en lui prêtant des propos qui ne sont que les siens. De plus, Denis Saint-Amand omet d'indiquer que c'est en l'absence de Breton que les expériences prennent une allure inquiétante, tel ce moment où Desnos poursuit Éluard en brandissant un couteau de cuisine. Alerté par le tour angoissant que prenaient parfois les sommeils hypnotiques, Breton décida de clore l'expérience dès les premières semaines de 1923. Fin de la potacherie à la sauce Saint-Amond ? Pas du tout, on va le voir !

L'auteur, ne reculant devant aucune « audace », recrute Marcel Duchamp dans sa troupe de potaches, la création des ready made par simple choix ou la Joconde à moustache et la légende qui l'accompagne – « *L.H.O.O.Q.* », pour mémoire – lui paraissant des manifestations évidentes de son concept fourre-tout ; mais, ne sachant trop comment se justifier, il s'abrite derrière Pierre Bourdieu et finit par écrire que l'impertinence de Duchamp est celle d'un joueur d'échecs anticipant ce qu'il va déclencher, et que sa façon de « *déjouer les règles de la production artistique de son époque [...] perturbe le discours que doivent construire les professionnels du domaine* », ce qui remet en question la légitimité de ce discours. Mais alors ? Duchamp serait-il soudain devenu subversif, bien loin des rives de la potacherie saint-amandienne ? L'auteur est perdu... comme quoi ce ne sont pas les moyens utilisés qui comptent, mais le sens qu'on leur donne, ou, mieux encore, la désinvolture et l'indifférence avec lesquelles on les manipule, attitude toujours privilégiée par celui qui a changé une fois pour toutes les règles de la modernité en matière de création. Merci, Marcel !

Du côté du cinéma, le sergent recruteur des potaches s'empare des Marx Brothers et des Monty Python, dont la verve destructrice, voire révolutionnaire, lui échappe totalement, ou bien du *Dictateur* de Chaplin qui, ça crève les yeux, serait une innocente parodie du nazisme destinée à un public avide de se boyauter !

Maintenant, voyons comment deux événements qui trouvent effectivement leur origine dans un

comportement potache, au sens premier du terme, ont donné par la suite des fruits diablement sulfureux. Voici la revue *En route, mauvaise troupe*, imaginée début 1913 par quelques étudiants du lycée de Nantes, au nombre desquels un certain Jacques Vaché. La sensibilité anarchique qui se dégage de cette éphémère publication débouchera sur une remise en question radicale des normes sociales et artistiques alors en vigueur, à travers les *Lettres de guerre* de Vaché à André Breton ; ces lettres, préfigurant ce que sera bientôt Dada, auront une influence décisive sur le futur inventeur du surréalisme, qui s'arrachera à la fascination symboliste pour mettre au jour la liberté intérieure et débusquer de nouveaux moyens radicaux d'intervention sur la société normée.

Si nul n'ignore l'origine potache du père Ubu, destiné à ridiculiser l'un des professeurs d'Alfred Jarry au lycée de Rennes, on sait aussi maintenant qu'il concrétise toute la bêtise satisfaite, la cruauté absolue, la volonté de domination totale lorsqu'il est roi, mais aussi le goût d'une servilité à toute épreuve lorsqu'il est enchaîné, comme l'a souligné Breton dans son *Anthologie de l'humour noir*. Miraculeusement, notre vaillant universitaire reconnaîtra une « *logique profanatoire et jubilatoire* » aux exploits de la marionnette de Jarry, ce qui tient Ubu très éloigné du seul « style potache », contrairement à cette obstination à vouloir l'inscrire à toute force dans une dommageable taxinomie. Quand l'évidence danse, danse...

Comme il faut bien nourrir la bête et assurer une pagination honorable, notre auteur va enfin chercher du côté des fêtards du Bar 25, à Berlin, où l'on trouve salle des fêtes, restaurant, cinéma, théâtre, habitat, le tout se voulant « *projet politique, paradis sur terre, œuvre d'art sociale et refuge hors du monde* ». Ensemble éminemment potache, en long, en large et en travers, cela va sans dire. Les dessins animés de la série *South Park* auront aussi droit de cité, et, cerise sur l'indigeste gâteau, une bonne place est réservée aux trolls 2.0, une des occurrences « *les plus emblématiques de la potacherie* ». Ah ah !

Après avoir rappelé à Denis Saint-Amand que « *lorsque l'homme dit blanc, le rat dit noir* », selon Victor Hugo, ce qui vous a quand même de la gueule, je lui suggère de créer sans plus attendre le mouvement potache indépassable qui frémit déjà sous sa prose, et que je baptise illico : le confusionnisme.

Deux livres événements pour l'histoire de l'Amérique

Les éditions Fayard publient simultanément deux ouvrages d'ampleur de Carmen Bernand et de Nathan Wachtel, deux des noms les plus illustres en matière d'anthropologie et d'histoire américaines. Ces deux livres marquants témoignent l'un comme l'autre de l'importance du dernier demi-siècle d'étude de l'histoire américaine, tout en dégagant les nouvelles lignes de force de ce champ de recherche au bouillonnement jamais démenti.

par Pierre Tenne

Carmen Bernand
Histoire des peuples d'Amérique
Fayard, 650 p., 34 €

Nathan Wachtel
Paradis du Nouveau Monde
Fayard, 332 p., 24 €

Ces deux auteurs avaient, dans les années 1970, apporté plus d'une pierre à l'édifice naissant d'une histoire mondiale qu'on n'appelait pas encore ainsi. *La vision des vaincus* (1971) de Nathan Wachtel et le recours aux archives pour « pallier les silences du terrain » promu par Carmen Bernand ont été des marqueurs importants, en France et ailleurs, d'un renouveau profond de notre appréhension de l'histoire et de l'anthropologie américaines. Un demi-siècle ne s'est pas tout à fait écoulé, qui a vu s'embraser le dynamisme de ces champs d'étude, et les deux auteurs proposent encore deux ouvrages remarquables. On s'étonnerait presque, de prime abord, qu'ils ne mettent pas à profit leur proximité pour un ouvrage à quatre mains comme ils en ont déjà réalisé avec succès par le passé (les collaborations de Carmen Bernand avec [Serge Gruzinski](#) notamment) ; ce serait oublier la singularité de chacune de ces deux pensées et de leurs objectifs divergents, malgré les ponts qu'elles édifient sans cesse entre elles et avec bien d'autres recherches.

L'Histoire des peuples d'Amérique de Carmen Bernand est sans conteste le plus ambitieux des deux livres : l'ancienne élève de [Claude Lévi-Strauss](#) propose une nouvelle fois de faire œuvre d'historienne avec cette rigueur non dénuée d'iconoclasme déjà bien connue des amateurs de ses précédents travaux. L'objectif du livre est tout

simplement de venir combler une lacune énorme de la bibliographie française, en offrant une synthèse accessible de l'histoire des peuples « natifs » d'Amérique décentrant au maximum le regard de toute focale européenne. Il y a là une gageure immense, y compris pour Carmen Bernand, pourtant l'une des plus aptes à relever ce défi : silence, rareté ou hermétisme des sources d'avant la conquête, variété kaléidoscopique des peuples et sociétés étudiés sur un territoire très vaste et polymorphe, lutte historique et mémorielle contre l'impact toujours écrasant de la conquête européenne dans les imaginaires et les pensées... Carmen Bernand entreprend de gravir cette montagne sans barguigner, frontalement, en suivant un fil rouge tout entier ramassé dans le titre gargantuesque et explicite de son livre. Il s'agit en effet de faire l'histoire de peuples d'Amérique depuis les premières installations humaines sur l'ensemble du continent voici dix ou quarante mille ans.

D'où une démarche poussant l'interdisciplinarité à un point rarement aussi intense et maîtrisé : archéologie, anthropologie, archives, mythologies, génétique, botanique, médecine même, sont convoquées dans un assemblage jamais ésotérique, faisant toujours histoire, quitte à la faire autrement. La préhistoire américaine est ainsi synthétisée selon l'angle des discussions paléontologiques et archéologiques et des hypothèses qu'elles font advenir : les premiers Américains vinrent-ils en naviguant à travers le Pacifique ou par le détroit de Béring gelé ? Les premières installations datent-elles de 11 500 avant notre ère, comme on l'a longtemps cru, ou doit-on accepter des datations plus extrêmes remontant jusqu'à 40 000 ans pour la Mésoamérique ? L'érudition polymorphe de ces pages n'est pas à rabattre sur un simple tropisme savant, mais doit bien être

**DEUX LIVRES ÉVÉNEMENTS
POUR L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE**

insérée, comme tout le livre, dans le projet initial de décentrement de notre focale loin de la conquête européenne. La restitution d'une histoire américaine autonome et pleinement émanicipée est, dès cette préhistoire – et ces premières pages –, articulée sur une double logique que suit constamment Carmen Bernand : d'abord restituer à l'Amérique ses histoires propres dans l'ensemble du spectre spatial et chronologique, ensuite les connecter à une histoire mondiale bien comprise.

Ce double front historique permet de tenir cette histoire à l'ambition démente ni trop près du sol où elle s'embourberait, ni trop haut dans les cieux de l'abstraction, en suivant un déroulement thématique presque obligé vu l'ampleur du travail : cosmogonies amérindiennes, guerres, empires, espace et temps, territoires, apocalypses, etc., sont déclinés pour dessiner un tableau à la fois synthétique et analytique de myriades de peuples et de sociétés dont est faite l'histoire, qu'un lecteur frustré et plus spécialiste pourra compléter grâce à des références bibliographiques généreuses. L'irruption des Européens (et, avec eux, du christianisme) est intégrée dans ce canevas historique au long cours à une place qu'on lui connaissait déjà, mais qui est ici détaillée avec une clarté et une volonté d'exhaustivité prodigieuses : rupture majeure qui n'empêche pas des continuités longtemps invisibles avec l'Amérique d'avant la conquête.

Cette *Histoire des peuples d'Amérique* fait figure d'événement, ou au moins de livre important dans les recherches consacrées à ces questions, moins pour son caractère inédit que pour sa capacité à incarner des décennies prolifiques de travaux qu'on imaginait mal restitués sous une forme aussi aboutie et concise. Concision – au regard de la somme hallucinante de livres et de sources ici condensées – qui pourra cela dit rebuter un public non averti de ses exigences et moins au fait des débats intellectuels dans lesquels il s'inscrit : l'*Histoire des peuples d'Amérique* n'est pas à lire comme un ouvrage de vulgarisation. Situé au carrefour des disciplines et des temps, peut-être faut-il le lire comme tel, guide et porte d'entrée vers de nombreux savoirs de l'ensemble du continent américain, que Carmen Bernand rend accessibles d'une manière magistrale.

Paradis du Nouveau Monde de Nathan Wachtel est aussi un événement, mais à bien d'autres titres. D'abord par son amplitude historique, qui embrasse les quatre siècles de la conquête jusqu'à la toute fin du XIX^e siècle, brassant les principaux ensembles géographiques du continent (actuel Brésil, monde andin, Mésoamérique, Amérique du Nord). Wachtel se libère plus encore ici des spécialisations académiques pour multiplier les mises en relation historiques des différentes Amériques dont il s'occupe. Ni traité ni simple recueil d'essais divers, l'ouvrage esquisse avec force des interrogations et des hypothèses de travail stimulantes sur un objet méconnu de l'histoire des peuples amérindiens : le messianisme paraît, malgré le titre, être le sujet premier d'un livre qui l'adosse à l'étude de l'imaginaire européen ayant pensé trouver des jardins d'Éden au moment où l'Europe découvrait l'Amérique.

Plus exactement, le messianisme des peuples d'Amérique est mis en regard avec la compréhension plaquée par les Européens sur ces peuples et la destinée de l'Ancien Monde – l'essai consacré à la figure du « Juif indien » occupe ainsi une place centrale dans le dispositif de l'ouvrage. Dès les premiers jours de la conquête, nombre d'Européens virent dans les peuples qu'ils découvraient les descendants des tribus d'Israël, remarquant des parentés linguistiques et culturelles (aujourd'hui évidemment démenties) entre Juifs et Amérindiens. Ces théories qui perdurent jusqu'au XIX^e siècle et les livres sacrés des Mormons insèrent les peuples d'Amérique dans une conception européenne du monde ambiguë, puisqu'elle leur dénie une forme d'autonomie tout en leur offrant une situation dans les sociétés occidentales plus enviable que celle, postérieure, fournie par les discours de hiérarchie des races : « *qu'il s'agisse d'anthropologie physique ou d'anthropologie sociale, le discours scientifique s'imprègne alors de l'idée d'une hiérarchie des races ou des cultures, et les Indiens n'y gagnent rien ; ils se retrouvent maintenant (avec les Noirs) au plus bas de l'échelle* ».

Le recueil d'essais agencé par Nathan Wachtel multiplie les mises en regard entre des histoires plurielles : le Juif et l'Indien – tous les deux bien connus de l'auteur – tout comme l'Europe et l'Amérique, le paradis et l'ici-bas, la raison et la folie... Le découpage en thèmes d'apparence obvie, suivant un ordre géographique et ethnologique banal, masque mal ce bouillonnement plus souterrain du livre, d'où émerge un objet



**DEUX LIVRES ÉVÉNEMENTS
POUR L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE**

intellectuel et historique relativement neuf avec ce messianisme « indien », des premières fièvres du retour de l'Inca jusqu'à la *ghost dance* des Sioux et Shoshones à la fin XIX^e siècle. Cette dernière étude emmène Wachtel loin de ses terrains de spécialisation, mais invite le lecteur à une autre périodisation au sein de laquelle les peuples d'Amérique sont moins corsetés que dans les logiques temporelles européennes.

Ces façons de liberté avec certaines convenances académiques esquissent des continuités, sous forme d'hypothèses aussi bien dans l'interprétation théorique (quel fond commun aux peuples d'Amérique permet de rendre compte de toutes ces manifestations ?) que dans l'analyse des formes prises par chaque mouvement messianique, depuis la trop célèbre *Terre sans mal* des Tupi-Guarani. Ainsi de la question de la danse et de la musique, qui affleure dans ces essais comme une étonnante permanence des formes, avec l'avantage d'avoir été documentée par des relevés musicaux, depuis Jean de Léry recopiant sur partition les chants des

Tupinambas à James Mooney inscrivant les chants sioux de la *ghost dance*.

Paradis du Nouveau Monde est un livre quelque peu à part, promenade savante et enlevée dans l'histoire intellectuelle et populaire américaine comme dans la pensée de son auteur, pour ouvrir de vastes perspectives intellectuelles aussi bien que pour synthétiser des états de la recherche. Sans doute est-ce en raison de l'évocation dans l'ouvrage de l'autre spécialité de Nathan Wachtel, le judaïsme marrane de l'époque moderne, mais ce livre fait de ce point de vue fortement penser aux écrits de Scholem sur le messianisme juif, qui occupent peut-être une place comparable dans les études hébraïques du second XX^e siècle.

Ces deux livres importants de deux auteurs qui ne le sont pas moins invitent à concevoir les études américanistes dans leur vitalité du moment ainsi que dans leur histoire récente, dont le dynamisme semble ne jamais devoir se démentir. Aiguillonées par de tels penseurs, il n'est pas douteux que ces études continueront d'apporter beaucoup à l'ensemble des savoirs historiques et anthropologiques.

L'histoire continuée

L'entrée dans la Pléiade de l'historien médiéviste Georges Duby, décédé en 1996, est en soi un événement : il s'agit du premier volume de cette collection consacré à un historien contemporain. Cette édition met à l'honneur une figure œcuménique et brillante de la science historique du XX^e siècle, tout en sachant avec talent et rigueur proposer une lecture neuve et actualisée de cette œuvre foisonnante et essentielle pour l'histoire de la féodalité occidentale.

par Pierre Tenne

Georges Duby

Œuvres

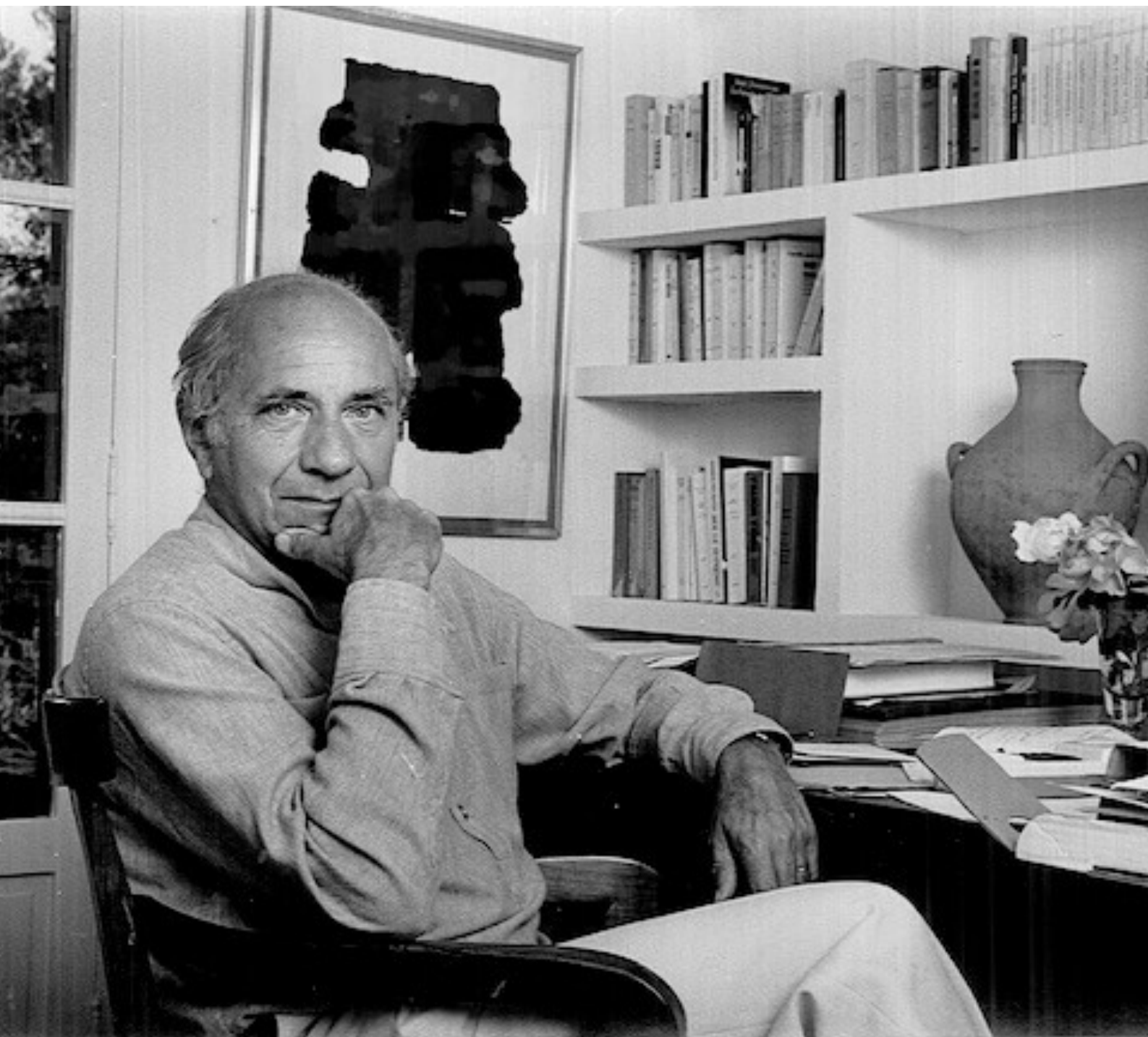
**Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade »
1 974 p., 65 €**

C'est fait. Un historien contemporain est entré dans le panthéon de l'édition française, actualisant enfin une discipline que n'y incarnaient que Thucydide, Hérodote, Tacite, ou, modernité suprême, Michelet. Ce n'est pas rien sans doute – si du moins les historiennes et les historiens se lisent en Pléiade – de pouvoir enfin y être lu. Mais pourquoi donc Georges Duby pour cet accroch à la tradition désormais périmée d'aversion à l'histoire de la part des éditions Gallimard, où Louis Aragon affubla longtemps Pierre Nora du doux nom de « *Monsieur Notes-de-bas-de-pages* » ? Certainement (outre que Duby était un auteur « maison ») pour le consensus qu'incarne l'historien né il y a un siècle : ni excessivement universitaire comme Fernand Braudel, ni trop récent comme Jacques Le Goff, ni trop lointain comme Marc Bloch ou Lucien Febvre ; ni trop libéral comme François Furet, ni trop III^e République comme Ernest Lavisse, ni trop marxiste comme Eric Hobsbawm...

Mais d'autres raisons permettent de justifier cette heureuse entrée dans la prestigieuse collection, que la belle et synthétique introduction de Felipe Brandi rappelle en toute lumière. Georges Duby est d'abord un historien qui sut rencontrer son époque pour en mettre en valeur toutes les potentialités, réunissant finalement universitaires et grand public autour d'un Moyen Âge qu'il contribuait à réinventer. De l'impact immédiat auprès de la communauté historique de ses travaux de thèse sur l'histoire sociale du Mâconnais,

en 1952, jusqu'à sa notoriété et ses responsabilités médiatiques qui l'amènèrent à présider une chaîne de télévision, la Sept, l'itinéraire de Georges Duby incarne, seul peut-être, une « Nouvelle Histoire » qui se voulut aussi bien motrice sur les plans scientifiques qu'engagée dans son temps. Que les ors de l'Institution ne soient jamais parvenus à éteindre cette intenable exigence, malgré le Collège de France en 1970, ou l'Académie française en 1986, dit avec éloquence la conviction avec laquelle Duby fit toujours cette histoire plutôt qu'une autre plus facile, comme nombre de ses contemporains.

L'œuvre est ici synthétisée par une double approche qui convainc rapidement de sa pertinence, évitant le fatal regret devant les textes oubliés (*L'An Mil, Guerriers et paysans* ou encore *Mâle Moyen Âge*), qui auraient coupablement alourdi ces deux mille pages déjà bien remplies. L'essentiel des textes recueillis ici permet de retrouver les ouvrages les plus emblématiques du médiéviste, en dressant un portrait fidèle des thématiques qu'il creusa souvent en pionnier ou du moins en sachant donner un écho plus large à des travaux universitaires méconnus du lectorat : ainsi des *Trois Ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, qui achève une réflexion de longue durée sur la division des sociétés féodales en *oratores*, *bellatores* et *laboratores* (ceux qui prient, ceux qui font la guerre et ceux qui travaillent), tout en popularisant un intérêt alors naissant pour l'histoire des imaginaires et des mentalités. L'inspiration de l'école des Annales, dont Duby fut l'un des plus illustres représentants pour la troisième génération, y est invasive à travers les références explicites à Marc Bloch ou à Fernand Braudel, remis en question dans un autre ouvrage séminal qui fit date dans l'histoire événementielle, *Le dimanche de Bouvines*.



Georges Duby à son bureau (1984) © B. Lesaing

L'HISTOIRE CONTINUÉE

Avec ces deux livres fondateurs, la présente compilation sait documenter dans un choix classique mais heureux l'intérêt du médiéviste pour une histoire de l'art médiéval aussi rigoureuse qu'accessible (*Le temps des cathédrales*, qui l'ouvrit à des activités télévisuelles à l'époque inédites pour un historien universitaire), pour l'histoire des femmes (*Dames du XII^e siècle*) ou encore pour des monographies pénétrantes d'érudition et de verve (*Guillaume le Maréchal*). La visée synthétique de ces *Œuvres* fonctionne à

merveille, restituant un Duby « officiel » qu'il était indispensable d'honorer.

À travers ces textes, c'est une immense part de la révision de notre compréhension de la féodalité caractérisant ce Moyen Âge central (X^e-XII^e siècles) qui fut sans discontinuer au cœur des recherches du médiéviste : en héritier de Bloch et de Braudel, Duby reprend au premier des concepts, notamment la féodalité et une utilisation féconde des sciences sociales ; au second, le sens géographique et un économisme exigeant.

L'HISTOIRE CONTINUÉE

Ne se contentant pas de faire prospérer l'héritage des générations précédentes, Duby formalise certaines intuitions encore inexplorées de la première génération de l'école des Annales : ce sera l'histoire des mentalités et l'irruption de nouveaux concepts – notamment celui d'imaginaire – qui transformèrent notre compréhension de la société féodale et de ses complexités, au-delà même du seul triptyque inspiré de Georges Dumézil des « guerriers, seigneurs et paysans ».

Avoir su payer sans écart cet écot au *curriculum* brillant de l'historien tout en ouvrant sur des aspects plus inattendus de son œuvre est un mérite encore plus louable de ce volume. Felipe Brandi, spécialiste de la biographie et de l'œuvre de Duby, parvient à introduire d'autres pans de la contribution du médiéviste à notre compréhension du Moyen Âge, en ajoutant une leçon inaugurale au Collège de France impressionnante et toujours actuelle, ainsi que d'autres textes plus intimes et épistémologiques qui pourront intéresser un lectorat moins spécialisé. On ne peut s'empêcher d'y voir le signe d'une influence posthume de Georges Duby sur son éditeur, qui parvient ainsi à nouer les multiples historiens cohabitants au sein de l'illustre médiéviste, tout à la fois vulgarisateur, cacique iconoclaste de la faculté et modernisateur intellectuel, avec les combats savants pour lesquels il milita.

La préface de Pierre Nora, personnage essentiel de la carrière de Duby et de tout ce qu'on appela autrefois la « Nouvelle Histoire », ajoute à cette impression de proximité affective pour l'œuvre qui se dégage de l'édition. Outre cette impression, ces *Œuvres* apportent une lecture véritablement nouvelle de la bibliographie pléthorique de l'historien, prenant leur place parmi d'autres anthologies, notamment celles de la collection « Quarto », avec lesquelles elle a de nombreuses analogies qui ne sont pas pour autant des redondances. Plus synthétique et moins thématique que les compilations déjà disponibles, celle que propose la Pléiade présente en effet une œuvre rigoureusement documentée – et donc susceptible de séduire un public universitaire – tout en visant d'abord à toucher un public moins spécialiste, qui y trouvera une porte d'entrée dans l'œuvre.

Cela dit, la restitution réussie de cette œuvre à la fois proche et lointaine évacue une grande part de la question des postérités de Duby, à une époque où les médiévistes s'emparent de nouvelles voies

scientifiques et médiatiques pour transformer, une fois encore, notre Moyen Âge. Entre Patrick Boucheron au Collège de France, la réussite numérique puis livresque du projet « Actuel Moyen Âge » et l'intérêt pour la période suscité par de nouveaux objets (*Game of Thrones*, en premier lieu), force est de constater que l'héritage de Duby et de bien d'autres continue d'habiter la discipline et la période – quoiqu'on ne retrouve plus l'intérêt de médias plus installés pour ce bouillonnement, au contraire des années 1970 à 1990, signe possible d'une dévaluation de la parole universitaire...

Cette postérité aurait mérité qu'on lui fasse un sort, pour mieux comprendre Duby non seulement dans son époque mais aussi dans la nôtre, où ses héritages contrastés pourraient être plus importants qu'on ne le croit souvent, mais aussi plus stériles. Ainsi de l'insistance stimulante de l'éditeur pour l'importance du style littéraire et de la subjectivité dans l'écriture de l'histoire par Georges Duby, qui paraît accuser la vie historique contemporaine, dans laquelle de telles réflexions ont perdu beaucoup de leur énergie. Cela reste toujours une surprise bienvenue, mais deux mille pages de Pléiade ne permettront jamais de tout dire.

Cette compilation n'est donc pas seulement un coup éditorial et symbolique, signifiant la reconnaissance de la validité littéraire et intellectuelle de la discipline historique, représentée par l'un de ses hérauts les plus incandescents. Le respect qu'elle suppose pour l'œuvre de Georges Duby est d'abord patent dans la rigueur et l'érudition avec lesquelles sont mis en valeur ces textes essentiels, qui permettent de rendre un hommage appuyé à ce Moyen Âge réinventé par Duby, qui continue aujourd'hui encore de faire de la période le creuset d'imaginaires et de réflexions polymorphes.

Plus encore, cette vie d'historien qu'il partagea avec tant d'autres auteurs défendant un autre Moyen Âge fait ressurgir avec vigueur l'esprit universitaire et intellectuel d'une époque vivifiante où l'université, les médias et le public semblaient chercher ensemble les voies vers d'autres histoires. Ce legs précieux a désormais un bel étendard, qui synthétise une œuvre et l'ouvre à de nouvelles lectures. Pour reprendre le titre d'un livre d'auto-histoire de Georges Duby, *L'histoire continue...*

Dans les archives d'Arlette Farge

Quarante ans après son livre *Vivre dans la rue au XVIII^e siècle*, l'historienne Arlette Farge inaugure une nouvelle collection dédiée au travail d'archives. Elle propose une lecture du reliquat de ses recherches et invente une manière de les présenter.

par Philippe Artières

Arlette Farge

Vies oubliées. Au cœur du XVIII^e siècle
La Découverte, coll. « À la source », 304 p., 18 €

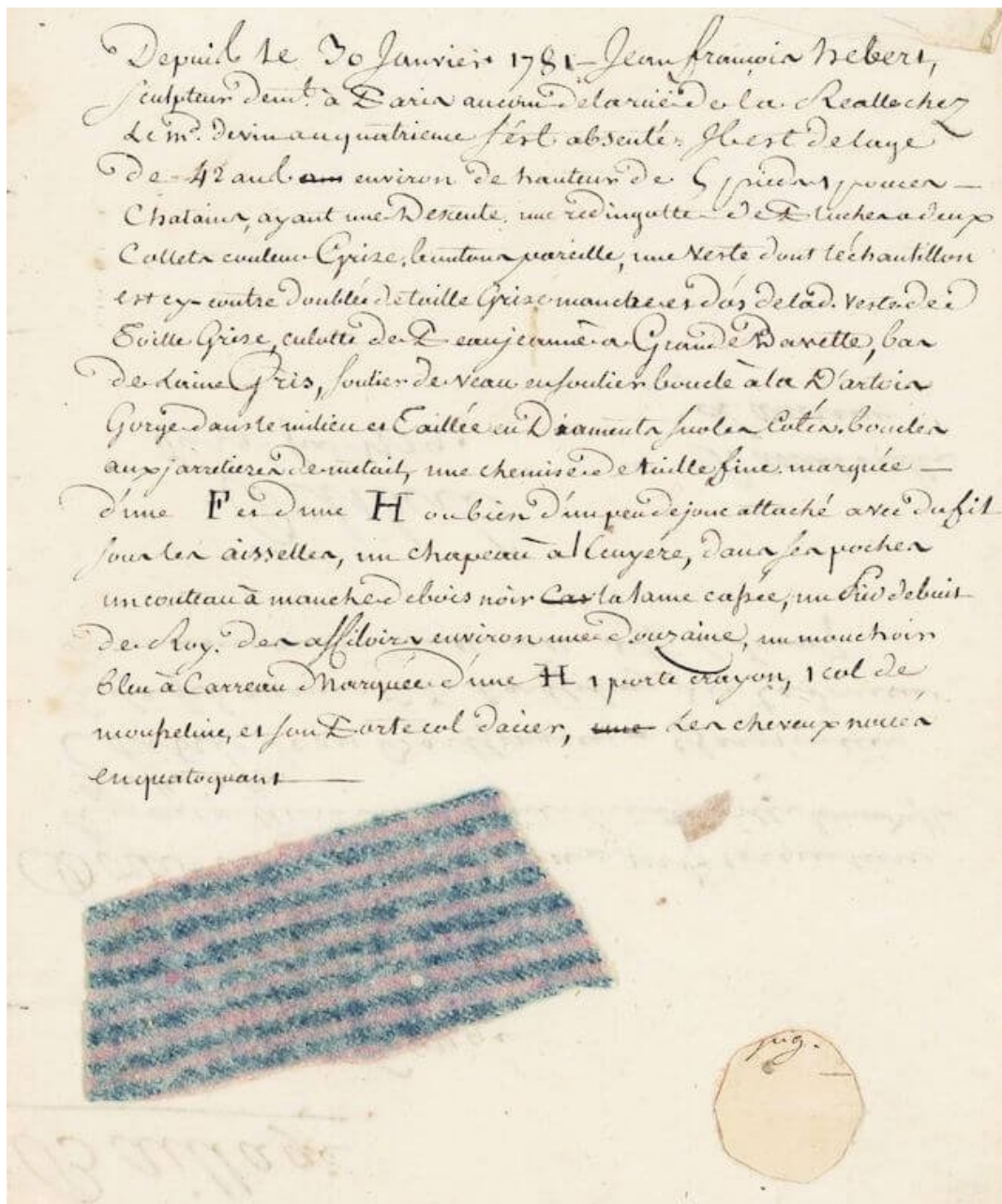
Depuis la disparition dans les années 1990 de la si précieuse collection « Archives », co-publiée par Gallimard et Julliard sous la direction conjointe de Pierre Nora et de Jacques Revel, et dans laquelle l'historienne moderniste Arlette Farge avait publié le très beau *Vivre dans la rue au XVIII^e siècle* en 1979 et, avec [Michel Foucault](#), le trop méconnu *Désordre des familles* en 1982 — deux volumes heureusement repris dans la collection « Folio-Histoire » —, on rêvait d'une collection dédiée aux archives. La nouvelle collection des éditions de La Découverte, dirigée par Clémentine Vidal-Naquet, vient exaucer ce souhait. Louons cette dernière d'avoir proposé à Arlette Farge d'en écrire le premier volume, et d'une manière totalement inattendue, comme à rebours de son propre travail. Arlette Farge aurait pu se contenter de reprendre quelques grandes lignes de force de son travail, une sorte de *Goût de l'archive II*, trente ans après, mais elle n'a pas cédé à cette tentation et propose de travailler avec ses « restes », le reliquat de ses recherches longues et patientes aux Archives nationales et dans les archives de la Bastille.

Ce geste, très simple a priori, consistant à reprendre ce qu'elle avait laissé de côté alors même que, lors de la campagne en archives, l'historienne avait trouvé trace de ce document, permet d'ouvrir une question essentielle, celle qu'évoque [Georges Perec](#) dans *Penser/Classer*, à savoir : quels sont les énoncés qui échappent à nos catégories de pensée, au questionnaire historique et plus largement à celui des sciences sociales ? Jean-François Laé, vieux complice d'Arlette Farge avec qui elle publia le journal d'un homme à la rue, avait commencé à poser cette vaste question ; l'historienne la place, quant à elle, sous le

signe de Foucault et d'un *ordre du discours* qui excluait certaines figures de la production des savoirs.

Arlette Farge constate qu'il serait facile d'échapper à ce passage au miroir de la table de travail de l'historien.ne en avançant le caractère trop singulier de Jean-François Héron dit la Forest, auteur de *Mémoires si « magnifiquement calligraphiés »*, ou la trop grande banalité de Marie-Thérèse Julie Beaucourt qui n'est qu'une femme pauvre. L'insatiable chercheuse se confronte à ses « oublis », non pour faire repentance (de les avoir laissés dans la salle des pas perdus de l'Histoire), mais pour penser le rapport de la discipline historique à l'individu unique. Quand on s'est donné comme tâche de « faire savoir » du passé en constituant des séries qui font lignes, que fait-on des points ? C'est une réponse en acte qui nous est livrée : l'ouvrage n'est pas une suite de fragments mais un accrochage d'énoncés. Arlette Farge invente une forme d'exposition de ces restes, un agencement très fin de listes, de billets, de brefs rapports et de courtes lettres. On y retrouve bien sûr les thèmes de prédilection de l'historienne — les rapports hommes/femmes, les relations de pouvoir, le corps —, mais dans la configuration d'une historienne qui se livre depuis cinquante ans à un travail acharné de labourage d'un même lopin de terre, assurée que c'est de ces sillons toujours renouvelés que de nouveaux fragments vont émerger. Et en creux, très pudiquement, se dessine un autoportrait d'Arlette Farge, en historienne fondamentalement soucieuse de l'autre, aussi singulier soit-il.

C'est peut-être cela que l'auteure, en acceptant d'ouvrir cette collection, veut nous faire entendre : notre regard sur les archives ne cesse de nous renvoyer à nous-mêmes, à nos empêchements et à nos lâchetés face au présent. L'historien.ne n'est pas une figure au-dessus, surplombante, mais un sujet qui se cogne, trébuche, et parfois même tombe. Il ne suffit pas d'être celle



DANS LES ARCHIVES D'ARLETTE FARGE

ou celui qui remonte « à la source » ; encore faut-il avoir l'humilité de relever, comme Arlette Farge citant *La vie n'est pas une biographie* de son ami Pascal Quignard, que « dans la réalité les choses ne sont pas passées dans un récit ». Nous voilà averti.e.s.

Citation :

« Couverture de laine blanche

2 langes d'étoffe

2 langes piqués

6 couches

Signalement d'une disparition (1781)

© Archives nationales (France), Z/2/4133

4 béguins

4 tours de col

4 chemises en orastière

brassière d'étoffe blanche

4 cornettes

1 bonnet de laine

robe de chambre de droguet brun

Voilà ce qui compose le linge et les vêtements d'un nouveau-né à l'hôpital des Enfants Trouvés. »

Libérez Rol-Tanguy !

À Paris vient d'ouvrir le « Musée du Général Leclerc de Hauteclocque et de la Libération de Paris-Musée Jean-Moulin », à l'emplacement de l'ancien bureau de commandement de la Résistance parisienne, place Denfert-Rochereau. Or, le nom de l'homme qui y organisa l'insurrection contre l'occupant nazi n'apparaît nulle part : Henri Rol-Tanguy. Soixante-quinze ans après son combat, le rôle de cet ouvrier communiste, relégué par le pouvoir gaulliste à la marge du récit national, est de nouveau occulté. Pour En attendant Nadeau, l'écrivain Jean-Yves Jouannais, créateur de [l'Encyclopédie des guerres](#), fait part de sa colère contre cette énième insulte à la mémoire du résistant mort en 2002 et demande réparation.

par Jean-Yves Jouannais

Vous venez d'achever, ou d'entamer, heureux, la lecture d'*À la recherche du temps perdu*. Cela vous a donné envie de vous rendre en pèlerinage à Illiers-Combray. Ce que vous faites. Sur place, vous vous mettez en quête de la maison de Tante Léonie qui abrite le musée Marcel Proust. Vous vous trouvez bientôt, semble-t-il, à la bonne adresse. Là, vous vous entendez dire : « Bienvenue à la Maison Yann Moix. » Vous croyez avoir mal entendu. Non, vous avez bien entendu. L'écrivain y aurait passé ses vacances d'enfance entre 1977 et 1980. Source d'inspiration majeure de son œuvre, cette demeure est devenue naturellement propriété de la Société des Amis de Yann Moix. Vous vous permettez de penser que cela relève du délire. Vous le dites. Il vous est répondu que c'est l'écrivain en personne qui le dit, que cela devrait suffire à moucher votre perplexité. Vous osez demander s'il n'y a pas eu un temps où ce lieu était consacré à la mémoire d'un autre écrivain. « Effectivement, mais plus personne ne lisant Proust, il fallait réactualiser le lieu, accroître son attractivité, le doper en terme de communication. »

Ce pourrait être là le modeste synopsis d'une fable kafkaïenne sur le mode mineur. Réjouissant, certes, pouvant être traité jusqu'à produire une intrigue distrayante. Mais si vous désirez éprouver ce que recèle de profondément angoissant cette élucubration fantaisiste, je vous invite à la vivre par vous-même. Rien de plus simple. Essayez, par exemple, de vous rendre au musée Rol-Tanguy de la Libération de Paris. Il se trouve place Denfert-Rochereau, dans le XIV^e arrondis-

sement parisien. Pourquoi ce musée ? Simple-ment parce que la figure du colonel Henri Rol-Tanguy est tout aussi importante, pour le XX^e siècle en France, que celle de Marcel Proust.

Henri Tanguy, né en 1908 à Morlaix, mort en 2002 à Paris, était entré en clandestinité dès octobre 1940. Il allait devenir le responsable des F.T.P. (Francs-Tireurs et Partisans), branche communiste de la résistance armée au sein des F.F.I. Les F.F.I. de la région parisienne dont il devient justement le chef le 1^{er} juin 1944. Il est alors promu lieutenant-colonel et prend à cette occasion son ultime pseudonyme, Rol, du nom d'un officier des Brigades internationales, Théo Rol, tombé en 1938 durant la bataille de l'Èbre. Dès lors, son unique obsession sera la libération de Paris, préparée en liaison avec le Comité d'action militaire du Conseil national de la Résistance et le délégué militaire national du général de Gaulle, Jacques Chaban-Delmas.

L'avance des Alliés en Normandie donne le signal de l'insurrection. Le 10 août, des grèves éclatent. Le 15, le colonel Rol-Tanguy lance un appel aux forces de l'ordre pour qu'elles se rangent aux côtés des FFI. Le 18 août au matin commencent la grève générale et les premières occupations d'usine. Le soir, une affiche fleurit sur les murs invitant les Parisiens à se joindre aux FFI. Dès le lendemain, la préfecture de police est occupée par des policiers insurgés. Rol-Tanguy les harangue. Le 20 août, l'état-major FFI est installé dans son poste de commandement souterrain de la place Denfert-Rochereau, sous le Lion

LIBÉREZ ROL-TANGUY !

de Belfort. L'endroit en question est un abri de la défense passive construit en 1935 et destiné à accueillir des services publics en cas de bombardements aériens. Cent marches vous mènent à 20 m sous terre. C'est depuis ces catacombes que le colonel Rol-Tanguy a initié puis commandé l'insurrection de Paris.

Aussi, à l'occasion du 75^e anniversaire de la Libération de Paris, pourriez-vous être tenté par la visite du musée Colonel Rol-Tanguy. Or, ce que vous découvrez à l'adresse même du QG du grand résistant, c'est effectivement le musée de la Libération de Paris. Mais ce musée est consacré au général Leclerc et à Jean Moulin. Quant au nom du héros, il a disparu.

Pourquoi musée Jean Moulin ? Nul ne saurait le dire. Lorsque Paris est libéré, Jean Moulin est mort depuis un an déjà. Pourquoi musée Général Leclerc ? On sait que, le 23 août, les insurgés envoient en mission le commandant Cocteau (« Gallois »), chef d'état-major du colonel Rol-Tanguy, auprès du général Patton pour signaler aux Américains que la moitié de la ville est libérée, mais qu'une offensive militaire permettrait d'accélérer la capitulation de l'ennemi et de sauver bien des vies. Ayant obtenu l'accord de De Gaulle, qui rappelle à Eisenhower sa promesse faite à Alger en décembre 1943 que la libération de Paris serait confiée à une unité française, le général Leclerc force la main aux Américains en donnant l'ordre de marche sur Paris aux éléments de reconnaissance de sa 2^e DB. C'est le capitaine Dronne qui franchit les portes d'Italie et d'Orléans le 24 août 1944 à la tête de la 9^e compagnie du régiment de marche du Tchad. Ce sont précisément 18 véhicules, dont 3 chars du 501^e RCC qui vont se poster en renfort devant l'Hôtel de Ville, le 24 août à 21 h 22.

La prétendue libération de Paris par la 2^e DB, ce n'est que cela : 3 chars stationnés sur le parvis de l'Hôtel de Ville, le 24 août, en fin de journée. Un symbole fort, assurément nécessaire, mais un mouvement tactique mineur. À ce moment-là, les 9/10^e de la capitale ont été libérés par sa population et par les 100 000 hommes en armes sous les ordres du colonel Rol-Tanguy. Ce dernier assiste dans la foulée à la signature de l'acte de reddition sans condition des forces allemandes du général von Choltitz et en contresigne lui-même un des exemplaires. On connaît la suite, peu glorieuse, voire infamante. À savoir comment les généraux

de Gaulle et Leclerc de Hauteclerc, pleins de mépris et de défiance à l'égard de ce communiste, vont s'employer à le chasser de l'histoire. Ce qu'ils parviendront à faire. Ce pathétique musée de la place Denfert-Rochereau en est la preuve.

Précisons le caractère scandaleux de l'affaire. Il ne s'agit pas, en l'occurrence, de retirer quelque once de gloire à la postérité légitime accordée au maréchal Leclerc. Ni, d'ailleurs, dans l'autre sens, de transmuier Rol-Tanguy en demi-dieu légendaire. Mais bien de demander des explications, voire des réparations, quant à la manière dont on a désiré insulter un homme en oblitérant sa mémoire sous le poids d'autres récits, d'autres biographies, d'autres destins. On ne peut impunément caviarder les plaques mortuaires et faire mentir les tombes. Après la mort de Henri Tanguy, un homme s'est attaché à rallumer cette flamme qu'avec tant d'empressement, et si unanimement, on avait voulu voir s'éteindre. L'astrophysicien Jean-Pierre Bibring s'est battu longtemps pour qu'au moins un bout de rue lui soit dédié. En 2004, on lui fit l'aumône d'une quarantaine de mètres de trottoir, au milieu de la place Denfert-Rochereau, baptisés pompeusement « avenue du Colonel-Henri-Rol-Tanguy ». Une quarantaine de mètres, parce qu'il est difficile d'être plus précis, cette voie n'ayant ni début, ni fin, ne desservant aucune adresse. Personne n'habitera jamais avenue du Colonel-Henri-Rol-Tanguy. Une autre version du magnifique *Bécon-les-Bruyères*, publié par Emmanuel Bove en 1927. La plus petite avenue du monde comme suspendue, fantomatique, dans le vide d'une place parisienne. Un moignon de notoriété emmanché au bout des 1 235 m de l'avenue du Général-Leclerc, qui fut ainsi baptisée, quant à elle, dès 1948, quelques mois après la disparition de Leclerc.

Le QG souterrain du chef des FFI est aujourd'hui comme la crypte d'un temple désanctuarisé, un temple dédié au culte oublié d'une divinité archaïque sur les fondations duquel on a bâti une chapelle pimpante et moderne. S'y trouve célébrée une religion plus touristique, à la liturgie simplifiée et mensongère. Mais je veux croire que ce mensonge est davantage tributaire de la bêtise que de la malversation. Il existe dans le vaste corpus des littératures nombre de textes dont personne, jamais, ne sut percer le secret et dont le sens fut dès leur origine mystérieux, hermétique, peut-être, à l'entendement de leur auteur même. Ainsi le *Carmen Saliare*, incantation propre aux



Henri Rol-Tanguy © LAPI/Roger-Viollet

LIBÉREZ ROL-TANGUY !

Saliens, l'une des confréries sacrées instituées par Numa Pompilius. Les auteurs latins classiques, Horace le premier, reconnaissent déjà en effet n'en pas saisir le sens. Quintilien, quant à lui, dans son *Institution oratoire*, prétend que les Saliens eux-mêmes n'entendaient rien à ce texte. Ils l'auraient adopté comme par distraction. Je veux croire que d'intituler « Musée Général Leclerc et Musée Jean Moulin » ce qui ne peut être

que le « Musée Rol-Tanguy » est le fruit d'une inadvertance de cette sorte. Étourderie qui a l'avantage de pouvoir être corrigée aussi rapidement qu'aisément. Si ce n'était pas le cas, il faudrait sérieusement songer à corriger l'imbécile accroche publicitaire qui apparaît, triomphale, sur le site de ce Musée de la Libération de Paris-Général Leclerc-Jean Moulin : « *Ils ont fait l'histoire, nous vous la racontons.* »

Mort à l'intelligence !

Ces trois livres ont des thématiques croisées. La haine des clercs de Sarah Al-Matary fait une histoire de la haine que l'on a portée, de diverses manières et selon les époques, aux représentants de l'intellect en France. L'ordre émotionnel du savoir de Françoise Waquet fait une histoire des conditions matérielles dans lesquelles les savants et les professeurs travaillent et des émotions et passions qui les animent. La liberté d'esprit de Stéphane Toussaint déplore ce que sont devenues les conditions de la vie intellectuelle libre.

par Pascal Engel

Sarah Al-Matary
La haine des clercs.
L'anti-intellectualisme en France
 Seuil, 400 p., 24 €

Françoise Waquet
L'ordre émotionnel du savoir
 CNRS Éditions, 352 p., 25 €

Stéphane Toussaint
La liberté d'esprit
 Les Belles Lettres, 264 p., 19 €

Sarah Al-Matary comme Françoise Waquet entendent briser des images d'Épinal : celle de la France comme patrie des idées, et celle de l'intellectuel comme imperméable aux passions, pur intellect vivant dans une tour d'ivoire, échappant aux frictions du sensible. La première montre que de Proudhon à Houellebecq, à travers l'affaire Dreyfus, la Première Guerre mondiale, la montée du nazisme et du communisme, et la guerre d'Algérie, les intellectuels n'ont jamais été appréciés, qu'au contraire on n'a cessé de les vilipender, de les ridiculiser et de les moquer, et qu'il y a même en France une tradition intellectuelle de rejet de l'intellect et des choses de l'esprit. Françoise Waquet montre que presque tous les épisodes de la carrière, les lieux de travail, les communautés de la vie des savants, des professeurs et des chercheurs sont marqués d'une forte valence affective et traversés par des émotions multiples.

On se doutait pourtant bien que les images d'Épinal étaient fausses : qui pourrait penser que

les Français ont toujours révééré leurs intellectuels, et qui pourrait croire que les métiers de professeur, de chercheur ou d'écrivain soient à l'abri des passions ordinaires ? Seul un lecteur de ces *news magazines* qui font régulièrement des *hit parades* des « intellectuels les plus influents d'aujourd'hui » (dans lesquels on retrouve pratiquement toujours les mêmes, et pour cause) et qui se désolent qu'on n'ait plus de « grands penseurs » pourrait croire que l'intellectuel en France est fêté. Et il suffit de réfléchir un instant au fait que les parents veuillent éviter à tout prix à leur progéniture de devenir des « profs » pour voir que les professions supposées cultiver l'intellect et la culture n'attirent guère plus les vocations que celles de ministres du culte.

On n'aura donc pas de scoop dans ces livres. En revanche, on y trouvera de très intéressantes descriptions de différents épisodes de la relation que la vie politique en France a entretenue avec la figure de l'intellectuel et un dossier très riche sur les conditions matérielles et sociales de la vie de chercheur, de la Troisième République à nos jours. Sarah Al-Matary retrace les variations de l'anti-intellectualisme, depuis Proudhon et Vallès en passant par l'affaire Dreyfus, qu'elle a raison de ne pas traiter en paradigme pour envisager une histoire plus longue, avec les polémiques des années 1930, puis celles de la Libération, jusqu'aux développements contemporains. Elle montre très bien que non seulement la figure de l'intellectuel change, mais que les raisons qu'on a de le fustiger ou de le haïr changent aussi d'une époque à l'autre : la « haine des clercs » n'est pas la même selon qu'on l'éprouve au nom du respect du travail manuel ou qu'on voit en lui un ennemi de la religion et du cœur.

MORT À L'INTELLIGENCE !

On s'étonnera pourtant que, lorsque Sarah Al-Matary traite des années 1930 et 1940, elle ne consacre aucune analyse à Jean Giono, si important dans la genèse de Vichy et du « retour à la terre ». Elle déterre à juste titre des épisodes de la guéguerre entre État laïque et Église des années 1930, comme celui, inénarrable et symbolique, qui conduisit des parlementaires socialistes à vouloir héberger au couvent trappiste de la Grande Chartreuse des « intellectuels fatigués » pour y remplacer les moines locaux. L'expression resta. Fatigué, opiomane, frénétique, militant, généraliste, spécifique, médiatique, l'intellectuel se mue. Sa mue la plus pénible, excellemment documentée, intervient quand l'intellectuel médiatique se pose, comme Michel Onfray, en pourfendeur des « fonctionnaires de la recherche » avec une rhétorique à la Léon Daudet qui témoigne du fait que la haine des intellectuels vient d'abord de ceux qui se prétendent tels : « *Ils passent leur vie, le regard perdu dans une poubelle, les yeux fixés dans son trou noir, puis ils affirment que tout a été dit. Dès lors ils peuvent courir la planète de colloque en colloque, noircir des pages de revues confidentielles pendant la durée d'une longue carrière de général de corps d'armée, soutenir une thèse soporifique et la délayer dans un ou deux livres tout aussi dormitifs et lus par personne, ils seront VRP d'une vulgate qui leur vaudra salaire et retraite – avec brimborions institutionnels, statut hors classe, Légion d'honneur, doctorat honoris causa, médaille du CNRS et autres sex toys pour abstinentes sexuels* [1]. »

La description historique et sociale que donne Françoise Waquet des universitaires en fait des individus moins passifs. Elle dresse une « *écologie émotionnelle* » de leur vie, sous la forme d'une cartographie de leurs communautés (candidats, maîtres et disciples), de leurs lieux (bibliothèques, laboratoires, bureaux), de leurs parcours (la thèse, l'accès à un poste), de leurs objets (les livres, les ordinateurs), de leurs travaux (chercheurs, auteurs). Elle exhume des documents et des anecdotes savoureuses, comme le récit par Lucien Febvre du décès par crise cardiaque d'un professeur du Collège de France lors d'une assemblée où il plaidait en faveur de Marc Bloch, ou les rencontres de Philippe Descola avec Claude Lévi-Strauss, ou de [Nathalie Heinich](#) avec Pierre Bourdieu. Angoisse, crainte, haine, ennui, ressentiment, frustration, indignation, déception, quelquefois désespoir, sont plus

souvent le lot de la vie intellectuelle que sérénité, admiration, estime, fierté, satisfaction et quiétude. L'exercice de la raison est tout sauf dépourvu d'affects.

Françoise Waquet situe son travail dans la lignée des travaux sur l'histoire matérielle du savoir plutôt que dans celle de l'étude psychologique des émotions, tellement à la mode aujourd'hui. Elle préfère ne pas faire de distinctions entre émotion, passion, sentiment, ni de typologie des émotions elles-mêmes. Elle a certes raison, car il aurait été absurde de distinguer la colère ou la joie académique de la colère ou de la joie qu'on éprouve dans l'exercice d'autres métiers, mais on aurait aimé qu'elle s'appuie sur une conception un peu plus élaborée des émotions, notamment dans leur relation aux valeurs. Bien souvent, l'académique est en colère ou indigné parce qu'il juge que les idéaux de sa profession et de ses poursuites sont bafoués ou diminués. S'il se déprime, est-ce seulement parce qu'il recherche la gloire ou la peur de manquer un poste ? N'est-ce pas aussi parce qu'il enrage de voir le savoir lui-même vilipendé ? Françoise Waquet conclut son livre en disant que « *l'idéal d'objectivité a dénaturé l'individu chercheur* » et elle plaide pour une reconnaissance de la « *valeur cognitive de l'émotion* ». Mais cette histoire émotionnelle du savoir signifie-t-elle que le savoir objectif lui-même est teinté d'émotion parce que ceux qui le produisent et le vivent en sont eux-mêmes teintés ? Il y a un gros risque ici à commettre le sophisme génétique : prendre les conditions et les causes pour le produit de l'intellect même.

Ce qui manque à ces deux livres est une définition un peu plus claire de ce qu'est le travail de l'intellect. Leurs autrices en ont une conception essentiellement fonctionnelle et sociologique : est intellectuel celui qui exerce un métier catégorisé comme tel – professeur, chercheur, écrivain, journaliste. Mais ces professions peuvent aussi parfaitement regrouper des individus qui en haïssent les idéaux. Une définition moins fonctionnaliste de l'intellectuel est celle de Julien Benda, que Sarah Al-Matary évoque à peine, malgré le titre de son livre : le clerc est celui qui aspire à certains idéaux et respecte les valeurs de l'esprit. Il y en a donc peu au sein des sociétés contemporaines, même si traditionnellement universitaires et professeurs sont supposés répondre à cette définition, et parler au nom de l'universel.

Mais cela veut-il dire que cette figure de l'intellectuel universaliste soit obsolète ? Une autre

MORT À L'INTELLIGENCE !

définition est celle de Sartre : l'intellectuel est celui qui se mêle de ce qui ne le regarde pas. Sartre voulait dire : qui se mêle de politique. Mais si c'est pour abdiquer les valeurs de l'esprit, n'importe quel parasite, pour reprendre une formule que Michel Serres prenait en bonne part, devient un intellectuel. Or il y a des clercs qui trahissent, et qui trahissent autant que ceux qui, au nom de la terre ou du travail manuel, méprisent leur métier. La raison qu'en donnait Benda était qu'ils haïssent l'intelligence elle-même. L'une des sources principales de la haine des clercs est l'anti-intellectualisme, le culte même de l'émotion. Barrès disait : « *L'intelligence, quelle très petite chose à la surface de nous-mêmes* », et Bergson, aussi profond (en apparence) fût-il comme philosophe en comparaison de l'auteur de *Colette Baudouche*, ne disait pas autre chose.

L'autre source de cette haine, que Sarah Al-Matary documente très bien, c'est la liberté de pensée, qui va le plus souvent avec la critique de la religion, mais que les hommes de religion peuvent retrouver quand ils s'opposent aux militaires. Marc Bloch lui-même disait : « *Dans tous les pays envahis par les puissances totalitaires, ce fut l'intellectuel que l'on amena le premier vers le peloton d'exécution : instituteurs, prêtres, professeurs. Les hommes qui voulaient dominer le monde savaient qu'il leur fallait d'abord tuer ceux qui s'efforçaient de maintenir la liberté de pensée [2]* » ; *¡Muera la inteligencia ! ; Mueran los intelectuales !* disait le général franquiste Milán Astray à Miguel de Unamuno quand il voulait entrer avec ses miliciens dans l'université de Salamanque en 1936. La haine des clercs est le fait des clercs eux-mêmes. En flétrissant l'intellect, ils creusent leur propre tombe.

C'est cette liberté que Stéphane Toussaint place au cœur de l'idéal des humanistes de la Renaissance. Liberté d'esprit plutôt que liberté de pensée, car nous avons tendance à assimiler la seconde à la figure du libre penseur, c'est-à-dire de l'athée, et à la liberté d'opinion et de parole. Les grands humanistes pouvaient être des libres penseurs, comme Giordano Bruno ou Rabelais (mais le cas est discuté, voir Lucien Febvre derechef), mais ils étaient surtout libres en esprit, au sens où, comme l'auteur le rappelle en citant Plotin, l'esprit est en lui-même liberté.

Il est aussi difficile de définir cette notion que celle du libre arbitre. Elle ne signifie pas tout à fait la même chose que ce que les hommes des Lumières et Kant appelleront la capacité de penser par soi-même, ni celle d'être libre de toute contrainte sociale, puisque nombre d'humanistes, comme Lorenzo Valla, l'auteur d'un des plus grands livres sur le libre arbitre, vivaient dans des cours princières et dépendaient de leurs protecteurs. Mais ils étaient surtout libres parce qu'ils avaient le loisir, l'*otium*, qui n'est pas seulement du temps et des conditions matérielles, mais aussi la capacité de s'intéresser à tout ce vers quoi leur esprit les portait. Ils travaillaient à la gloire de Dieu, ce qui ne veut pas dire qu'ils croyaient travailler pour Dieu. La gloire de Dieu, dans sa version laïque, c'est la vérité.

Cet idéal revient au temps des Lumières (bien comprises) ; puis avec le savant par opposition au politique de Weber ; et, chez Benda, avec le clerc authentique contre le clerc seulement politique. Il a été perdu deux fois. D'abord quand l'intellectuel a défini son travail par rapport aux valeurs sociales et politiques, au détriment des valeurs cognitives. Ensuite quand son existence même est devenue dépendante du monde social. L'équivalent pâlot contemporain de l'*otium*, c'est le chercheur à vie du CNRS, et peut-être le *don* d'Oxford. Mais le voilà, comme tous les universitaires, pris dans les rets du marché aux idées, du contrôle permanent de son « impact social », obligé de se conformer à des programmes « fléchés », d'appartenir à des « équipes » et de rendre en permanence des rapports et des évaluations.

La vie de l'esprit est devenue une part de la vie marchande. Voilà un développement qu'Érasme ou Marsile Ficin n'avaient pas anticipé. Mais qu'on revienne aux pensionnés du Roy ou qu'on offre des résidences à la Villa Médicis aux chercheurs, ils ne seront pas libres simplement en retrouvant l'*otium*. La liberté de l'esprit est celle de dire que deux et deux font quatre et de se soumettre aux contraintes de la raison.

1. Michel Onfray, « Le nouveau Diogène est arrivé », préface à *Diogène le cynique, fragments inédits*, Autrement, 2014.
2. Cité dans Jean-Pierre Azéma, « La clef générationnelle », *Vingtième siècle, revue d'histoire*, numéro spécial n° 22, avril-juin 1989.

Les répliques de la haine

Pour un historien, l'exercice auquel se livre Gérard Noiriel avec Le venin dans la plume peut sembler plus risqué sur le plan historique qu'intellectuel. Prolongeant l'intuition qu'il avait eue dans une tribune publiée par Le Monde en 2018, il établit en effet dans ce livre un parallèle entre deux polémistes français, Éric Zemmour et Édouard Drumont, que cent trente années séparent mais qu'un même langage selon lui réunit : celui de la haine.

par Paul Bernard-Nouraud

Gérard Noiriel

Le venin dans la plume.

*Édouard Drumont, Éric Zemmour
et la part sombre de la République*

La Découverte, 252 p., 19 €

À lire *Le venin dans la plume* de Gérard Noiriel, il faut bien admettre que l'écart chronologique se réduit singulièrement un peu plus à chaque citation, leur juxtaposition finissant par confondre un auteur avec l'autre, et les époques avec eux. Leurs cibles aussi, même si Drumont s'en prenait aux Juifs tandis que Zemmour vise aujourd'hui les musulmans. Les structures de leurs discours sont analogues et suffisamment élastiques pour offenser au passage n'importe quelle autre minorité, même s'ils ne s'attaquent pas prioritairement à n'importe laquelle.

Il conviendrait d'ailleurs d'assortir « Juifs » et « musulmans » de guillemets afin de souligner que, si l'offense est bien réelle et ressentie comme telle par leurs victimes, les pamphléaires ont en commun de transformer en figures ceux qu'ils désignent comme leurs adversaires. L'invention de « *dominants imaginaires* », écrit Noiriel, alimente une « *rhétorique de l'inversion dominants/dominés* », laquelle constitue à la fois la véritable matrice de leur « *grammaire identitaire* », la légitimation de leur combat, ce qui justifie qu'ils se présentent eux-mêmes comme des victimes.

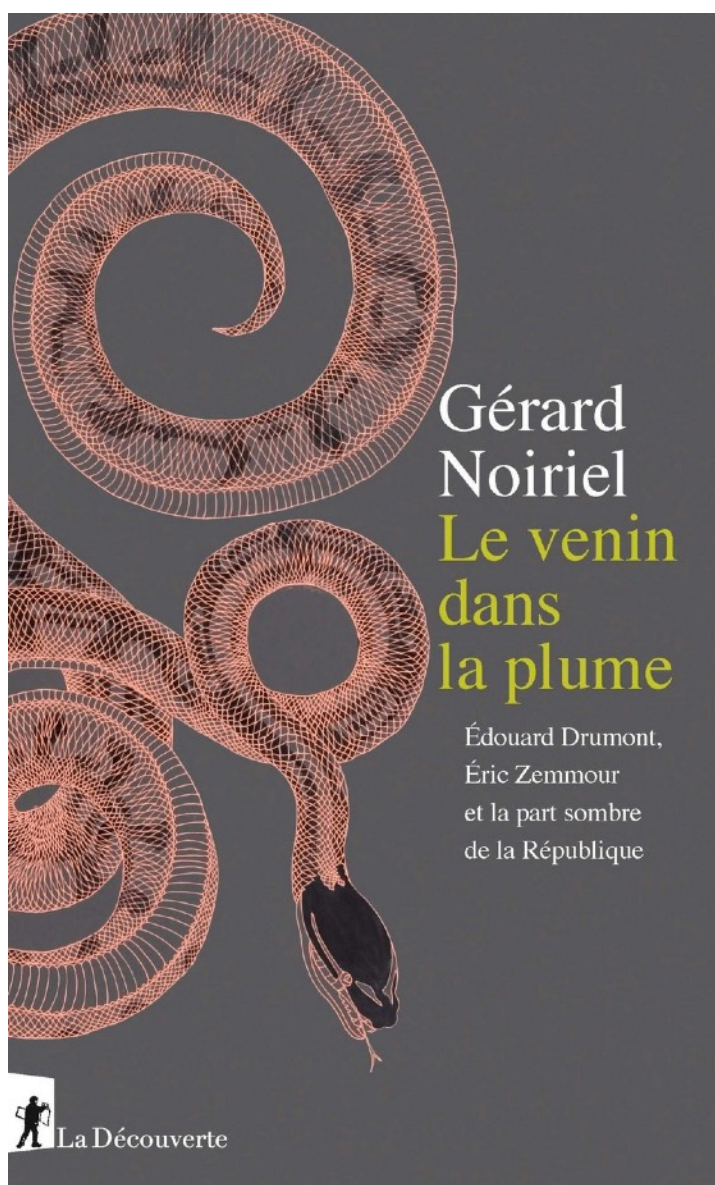
Le niveau de déréalisation auquel est alors soumis le raisonnement est tel qu'ils en viennent à ne plus parler que par abstractions, c'est-à-dire encore à travers des figures, plus précisément des stéréotypes, qu'ils plaquent sur des réalités en les prenant ou en faisant semblant de les prendre

pour elles. Procédé éculé mais qui a fait ses preuves, et en lequel la philosophie des Lumières voyait la marque du fanatisme. De cette fièvre jaillit toute fébrile une vision du monde et de l'histoire par personnifications successives, dont la plus illustre et la plus récurrente est évidemment « la France ».

C'est elle que les « Juifs » et les « musulmans » outragent, qu'ils abusent, qu'ils veulent détruire, puisque, « *vue comme une personne, de même que tout être humain, elle est condamnée à mort* ». « Elle », parce qu'aux yeux de ces historiens duellistes la France est évidemment une « femme », tantôt forte comme une mère, tantôt faible comme une amante, que les « grands hommes » qui firent son histoire ont défendue, honorée et quelquefois trompée ; l'histoire comme vaudeville tragique en somme.

Dans cet imagier, relève Noiriel, « *les classes populaires n'existent pas* », même si leurs auteurs clament qu'ils en sont les seuls véritables hérauts, eux qui en sont issus. Argument de l'origine qu'ils excipent avec d'autant plus d'ardeur qu'ils ont tout fait pour l'enfouir, et qu'ils ne la ressortent elle aussi qu'habillée de clichés. S'ils ne reconnaissent pas dans le peuple actuel les enfants de la patrie dont ils se souviennent, c'est sans doute qu'à y regarder de près ceux-là sont toujours un peu trop « juifs » ou un peu trop « musulmans » pour être considérés comme des enfants légitimes.

De fait, selon les polémistes d'hier et d'aujourd'hui, les problèmes que posent les migrants éternels sont strictement identiques, note Noiriel : ils font la loi chez nous, dégradent notre langue, notamment à cause de leurs noms ou de leurs prénoms étrangers, suivent des coutumes fort peu



LES RÉPLIQUES DE LA HAINE

catholiques et n'ont de français que les papiers qui leur ont été accordés. Comme, malgré cela, la terre de France ne les expulse pas naturellement, il faudra bien que quelqu'un s'en charge.

C'est pourtant parvenu à ce point que le polémiste paraît hésiter, et qu'il semble tenté. Doit-il ou non se salir les mains et non seulement la plume ? S'il y succombe, il se montre certes cohérent mais il perd sa situation, à tous les sens du mot. Il cesse d'être un simple journaliste que l'on tenait pour un historien, qui est, rappelle Noiriel, la position « *la moins professionnalisée des sciences sociales* », et il devient aussitôt un idéologue, presque un politicien. Pour les « *transfuges sociaux* » que sont les polémistes, l'expérience peut virer au déclassement, faire remonter la gêne d'antan, et même s'achever dans un oubli total.

Quant à ceux qui les lisent, bien que familiers de la rhétorique de l'insinuation qui fait d'eux les complices des auteurs qu'ils achètent en masse, il n'est pas certain qu'ils souhaitent que leur complicité éclate au grand jour. D'ailleurs, il est moins certain encore qu'ils les lisent jusqu'au bout, comme le rappelle Noiriel en se fondant sur une étude statistique troublante qui montre que l'immense majorité des lecteurs ne terminent pas les pamphlets qu'ils s'infligent. Si tel était le cas, ils n'auraient pas découvert il y a quelques semaines ce que l'auteur du *Suicide français* avait écrit cinq ans auparavant dans ses conclusions : à savoir qu'il en appelait à la guerre civile.

Sans négliger le goût du sang de quelques-uns, la plupart aimeraient assez, semble-t-il, qu'on ne remonte pas jusqu'à eux et qu'on ne leur impute pas d'avoir trempé dans une forme de « *délinquance de la pensée* » qui s'achèverait dans des crimes haineux, ou même dans des humiliations

LES RÉPLIQUES DE LA HAINE

publiques. L'ennui, lorsque l'on écrit par images et à demi-mot, c'est que le lecteur pourra toujours arguer qu'il avait mal compris, mal lu, ou pas en entier, et laisser ainsi l'auteur à mi-gué, tout seul avec sa vindicte, sa plume et son couteau.

Cependant, si l'on veut extirper durablement le venin qu'inoculent pareils écrits dans l'opinion publique, suggère Noiriel dans ses propres conclusions, et même lui opposer un antidote, « *il faut entreprendre un immense travail de "traduction" du langage savant pour le rendre accessible à des lecteurs non spécialisés* », suivant une démarche identifiée comme celle des polémistes eux-mêmes, mais dont la traduction s'avère en fait une trahison de la science. Sans rien céder sur le terrain de la scientificité, assure Noiriel, ni se hasarder sur celui de la politique, il n'en faut pas moins, explique-t-il, « *se mobiliser pour défendre le rôle civique de la science* ».

À cette intention salutaire, deux limites peut-être tout de même. La première se lit dès les premières pages du *Venin dans la plume*, lorsque son auteur expose sa volonté de comprendre pourquoi les polémistes « *ont, au final, toujours raison, alors qu'ils bafouent la raison* ». Dans les pages qui suivent, Noiriel écrit successivement que le pamphlétaire contemporain « *ignore complètement ce qu'on appelle en sociologie, la réception d'un discours* », puis qu'« *il ignore complètement le b.a.-ba de l'épistémologie de l'histoire* ». Bien qu'il ne répète ensuite qu'une fois cette formule, celle-ci fait craindre que Noiriel puisse, non pas faire preuve d'un mépris de savant envers ses adversaires, mais bel et bien sous-estimer la force persuasive de l'ignorance qu'il dénonce, et son efficacité rhétorique.

Or, cette puissance de l'ignorance est précisément ce qui permet au polémiste de s'insérer dans l'espace médiatique, et d'y être continuellement relayé. Dans le cas où il suivrait les règles les plus élémentaires de l'argumentation scientifique, ou du débat contradictoire, il ne serait plus « *programmé* », du moins pas avec cette fréquence, ni cette attente. Noiriel le sait pour partie au moins lorsqu'il rappelle, d'une part, que « *croire que l'on pourrait combattre efficacement ce genre de polémistes en dénonçant leurs "erreurs" est un leurre* », et de l'autre que ces relais obéissent à des « *réalités économiques [qui] sont d'une puissance telle qu'aucun discours ne peut*

les renverser ». Aucun, pas même donc celui de la science, si précises ou convaincantes que puissent être ses démonstrations.

Le problème, et c'est là la seconde limite, ce n'est pas que Noiriel croit en la force intellectuelle et civique de la science – il n'écrit pas dans le cas contraire, et le fait même qu'il le fasse envoie un signal qui faisait jusque-là défaut, celui d'une réplique organisée et méthodique à la malveillance qui se drape dans la liberté d'expression en travestissant l'histoire. Il vient du fait qu'il ne semble pas prendre la mesure du travail de sape qui est déjà à l'œuvre dans ce qu'il conçoit presque essentiellement comme un bastion de la science : l'Université.

Le scandale, à cet égard, n'est pas qu'un polémiste soit invité dans un média, ou même qu'il y soit associé, mais qu'il soit choisi pour figurer au jury d'un concours de la haute fonction publique [1]. Puisque, dans le paysage universitaire français, les grandes écoles sont les plus perméables à la polémique en raison de leur proximité avec le débat politique, l'infiltration trouve une reconnaissance qui lui permet de ruisseler sur d'autres sphères encore, et de porter bien au-delà de ses cadres initiaux.

Là encore, la schizophrénie des médias qui font mine de s'inquiéter de la montée des extrêmes en invitant continuellement leurs porte-voix n'est qu'un symptôme mineur du « *malaise profond de notre démocratie* ». Ce malaise est autrement criant lorsque ceux qui gouvernent reprennent littéralement et les thèmes et les thèses des polémistes dont ils jugent pourtant les propos nauséabonds, et qu'ils promettent pour cela de combattre.

Ce faisant, ils ne font pas que reproduire une certaine conception de classe et « *la vision déformée que les élites politiciennes peuvent avoir de ce que pensent les citoyens* », comme l'affirme Noiriel, ils lui font en quelque sorte sauter le pas en introduisant cette imagerie au cœur du gouvernement des hommes – par souci d'efficacité, là comme ailleurs. Si l'on ne voit pas combien la rhétorique polémiste informe actuellement le discours gouvernemental, on ne peut comprendre que de plus en plus de minorés vivent celui-ci de la même manière qu'ils ressentent celle-là, c'est-à-dire « *comme une atteinte inadmissible à leur dignité* ».

1. **Éric Zemmour a ainsi été membre du jury d'entrée à l'Ena en 2006.**

Les populismes dans les sciences sociales

Le mouvement des Gilets jaunes interroge les politistes mais non sans recours à l'histoire et à la vie des populismes. Plusieurs livres complémentaires permettent de synthétiser la discussion savante, qui remanie ce que tout citoyen politisé et un peu cultivé a su imaginer à partir de reportages, d'images ou des récents résultats électoraux. Le retour aux questions politiques et sociales s'opère donc dans les sages limites d'un ripolinage moins neuf qu'il ne s'annonce. Si l'urgence conceptuelle rend utiles ces livres dont l'objet et les focales sont tous méritoires, il leur manque la possibilité de démontrer la force de ce qui se dit et se répète en chantant, en courant et en dansant : « On est là ! on est là ! on est là ! » Soit la présentification immédiate de refus, et cela malgré de sanglantes répressions sur lesquelles on s'interroge nettement moins.

par Maité Bouyssy

Laurent Jeanpierre

In Girum.

Les leçons politiques des ronds-points

La Découverte, 192 p., 12 €

Yann Algan, Elisabeth Beasley, Daniel Cohen et Martial Foucault

Les origines du populisme.

Enquête sur un schisme politique et social

Seuil, 208 p., 14 €

Roman Krakowsky

Le populisme en Europe centrale et orientale.

Un avertissement pour le monde ?

Fayard, 350 p., 22 €

Federico Tarragoni

L'esprit démocratique du populisme.

Une nouvelle analyse sociologique

La Découverte, 372 p., 22 €

Prenons d'abord un manuel pour ceux qui n'auraient rien voulu voir ni savoir mais qui doivent comprendre le monde qu'ils régissent sans pour autant faire partie des « grands qui sont au pouvoir ». Leur bréviaire sera d'abord le petit *In Girum* bourdilien de [Laurent Jeanpierre](#) qui tente de définir le mouvement des ronds-points et ses leçons – en creux, faute d'y retrouver les

classiques du mouvement social et de nos clivages politiques. Ainsi s'est relocalisée une nouvelle force née d'une impulsion contestatrice dans ces « territoires », ces maillons faibles d'un appareil d'État qui veut bien les gérer mais non point les voir. Médusé, le pouvoir a tenté de ruser après avoir tué les mots de la proximité (les communes, les cantons, les départements donnés en chiffres d'immatriculation, ce que le livre n'aborde pas). Faute d'instituants ou de leaders stables, cette nouvelle forme de protestation se borne à rappeler la violence de l'injustice sociale et l'incohérence politique des gouvernants. Mais rien n'explique cette émergence et cette création d'un « savoir des masses », en perpétuelle évolution, qui n'a rien de dérisoire au vu de la répression toujours plus violente : plus de 2 900 convoqués en justice et, plus grave, des éborgnés, des mutilés qui ont perdu une main, des blessures sans précédent.

Les références, les mots, la méthode ou les considérations de Laurent Jeanpierre ne sont pas faux, seules y manquent la vie et la vivacité des glissements, des reprises qui ont engendré la durabilité du mouvement. Il termine ainsi sur deux hypothèses : noyer le mouvement dans une démocratie locale accrue ou donner le dernier mot à la répression, elle bien instituée.

Bardé de références et de schémas, l'appareil scientifique et institutionnel que déploie le

**LES POPULISMES
DANS LES SCIENCES SOCIALES**

collectif pour *Les origines du populisme. Enquête sur un schisme politique et social* complète le précédent ouvrage. La radicalité anti-système des émeutiers et manifestants appartient bien à la « société des individus » déjà mise en évidence par nombre d'auteurs et synthétisée pour les enquêtes du CEVIPOF par son directeur, Jérôme Fourquet (*L'archipel français. Naissance d'une nation multiple et divisée*, 2019). Ce livre fait en outre grand cas de la rupture qui séparerait les « méfians » des « confiants », face aux institutions et aux politiques. Mais si cette fracture est majeure en période électorale, il semble que l'abus de ce concept présenté comme postérieur aux clivages gauche/droite traditionnels serve plus à les masquer qu'à en avaliser l'effondrement. Le présent recours à Robert Putnam, à James Coleman et en amont à E. C. Banfield (1958) rappelle la vogue de la notion de génération qui évitait jadis de penser en termes de classe. Pour autant, tous les croisements possibles d'attitudes politiques et de sensibilités rendent l'ensemble de cette mosaïque de paramètres stimulant.

Les annexes développent le savoir mobilisé sur toute l'Europe, et même aux États-Unis, et on ne boude pas le rappel de tous les partis politiques et mouvements existants dans une quinzaine de pays de l'Europe politique. Le permanent croisement de variables idéologiques et sociétales au fil de lourds appareils statistiques, les graphiques, permettent d'étayer ce que nous subodorions. Là encore, ce vade-mecum de notre temps conforme ce que doit être une méditation du quotidien, aide à infirmer une idée ou à vérifier une hypothèse.

La tâche de Roman Krakowsky est à risque car il œuvre seul et il tente d'alerter du danger et de la pente « populiste » en Europe de l'Est. Dans une collection qui défend les synthèses, il brasse donc le présent et le passé d'une Europe centrale et sud-européenne, ô combien multiple. S'il cède à quelques simplifications pour la sortie de guerre de 1918, ces années charnières de la fondation de l'Europe contemporaine, sa bibliographie générale est magistrale, et sa volonté de couvrir cet espace sincère. Krakowsky veut nous faire comprendre comment les revendications nationales sont fautrices de dévoiement des patriotismes. Le poids des partis agrariens d'antan puis leurs rapports complexes avec des partis autoritaires comme avec le fascisme et le nazisme, suivi d'une difficile expérimentation du stalinisme, ont



fayard
HISTOIRE

toujours perverti les possibles. Dans tous les cas, le simplisme de la langue politique, la réduction de la catégorie de l'opposition à celle d'ennemi de la nation et du régime, ne sont pas propices à la structuration de réflexes démocratiques.

En repartant des *narodniki* qui allaient au peuple et prônaient la revendication de « *la terre et de la liberté* » et de la sortie du servage de l'Empire russe, l'auteur passe au XX^e siècle pour en venir au poids des présentes complexités. Il esquisse les multiples formes de sortie du communisme, de la Bulgarie aux pays baltes en passant par la Slovaquie ou la Serbie, les gros morceaux de cette géopolitique étant naturellement la Roumanie, la Pologne et la Hongrie. Vaste programme quand l'auteur est autant porté par les craintes que véhicule le politiquement correct (sans vouloir le réduire à cette bannière) devant ces « démocraties illibérales » que par l'analyse précise

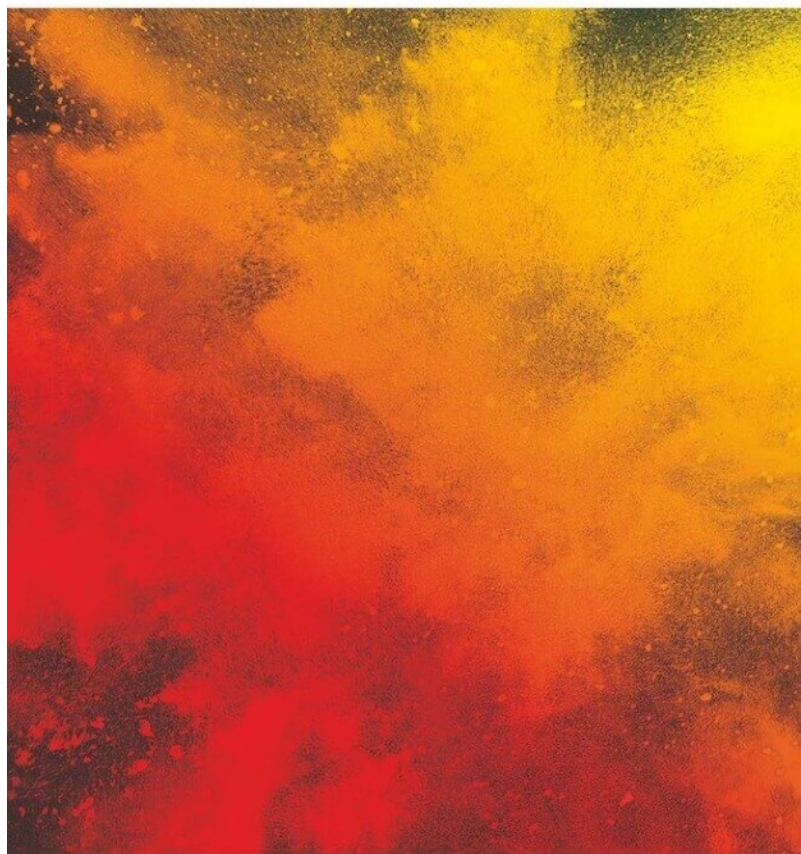
**LES POPULISMES
DANS LES SCIENCES SOCIALES**

de la place de droites nationales dures en proie aux libéralismes économiques. Les intérêts contemporains permettent des jeux de force et des rejeux qui se drapent dans la défense de l'intérêt national, rien ne sert de s'en tenir, pour solde de tout compte, à « l'invasion » de migrants. Il n'en reste pas moins que la déception de l'Europe et le mécontentement des couches fort larges qui ne bénéficient pas des rares pôles de développement avérés autour de Varsovie ou de Prague restent dangereux. L'auteur y voit le signe avant-coureur de tous les maux profonds dont pâtit l'Europe (construction politique) et n'a d'autre recours que d'évoquer des figures du passé, tel Ivo Andric (l'auteur nobélisé d'*Il est un pont sur la Drina*), et de rappeler *Misère des petits États d'Europe de l'Est* (du Hongrois István Bibó, 1945) ou *L'Occident kidnappé* (de Milan Kundera, 1983), le passé subi ou assumé n'en finissant pas de se rouvrir.

Plus allègre, plus roboratif – plus optimiste, dirait-on –, est le livre de Federico Tarragoni. Lui aussi développe son argumentaire sur plus de 300 pages mais, en récapitulant une histoire intercontinentale et en scrutant de plus près l'Amérique latine, il se saisit diversement des populismes de gauche et de droite. Il reproche à ses collègues maîtres en « populologie » (science du populisme) d'être généralement trop soumis à un mélange de constats et de jugements subjectifs qui noient les analyses. Ainsi, faute de creuser les concepts et les situations concrètes et vécues, l'anathème fait du populisme un mot fourre-tout sans droit d'inventaire. Le mot peuple, « *virtualité en attente* » comme il est finalement dit, reste plus encore vacant de ses virtualités dans les discours usuels.

Or, les populismes se déclinent selon leur nature sociale ou pas, le rôle protecteur ou non qu'ils ont pu assurer selon les époques, des variables non réductibles au seul préalable stable : le déficit démocratique des systèmes libéraux antérieurs. Leur solubilité ultérieure dans d'inquiétants autoritarismes et de vrais fascismes est elle-même tributaire d'une histoire mondiale et de conjonctures internationales. L'Amérique du Sud, au vu de la diversité des cas et de ses *tempi*, éclaire parfaitement le phénomène. Il en va d'abord de la question nationale comme protectrice ou pas, subséquentement de la présence ou non d'une tendance sociale. La disparition de ce

Federico Tarragoni
**L'esprit démocratique
du populisme**



L'horizon des possibles | La Découverte



facteur sous les coups de l'ultra-libéralisme dénature (dirait-on) ces régimes. Le seul recours à quelque chef charismatique est le symptôme, pas le programme, moins encore la raison. Passant des Russes du XIX^e siècle aux mouvements agrariens de l'Europe centrale et aux États-Unis de la misère agricole et du People Party des années 1930, Tarragoni reprend les aventures politiques éclatées selon les pays et déclinées en chronologies similaires et dissemblables. Se creuse alors le sens que l'auteur donne aux cas contemporains italiens et espagnols, il parle de « *latino-américanisation du vieux continent* », ce qui n'annonce ni le meilleur car on sait ce que furent les républiques bananières, ni le pire, ce fantasme sans fond. Cet ouvrage, le plus inventif, le plus riche, le plus synthétique aussi, médite donc un présent ouvert, et on peut lui en savoir gré.

Le volcan Snowden

« Avant, je travaillais pour le gouvernement mais aujourd’hui, je suis au service de tous. Il m’a fallu près de trente ans pour saisir la différence et quand j’ai compris, ça m’a valu quelques ennuis au bureau » : à trente-six ans, Edward Snowden a écrit ses Mémoires de « lanceur d’alerte ».

par Jean-Acier Danès

Edward Snowden

Mémoires vives

Trad. de l’anglais (États-Unis)

par Aurélien Blanchard

et Étienne Menanteau

Seuil, 384 p., 19 €

Edward Snowden est un volcan, c’est ce que son récit nous apprend. En trois parties d’une dizaine de chapitres chacune, l’ancien informaticien employé par la CIA décrit d’abord son éducation en conformité avec les clichés du *geek* ou du prodige informatique : « un *QI de 140* », « un élève à lunettes », maigre, myope et politisé à dix ans. Mini-Snowden écrit qu’il modifie dès son jeune âge les heures de toutes les horloges pour se coucher plus tard. Lorsqu’il devient adolescent, il se couche de plus en plus tard pour apaiser sa soif de connaissance, et surtout sa peur d’une explosion nucléaire. Il pirate son premier laboratoire, décroche du lycée et s’inscrit à l’université sans y aller. Snowden grandit sous la bannière américaine auprès de deux fonctionnaires habilités « secret défense », descendants des Pères fondateurs et animés d’une sincère aspiration à servir leur pays. Il découvre le monde virtuel en jouant à des jeux de guerre ou de stratégie. Après les attentats du 11 septembre 2001, l’adolescent en a la confirmation : il veut être un guerrier lui aussi. Il le sera, à sa manière, non pas en tant que soldat (il échoue aux tests après s’être grièvement blessé à la vue d’un serpent), mais comme ingénieur informatique.

Car l’éruption du volcan est précédée de tremblements préliminaires. Le serpent, animal qui dans la mythologie est le messenger entre les enfers souterrains et le monde des hommes, donne à Snowden le courage de s’engager dans les renseignements, faute de pouvoir être membre du corps armé. Lui qui a lu Ésope, Tolkien et connaît son *Frankenstein*, admire Héphaïstos : « le dieu

du feu, des volcans, de la forge et de la métallurgie, bref, le dieu des bricoleurs », si bien qu’il se déguise parfois en agneau, parfois en loup, et qu’il gravit chaque année un peu plus les échelons des accréditations défense, en donnant l’impression qu’il le fait avant tout pour ne pas s’ennuier, pour apprendre, pour voyager. Et nous le croyons volontiers.

Mais l’éruption de Vulcain arrive lorsque le Panthéon est ébréché : constatant les titanesques dangers des violations de la Constitution que représentent les récupérations de données et leur manipulation sans le consentement des utilisateurs, Snowden est pris d’une fureur froide, comme une première fumée qui perce le pare-feu du volcan. L’éruption arrive. Le Frankenstein, instruit dans les plus belles ambassades et les plus puissantes agences, s’était engagé pour défendre ses citoyens et pour soutenir leur Constitution dans une croisade qu’il découvre à leur rencontre : la créature crypte son identité et révèle à la presse mondiale des informations majeures pour notre début de siècle.

Qu’est donc ce livre fascinant ? Une œuvre littéraire, sans nul doute. Nous regrettons toutefois que la traduction française de ce *Permanent Record* n’ait pas bénéficié d’une relecture plus exigeante. Nous ne citerons pas les nombreuses fautes ou approximations présentes tout au long du texte et ce dès la deuxième page, car la réalisation d’un tel ouvrage et sa publication simultanée dans dix-sept pays nous conduisent à une légère indulgence — en espérant que les futurs tirages corrigeront cela.

Pour raconter son histoire, le régisseur mêle journaux intimes de sa petite amie, discours politiques et histoire de la Constitution américaine. En d’autres termes, il démontre que si les « *mémoires sont fixes, ils sont l’instantané d’une personne en mouvement* », et il nous permet de le croire à l’aide de précisions savoureuses. Tant et



Edward Snowden (2018) © Lindsay Mills

LE VOLCAN SNOWDEN

si bien qu'on en vient à se demander, face à de telles prises de parole et à un parcours aussi limpide, si Snowden n'est pas l'incarnation d'Aldo dans *Le rivage des Syrtes* de Julien Gracq : celui qui, fasciné par le volcan de l'île de Vezzano où son amour l'emmène, brise le *statu quo* en accomplissant une croisière de reconnaissance, et, à

ce titre, accomplirait sans le savoir la volonté d'un instigateur caché. Edward Snowden, rusant avec son propre déclin, n'a plus que l'exil et l'équilibre entre deux communautés pour vivre : le tout privé et le tout public. Là encore, monsieur Snowden doit rester au seuil.

Freud préfacier

Dans l'introduction à ce recueil de préfaces pour des textes de Sigmund Freud, écrites entre 1993 et 2006 pour la collection « Quadrige » des Presses universitaires de France, Jacques André s'interroge : « L'œuvre de Freud croule sous les gloses [...] Qu'est-ce qui permet à cette lecture de rester vivante, source de réflexions, et [de ne] pas seulement se réduire à la somme d'un enseignement ? » Il y répond partiellement dans la préface du Petit Hans : « L'une des raisons tient sans doute à ce qu'en marge de l'argumentation centrale, le texte freudien ouvre beaucoup plus de pistes qu'il n'en suit ».

par Zoé Andreyev

Jacques André
Lectures de Freud
 PUF, coll. « Petite Bibliothèque
 de psychanalyse », 176 p., 14 €

Le pluriel du titre, « Lectures de Freud », posé après coup, puisque les préfaces qui sont contenues dans l'ouvrage n'étaient pas destinées à être publiées ensemble, témoigne du parti pris de Jacques André de suivre ces pistes parallèles : non pas imposer « une » lecture scolaire, mais ouvrir à l'infini des lectures, non pas au sens d'un relativisme, mais plutôt d'une obsession amoureuse insatiable... car l'auteur nous montre à travers son propre exemple l'attraction « transférentielle » qu'exerce le texte freudien sur tout psychanalyste, et qui pousse chacun à y revenir encore et toujours avec la surprise de retrouver l'enthousiasme et l'excitation de la première fois.

Aussi les textes de ce recueil sont-ils autant de « *plaisirs préliminaires* », préfaces destinées à préparer le lecteur à l'expérience singulière, vivante, troublante aussi, qu'est une lecture de Freud. Jacques André aborde son œuvre non en « *freudologue* », mais en psychanalyste habité par sa passion pour la psychanalyse, par sa curiosité sexuelle infantile, habité donc par son « *petit Hans* » interne, emblème de la vitalité contagieuse de « *l'infantile* ».

Ces « lectures » illustrent ce foisonnement qui menace de déborder le lecteur-chercheur : « *le préfacier du texte de Freud souffre de l'embarras du choix* », écrit André dans la préface du *Pré-*

sident Schreber. Souffrir de l'embarras du choix... une image de la névrose du chercheur aux prises avec sa curiosité sexuelle, celle de l'enfant « *pervers polymorphe* » des *Trois essais*. « *Non seulement les théories sexuelles infantiles touchent au vrai, par l'inventivité des constructions qu'elles proposent, mais de façon beaucoup plus surprenante et dérangement, elles disent la vérité de l'activité théorique elle-même... Si tout n'est pas sexuel, la sexualité se mêle de tout, à commencer par l'activité de théorisation : découverte essentielle de Freud pendant cette première décennie du siècle, mais découverte redoutable menaçant de se retourner contre elle-même, rendant définitivement instable la conviction scientifique, à commencer bien sûr par la conviction psychanalytique* ». Cette instabilité est la matière même de la pensée psychanalytique ; si elle est maintenue, elle la préserve de devenir une doxa et lui impose une exigence constante de « *remise sur le métier* » de ses concepts, à l'aune d'une expérience clinique toujours, elle aussi, déstabilisante.

Chacune de ces sept préfaces témoigne de cette instabilité, invitant le lecteur « *freudologue* » à creuser de nouvelles pistes, avec le risque de tomber sur le doute, l'impasse, la contradiction interne, mais aussi de rencontrer l'expérience de l'approfondissement d'une conviction à mesure que l'exploration avance. André montre non seulement Freud au travail avec ses collègues et ses patients, mais aussi, et tout particulièrement dans les dernières préfaces du recueil, qui portent sur des textes tardifs (*Inhibition, symptôme et angoisse, L'avenir d'une illusion, Malaise dans la culture*), un Freud au travail avec lui-même, qui interroge, remanie sa propre théorie (de

FREUD PRÉFACIER

l'angoisse), appliquant à son œuvre une exigence qui ne peut qu'engager ses successeurs à faire de même.

Les préfaces sont présentées dans l'ordre chronologique comme autant de chapitres d'un roman : la première préface, celle de la *Première Théorie des névroses*, documente une naissance à la fois angoissante et joyeuse ; la dernière, qui introduit le *Malaise dans la culture*, en dépit du « sombre tableau » de l'homme impuissant face à ses propres forces destructrices, ouvre sur une démarche de pensée, celle de la fameuse « métaphore archéologique » d'une psyché conservant toutes ses constructions antérieures. « Avec Freud, les cheminements conceptuels multiplient volontiers les allers-retours, suivent rarement une progression linéaire. Il n'est guère de piste par lui tardivement empruntée qui n'ait été au moins entr'aperçue dans le temps de la naissance de la psychanalyse », écrit Jacques André.

La théorie freudienne est indissociable de la vie (quotidienne) des individus à qui elle doit son existence. Ainsi le début de la préface du *Petit Hans* : « En 1972, un peu plus d'un an avant sa mort, Herbert Graf accorde une interview à la revue *Opera News*. Il y retrace sa vie de metteur en scène... » Nous commençons, comme il se doit, par l'après-coup. Herbert-Hans est devenu metteur en scène ! Dans la mise en scène de Freud, racontée par Jacques André, les personnages en présence sont Freud lui-même, le père de Herbert-Hans, et Herbert alias le « petit Hans » : « Entre les trois hommes (dont un petit), l'excitation est à son comble », commente l'auteur. Notre regard se décentre, il n'y a plus d'enfants ou d'adultes, l'infantile règne en maître et abolit les différences...

Si les théories des adultes sont nourries par l'activité sexuelle de l'enfant, c'est bien parce que cette activité ne s'arrête pas avec l'enfance. Dans la préface de *L'homme aux rats*, l'étude de la névrose obsessionnelle devient la scène « de la rencontre des contraires et de l'excitation à son acmé ». Ernst Lanzer, le patient de Freud, fait l'expérience de son premier coït, à 26 ans : « Mais c'est formidable, pour cela on pourrait assassiner son père ! »

Cette rencontre des contraires, ce conflit impossible gagne l'analyse même, puisque Freud finit par se demander si analyse et guérison ne sont

pas contradictoires : « Freud ne parle pas de fuite dans la guérison, mais il en est très proche quand il souligne que le "succès thérapeutique" fit obstacle aux déliaisons – défaire fil à fil – de l'analyse ». En effet, « si l'on est attentif à ce qui fascine Freud dans cette analyse, ce n'est pourtant pas l'amour ou la haine en eux-mêmes, mais bien ce qui est mis en scène par la virulence de leur antagonisme : à savoir le conflit psychique, la psyché soumise à la contrainte ». Et André poursuit : « Pour le coup, la contrainte de la théorisation [...] revêt une signification remarquable. C'est que ce mouvement n'est pas sans rappeler celui-là même du névrosé dans ses tentatives désespérées d'en finir avec le tiraillement des contraires. Le théoricien et le névrosé de contrainte sont dans une parenté qui peut faire craindre que le doute, menaçant l'esprit du second, ne contamine la pensée du premier ».

La « névrose de contrainte » gagne aussi les traducteurs autour du choix de la traduction du terme *Zwangsneurose*, entre « névrose obsessionnelle » et « névrose de contrainte ». Dans la préface du *Président Schreber*, c'est le théoricien-psychanalyste paranoïaque, pris dans les rets du transfert homosexuel, qui occupe le devant de la scène. Dans celle d'*Inhibition, symptôme et angoisse*, nous voyons Freud torturé entre deux théories de l'angoisse, hésitant, revenant en arrière, se contredisant... Jacques André lui aussi interroge : pourquoi dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926), Freud ne parle-t-il pas de la pulsion de mort, « notion introduite à grands frais métapsychologiques peu de temps avant, en 1920 » ?

Ce sont ces différentes figures du chercheur saisi par son objet qui émergent le plus vivement de ces « lectures ». C'est ce que transmet André : l'envie de théoriser à son tour, de lire et relire soi-même. La dernière préface, consacrée au *Malaise dans la culture*, texte « pessimiste » écrit par Freud à la fin de sa vie, ouvre sur une scène de séduction, une lettre à Lou Andréas-Salomé. Le *Malaise*, lui dit Freud, est un texte « tout à fait superflu », écrit pour passer le temps pendant un été d'ennui à Berchtesgaden : « Mais que pouvais-je faire d'autre ? Il n'est pas possible de fumer et de jouer aux cartes toute la journée ». C'est avec la théorie que le vieux Freud séduit encore.

Une communauté turque peu visible

Sékolène Débarre, géographe spécialiste de la Turquie, et Gaye Petek, qui a travaillé dans plusieurs structures d'aide aux immigrés turcs, ont écrit un ouvrage éclairant et lucide sur une communauté forte de 600 000 membres en France (immigrés turcs et descendants) bien peu visible.

par Jean-Paul Champseix

Sékolène Débarre et Gaye Petek
Histoire des Turcs en France
 Éditions du Détour, 224 p., 18,50 €

La population turque, de 21 millions en 1950, passe à 40 millions en 1980. L'inégalité foncière étant abyssale – 4 000 propriétaires possèdent la moitié de la surface agricole ! –, les paysans turcs émigrent en masse vers les grandes villes autour desquelles ils bâtissent les fameux quartiers de « *Gecekondou* » (prononcer : guédjékondou), maisons « posées en une nuit » sur le domaine public ou sur des terres appartenant à des fondations religieuses. Les citadins protestent devant cet afflux et les familles paysannes perçoivent la ville comme « un lieu de perdition ». Nonobstant, cette première étape migratoire va en ouvrir une autre, à l'étranger cette fois. En effet, le pouvoir turc, après le coup d'État de 1960, encourage le départ d'un surplus de main-d'œuvre inemployée.

Un projet national enrayé par la crise de 1973

L'État compte sur les envois d'argent de la diaspora, collecté par des coopératives chargées d'injecter les fonds dans l'économie villageoise. Il table aussi sur le retour régulier d'ouvriers qualifiés qui feront bénéficier le pays de leur expérience. Ainsi, l'immigration est « un projet national » qui compte sur la fidélité de ses ressortissants. De 1961 à 1973, les trois quarts des émigrants (870 000) partent en Allemagne de l'Ouest. Avec la France, l'accord se fait en 1965. À la suite de tests physiques et d'aptitude, 1 candidat sur 3 est retenu. La plupart viennent d'Anatolie centrale et orientale. Souvent d'origine rurale, leur niveau scolaire est moins élevé que celui de leurs concitoyens résidant en Allemagne. Il n'y a pas de femmes alors qu'elles représentent 20 % de l'immigration outre-Rhin. Modestes en

1961 (111 entrées en France), les arrivées augmentent à partir de 1970 (8 751 entrées). Le permis est valable un an, puis renouvelable trois ans, ce qui explique que femmes et enfants restent au pays. L'implantation des travailleurs suit, évidemment, les déplacements des sites industriels. Les Turcs s'installent dans la région parisienne, l'Alsace, la Lorraine et la région Rhône-Alpes ; certains sont bûcherons en Limousin ; sans oublier ceux qui œuvrent pour le BTP dans toute la France. Ni l'État ni le patronat ne font d'efforts pour apprendre un peu de français à ces ouvriers, censés repartir vite dans leur pays, et qui se retrouvent, de ce fait, extrêmement démunis. La communauté n'est pas uniforme : elle comprend des Turcs de culture, des Kurdes, et, du point de vue religieux, des sunnites et des alévis. Malheureusement, les chiffres tels qu'ils sont établis ne permettent pas de quantifier ces distinctions.

Le choc pétrolier de 1973 provoque une crise qui entraîne des licenciements. Les Turcs cherchent alors à retrouver un emploi dans de petites entreprises en faisant jouer la solidarité familiale. Ce phénomène implique un regroupement par localité d'origine qui donne l'impression d'entités homogènes qui recourent des identités religieuses (alévie/sunnite) ou culturelle (turque/ kurde). De la crise date aussi l'arrivée de travailleurs clandestins, en particulier dans le textile. Alors que l'idéal était de se constituer un capital pour rentrer au pays en voiture, signe de réussite, et d'y ouvrir une boutique ou une entreprise, la crise qui se prolonge réduit les revenus. De surcroît, la solitude et la cohabitation forcée avec d'autres cultures dans les foyers de travailleurs incitent au regroupement familial.

Une intégration prudente

Les syndicats constatent avec étonnement que les Turcs prêtent attention à leurs droits. À la fin des années 1960, existe en Turquie un « Parti

UNE COMMUNAUTÉ TURQUE PEU VISIBLE

ouvrier », et la lecture du journal est une pratique répandue, y compris chez les ruraux. Cela explique, en France, une forte syndicalisation à la CGT qui publie même un journal en turc. Toutefois, le syndicat, négligeant le fort nationalisme de ses nouveaux adhérents en se montrant critique à l'égard de la Turquie, va les perdre : ils ne comprennent pas pourquoi un syndicat français se mêle de la politique de leur pays... De plus, les syndicats n'envisagent rien pour sortir les ouvriers turcs de leur monolinguisme. Plusieurs de ces derniers souffrent de crises d'anxiété qui mènent parfois à des consultations psychiatriques où l'on ne peut se comprendre, faute d'une langue commune.

« La Voix de la Turquie » et les émissions en turc de RFI, puis, plus tard, la télévision, compensent un peu le mal du pays, de même que les journaux turcs édités en Allemagne, achetés souvent chaque matin ! Le téléphone étant cher, les expatriés ont recours aux cassettes de magnétophone. La distraction de fin de semaine est le café où l'on joue au jacquet et aux cartes, et, le soir, la promenade au centre-ville permet de regarder les femmes et de commenter leur allure. L'arrivée des familles modifiera ce comportement : les hommes ne sortiront plus après le travail et se garderont d'inviter dans leur foyer des collègues célibataires, accroissant la solitude de ceux-ci.

En effet, le regroupement familial commence en 1976. Les illusions du retour se dissipent d'autant plus que l'épargne est mince et que les femmes restées au pays souffrent de la cohabitation avec leurs beaux-parents. La venue des femmes reste le principal motif d'entrée de ce groupe mais il faut attendre 2016 pour que l'équilibre des sexes soit établi. Tout en voulant quitter leur belle-famille, les femmes des régions de l'est de l'Anatolie éprouvent des appréhensions face à un monde qu'elles ne connaissent pas, un mari qui leur a été imposé et une vie de couple qui n'existe pas dans la tradition. Si elles sont heureuses d'être « *maîtresses de maison* », elles souffrent de solitude, « *parlent aux murs* » et développent des maux psychosomatiques. Moins d'une femme sur cinq de cette génération travaillera. Pourtant, à la fin des années 1970, si certaines sont encore vêtues à l'anatolienne, « *force est de constater qu'en moyenne, elles sont vêtues de manière moins austère qu'aujourd'hui* ».

Ces femmes sont désorientées dans la société française, surtout dans les grandes villes. Pour celles qui viennent des zones rurales, la fréquentation du milieu hospitalier est une épreuve du fait du contact avec des praticiens masculins. La natalité, forte au départ avec quatre enfants dans les années 1970, passe à deux enfants pour la génération née en France. Les enfants deviennent souvent les interprètes de leurs parents mais leur faible niveau en turc les oblige parfois à inventer... Les cours de français ne sont guère fréquentés par les femmes car la langue est jugée difficile et la honte pointe toujours. L'augmentation des regroupements fera abandonner ces tentatives pour chercher refuge dans l'entre-soi, puis dans les mosquées et les réseaux islamiques au cours des années 1990. Jusqu'en 1985, domine pourtant, en Allemagne comme en France, la persistance du statut de « travailleurs invités » et donc seules des associations tentent de pallier l'isolement des femmes turques. Il est vrai qu'à l'époque la méfiance à l'égard des étrangers était moins forte qu'aujourd'hui. De fait, l'aide au retour, promue par Lionel Stoléro, va convaincre 10 000 Turcs de retourner dans leur pays. Leurs témoignages expriment le désir de protéger leurs enfants – et particulièrement leurs filles – de l'école « trop intégratrice » et contraire à la religion. La progéniture rentrée en Turquie est loin de penser la même chose et considère parfois que sa vie s'est comme « arrêtée »... Certains enfants affirment même qu'ils sont français ! Cela ne facilite pas les relations familiales d'autant que le père peut déclarer – ce qu'il n'aurait pas fait en France – qu'il a été bien traité : « *Là-bas, je n'avais pas peur ; ici, j'ai toujours peur des coups bas, ici on t'écrase.[...] lorsque je vois quelqu'un qui enfreint une règle, ne respecte pas un devoir, je ne peux plus le supporter, cela me révolte, je crois que c'est cela ma culture française* ». Ceux qui n'ont pas réussi sont raillés, on leur reproche de ne pas paraître suffisamment européens tout en les qualifiant cependant d'« *Alamans* ».

Clivages au sein de l'immigration

Comme la loi de 1981 permet aux étrangers de créer des associations, apparaissent des amicales de travailleurs qui seront progressivement récupérées soit par la sphère d'influence de l'État turc, soit par des mouvements religieux quelquefois interdits en Turquie. Déjà, en 1979, des militants turcs d'extrême gauche avaient organisé des manifestations de sans-papiers travaillant dans le textile (voir le film de Michel Honorin, *French*



UNE COMMUNAUTÉ TURQUE PEU VISIBLE

confection ou une nouvelle forme d'esclavage moderne). À la suite du coup d'État de 1980, l'arrivée de demandeurs d'asile, de réfugiés politiques (Kurdes, alévis, chrétiens), d'intellectuels et d'artistes comme Yılmaz Güney (Palme d'or à Cannes pour *Yol* en 1982), favorise aussi

Hüseyin et Hanife, leur fils Ahmet et sa femme Tuban, à Canteleu (Seine-Maritime) © Ahmet Sel

la naissance de mouvements politisés et clive l'immigration.

Après 1990, les associations tendent de plus en plus à s'affilier à des partis politiques de droite et à des réseaux confrériques (parti d'extrême droite

UNE COMMUNAUTÉ TURQUE PEU VISIBLE

MHP, mouvement süleymaniste [religieux anti-kémaliste] que supplante le Millî Görüs, proche des Frères musulmans). Tous deux dispensent des cours de religion, de langue turque et d'histoire, organisent des pèlerinages à la Mecque et distribuent aides financières et conseils juridiques. L'objectif visé est explicitement d'enrayer « *l'acculturation occidentale* ». La surveillance touchant les femmes s'en trouve accrue. Le mouvement plus modéré du célèbre prédicateur Fetthullah Gülen, avant d'être accusé d'être l'âme du coup d'État contre Erdoğan, possédait une presse francophone active. De 1987 à 1993 sont recensés 54 278 demandeurs d'asile. Des associations laïques se créent, plus ou moins durables, mais les divergences politiques interdisent toute idée de fédération.

À partir de 1984, fuyant le conflit entre l'armée turque et le PKK (Parti des travailleurs du Kurdistan, de tendance marxiste-léniniste) une nouvelle émigration survient, celle des Kurdes du sud-est de l'Anatolie à laquelle s'ajoutent les chrétiens orientaux. Les immigrés kurdes vivaient des trajectoires similaires à celles des Turcs, pour ce qui est des secteurs d'activité et des lieux de vie. Ils vont trouver en Europe un terrain favorable à leurs particularismes culturels et linguistiques. L'Institut kurde de Paris, encouragé par le président Mitterrand, entreprend de préserver la culture et de faciliter l'insertion en Europe. De son côté, le PKK, sous une vitrine associative (Feyka), collecte une cotisation forcée à destination du parti, et peut mobiliser des milliers de personnes. France et Allemagne dissolvent les organisations liées au PKK en 1993, année où une vague d'attentats vise les intérêts turcs en Europe. Ces mouvements incitent à penser, à Ankara, que l'émigration peut nuire aux intérêts de l'État, d'où une volonté de contrôle de plus en plus importante. Ainsi, les services secrets turcs seraient impliqués dans l'assassinat de trois militantes kurdes en 2013 à Paris.

Repli identitaire

La perspective de devoir rester à l'étranger plus longtemps que prévu fait revenir en mémoire le serment que l'émigré prête aux anciens avant de partir : « *Je reviendrai et inchangé* ». Une attitude de défiance à l'égard de la société française se manifeste alors dans la première génération. Bien au-delà des kebabs, les Turcs vont tisser un réseau commercial fondé sur l'entre-soi. En

1990, un catalogue de 300 pages recense les commerces turcs en France. De plus, les paraboles apportent à domicile des chaînes turques alors qu'inexplicablement, en 2000, l'émission en turc de RFI est supprimée, de même qu'en 1987 était interrompue la populaire émission de FR3, « Mosaïque ».

La résistance à l'intégration passe alors par les mariages « arrangés » avec une proportion importante de conjoints venus de Turquie. La nouvelle famille est ainsi, pour moitié, primo-arrivante. Le mariage est considéré comme l'événement le plus important de la vie et la virginité est exigée comme garantie de « *la bonne éducation* ». Parfois, de jeunes hommes franco-turcs acceptent l'épouse choisie par leur mère en Turquie mais mènent une double vie avec une maîtresse française. Les belles-mères ont une préférence pour des épouses de faible niveau scolaire qui dépendront d'elles mais, parfois, la jeune fille choisie a un diplôme universitaire et ne manque pas d'être choquée par les mœurs traditionnelles de la famille émigrée en France. Une jeune mariée s'est entendu dire qu'elle devait mettre un foulard car « *ici tu n'es plus en Turquie* ». Ainsi, les femmes de la seconde génération d'immigration se retrouvent sous la coupe de schémas traditionnels, sans recours aux associations de femmes qui demeurent, en Turquie, particulièrement dynamiques. Tout est résumé dans la phrase : « *Une femme ne vit que pour son honneur.* »

Les brus issues de familles traditionnelles vivent la sexualité comme une épreuve. Toutefois, « *les hommes ne sont pas plus heureux, mais sont incapables de s'opposer à leur mère. Leur femme est la mère de leurs enfants et l'honneur de la famille est sauf, car elle est turque* ». Ainsi, le mécanisme d'identification des enfants à leur pays de naissance est freiné. C'est pourquoi, en France, le groupe turc est le moins francophone, et les violences conjugales sont fortes car l'époux, lui aussi, est marié contre son gré. Contrairement à ce qui se passe en Allemagne, les pouvoirs publics restent insensibles au secteur associatif féminin.

L'ouvrage est ponctué de témoignages qui illustrent fort bien les propos. On a peine à mesurer le calvaire que vivent certaines femmes : une jeune villageoise, en Turquie, est mariée de force à un handicapé mental d'une famille vivant en France, et dont elle se retrouve l'humble servante. Empêchée de suivre les cours de français, elle glane

UNE COMMUNAUTÉ TURQUE PEU VISIBLE

des mots à la télévision quand elle est seule. Son beau-frère la viole ; elle est enceinte mais fait une fausse couche. Elle est renvoyée au village où son père, se déclarant déshonoré, la met à la porte. Sa tante la recueille mais ne peut la garder de crainte d'être ostracisée par le village. Elle paie un billet de retour à sa nièce mais pense que la France, c'est Paris, alors que celle-ci vivait dans la région lyonnaise. La jeune femme se retrouve donc sur les bancs de l'aéroport d'Orly, en pleurs... Heureusement, un bon Samaritain s'enquiert de sa situation et la conduit dans une famille turque qui la recommande à une association car elle craint les repréailles de la belle-famille...

L'intégration scolaire de la première vague de jeunes arrivants avait été difficile car ils avaient peu fréquenté l'école en Turquie mais gardé le souvenir d'une éducation rigide et nationaliste. Le port obligatoire de l'uniforme masquait les différences sociales, ce qui n'est évidemment pas le cas en France. Les fillettes qui portaient des vêtements de pilou aux couleurs chamarrées cousus par leur mère en savent quelque chose ! Dans les années 1970, il existe peu de classes pour non-francophones ; aussi les difficultés linguistiques paraissent-elles infranchissables. Seuls les enfants arrivés en bas âge parviennent à maîtriser le français et à poursuivre leur scolarité dans leur classe d'âge. Les Enseignements de langue et de culture d'origine (ELCO) ont connu une évolution regrettable. Les premiers instituteurs envoyés par la Turquie étaient d'une trop grande rigidité, les suivants s'étonnaient du manque d'investissement des enfants et des parents, devenus moins déférents à leur égard. Enfin, depuis quinze ans, arrivent des professeurs « *plus pieux et attachés aux valeurs religieuses, prônant un discours de moins en moins laïque* ». Il n'est donc pas surprenant que le groupe turc soit celui pour lequel l'échec scolaire est le plus important, un tiers seulement parvenant à obtenir le baccalauréat. Cela s'explique aussi par le faible niveau scolaire des parents, qui utilisent toujours la langue turque ou kurde, et par le fait que la lecture est considérée comme de l'oisiveté. Les jeunes filles de la seconde génération qui obtiennent plus nombreuses le baccalauréat que les garçons (38 % contre 26 %) continuent peu au-delà, ce qui témoigne de la persistance du modèle traditionnel. De même, les garçons sont incités à prendre la relève de leur père et à apporter un complément de revenu au foyer. La conséquence

est que le nombre d'ouvriers entre les deux générations varie peu (de 70 à 60 %), ce qui ne s'observe dans aucune autre communauté.

Le lien patriotique

Le maintien du lien avec la Turquie est ambigu car, en famille, on parle peu du passé. En revanche, la vie de jadis, au village, est idéalisée. Les réussites sociales en France sont attribuées à la seule débrouillardise, non aux opportunités du pays de résidence. En revanche, les échecs sont dus à une société « *discriminante, injuste, raciste* ». Peu d'immigrés turcs associent leur migration aux conditions économiques et sociales de leur pays, d'où un attachement inconditionnel à ce dernier. Les immigrés de la seconde génération ont même plus de liens avec la Turquie que leurs parents, du fait des médias (73 % des jeunes déclarent regarder la télévision turque), de la facilité des voyages et de la politique de l'AKP (islamo-conservateur) d'Erdoğan. L'une des originalités de ces descendants de l'immigration est le fort intérêt qu'ils portent à la politique turque.

La question de l'identité est complexe quand on sait que 81 % « *se sentent Turcs* » et, en même temps, 76 % « *se sentent Français* »... À l'opposé de la situation en Allemagne, les élus d'origine turque sont peu nombreux en France. L'avènement de l'AKP, en 2002, change l'image de la Turquie : le pays connaît une impressionnante croissance et Erdoğan veut en faire une puissance mondiale. Le BTP transforme le paysage et les plus pauvres voient leur existence s'améliorer rapidement. De plus, Erdoğan caresse le projet de structurer la diaspora turque à la manière des lobbys anglo-saxons.

Les débats sur l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne sont intenses : aux arguments anciens pour s'y opposer – manquements aux droits de l'homme, interférence de l'armée – s'ajoutent les questions concernant la place de la femme, l'importance de la religion et la crainte d'un déferlement migratoire. Parfois sont invoqués des arguments qui pointent une impossibilité turque à s'intégrer. Au même moment, en 2001, la loi française reconnaît le génocide arménien et, en 2011, elle prévoit des peines pour les négationnistes. L'année suivante, 15 000 manifestants d'origine turque se retrouvent devant le Sénat qui va approuver cette dernière loi, avant qu'elle ne soit rejetée par le Conseil constitutionnel. Erdoğan, qui veut apparaître comme le héros des musulmans, le « *Mandela du XXI^e siècle* »,

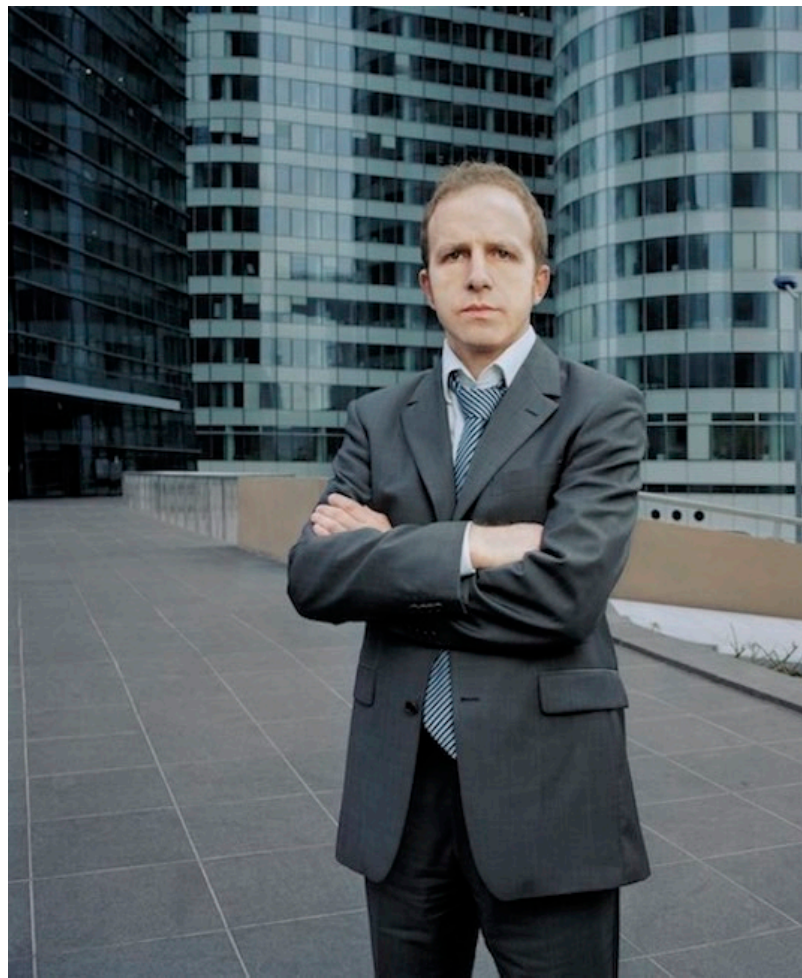
UNE COMMUNAUTÉ TURQUE PEU VISIBLE

renvoie la France à la reconnaissance du « *génocide algérien* ». À Strasbourg, il déclare l'Europe « *xénophobe, islamophobe et raciste* ». Cette violence verbale et la volonté de discuter d'égal à égal avec les dirigeants internationaux expliquent l'engouement de nombreux Franco-Turcs et Maghrébins. À l'inverse, les Assyro-Chaldéens et les alévis font reconnaître, en Europe, les violences qu'ils ont subies.

Les Turcs de France, longtemps méprisés parce qu'issus des campagnes, suscitent de plus en plus l'intérêt du pouvoir. À l'organisation religieuse et aux programmes spécifiques de télévision s'ajoutent, dans les années 2000, le centre culturel Yunnus Emre et un soutien à toutes les associations favorables au pouvoir. Alors que le mot « diaspora » était péjoratif et utilisé par l'extrême droite contre les Juifs et les Arméniens, il fait son entrée dans le vocabulaire institutionnel. De nouvelles modalités de scrutin favorisent le vote des ressortissants turcs à l'étranger car ils sont majoritairement favorables à l'AKP. Une moitié pourtant de l'électorat ne vote pas. Alors qu'Erdoğan, en 2018, remporte 52,6 % des voix en Turquie, il fait 63,7 % en France. Lors du référendum constitutionnel qui lui donne tous les pouvoirs, le consulat de Lyon atteint 86 %, chiffre inégalé en Turquie ! Cela n'est pas sans créer des réactions car des voix se lèvent pour interdire le vote de la diaspora qui « *vit à l'aise dans les démocraties occidentales* ».

Erdoğan incite également les ressortissants turcs à s'impliquer dans les partis et à demander la nationalité pour peser dans les débats en faveur de la Turquie. Il rejette cependant l'assimilation, qui est un « *crime contre l'humanité* ». La laïcité est évidemment à combattre ; des mosquées turques, bien visibles, apparaissent (Strasbourg, Nantes) et le parti islamo-conservateur « Égalité et Justice » est créé en France.

Dans l'identité turque, la fierté nationale l'emporte cependant sur la religion. La « redécouverte » du passé ottoman par l'AKP a incontestablement renforcé ce sentiment. Nombre de feuillets qui cherchent à effacer l'idéal kémaliste magnifient un empire qui sut résister aux puissances occidentales. En 2016, un nouveau média franco-turc, Red'Action, soutient vigoureusement les positions du gouvernement. Dans les réseaux sociaux, les Turcs anti-AKP ne manquent pas de recevoir les foudres des « patriotes ». Ce qui



Ali, consultant en systèmes d'information dans une banque à La Défense © Ahmet Sel

n'empêche pas des opposants comme l'écrivain Nedim Gürsel de se faire entendre. Certains même, comme l'essayiste Tarik Yildiz, lassés des diatribes de l'AKP, en viennent à parler de « *racisme anti-blanc* » ! Historiquement, la France n'a pas de contentieux avec la Turquie. Les « patriotes » se contentent de vitupérer contre les municipalités qui érigent des monuments commémorant le génocide arménien et assyro-chaldéen.

Toutefois, le coup d'État raté de 2016 et la répression qui s'en est suivie, accompagnés d'une crise économique et de la reprise de la guerre au Kurdistan turc, mettent un terme à « *la parenthèse enchantée* ». La fuite des cerveaux, observable dès 2013, connaît un bond en 2017 avec 253 640 départs ! La France a d'ailleurs mis en place un programme d'accueil pour les scientifiques.

À l'heure où Erdoğan souhaite l'ouverture de lycées turcs en France et veut mobiliser la « diaspora » à son avantage pour compenser une perte d'influence dans son pays, cet ouvrage bien informé et dénué de polémiques vient à point nommé.

Un essai de Jean-Luc Godard et son dispositif

Le dernier opus de Jean-Luc Godard, Le livre d'image, a déjà été beaucoup commenté. Pourtant, il semble que personne encore n'ait insisté suffisamment sur sa principale caractéristique formelle : être un tombeau au carré du cinématographe.

par Guillaume Basquin

Jean-Luc Godard

Le livre d'image

C'est Philippe Sollers, le premier, qui souligna que le précédent grand œuvre de Jean-Luc Godard en vidéo, *Histoire(s) du cinéma*, était un enterrement du cinéma sur cassette vidéo [1]. Dans *Film Socialisme*, son dernier film produit en 35 mm, on entendait cette phrase : « *Il ne peut plus y avoir de film.* » Prenant acte de cette évidence (victoire totale par K.-O. de la télévision (HD) sur le vieil art de montrer les ombres), Godard a refusé que son essai soit montré en France dans les salles de « cinéma », arguant du fait que ces lieux ne sont plus des « lieux de culture ». Logique jusqu'au bout, le cinéaste a décidé de montrer son essai pour ce qu'il est : une image numérique adaptée aux écrans plats 16/9^e (on lit d'ailleurs cette mention du format au tout début du « film »). Par un tour d'écrou retors de sa pensée, il a même obtenu de pouvoir montrer son essai dans des théâtres (d'abord le théâtre Vidy de Lausanne, puis maintenant le théâtre des Amandiers à Nanterre, dans le cadre du Festival d'automne à Paris, du 4 au 20 octobre 2019) où une banale télévision à écran plat de format 16/9^e fait office d'écran (toile-non-de-lin) de diffusion.

Ainsi, pas d'illusion ni de trompe-l'œil : ce que vous voyez est bien une image travaillée par et pour les moyens de l'image d'ordinateur. Ce faisant, Godard évite le travers qui avait guetté son précédent opus, *Adieu au langage* : l'illusion d'être un film de cinématographe par le truchement de lunettes (ou de prothèses ?) 3D. Nous ne fûmes pas dupes ! C'est le seul film du Maître que nous n'aimâmes point...

Résumons. Nous sommes conduits dans une annexe dudit théâtre des Amandiers par toute une

armée d'ouvriers, et nous nous retrouvons dans une espèce d'immense hangar au plafond très haut (plafond cathédral ?), avec le dispositif suivant : un écran plat de télévision pend du plafond, et est entouré d'au moins six haut-parleurs au milieu desquels trônent quelques fauteuils (d'orchestre ?) pour quelques dizaines de spectateurs. Une table de mixage, sur la gauche, complète ce tableau.

Et puis, *Le livre d'image* (sans « s ») commence : c'est dès le début un éloge (hérité de Focillon) du travail de la main : « *La condition de l'homme est de penser avec ses mains.* » Comme il ne reste presque plus de place pour la main dans le travail cinématographique en numérique, Godard a jugé bon de faire imprimer le scénario (si l'on peut dire ; en réalité, il s'agit plutôt d'une des pistes de la bande-son, celle qu'il récite lui-même : le récitatif de son « opéra ») de son essai vidéo dans un luxueux livre qui reproduit en fac-similé un script écrit entièrement à la main. En voici une page reproduite :

La nostalgie du travail de la main revient à plusieurs reprises dans Le livre d'image : quand ce n'est pas un plan de main coupant dans une bobine de film 35 mm (issu de JLG/JLG : Autoportrait de décembre), c'est un plan colorisé numériquement de pellicule déroulant sur une table analogique de montage, ou bien un enfant arabe faisant rouler sur une piste de sable une vieille bobine de film (on voit clairement le film se dérouler alors) : « Il y a les cinq doigts de la fée... »

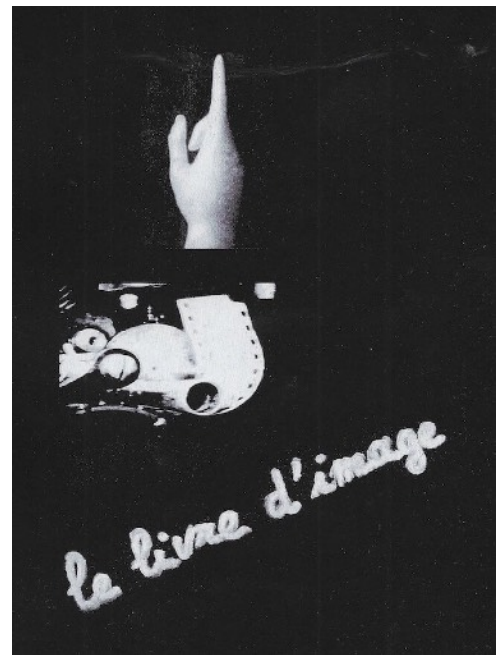
Le cinéma s'est sabordé (Godard l'avait annoncé, très précisément dans ses *Histoire(s)*), le thème apocalyptique est clair ; aussi, plusieurs fois, le cinéaste nous montre les accidents numériques dans la téléportation des images (ou plutôt, des informations sur les images, tant en numérique il n'y a plus vraiment d'images), comme l'artiste

UN ESSAI DE JEAN-LUC GODARD

Éric Rondepierre l'avait déjà fait dans sa série « DSL » (pour « Digital Subscriber Line », ou, plus ironiquement, en français : « Désolé de Saboter vos Lignes ») ; paradoxalement alors, il devient peintre (plus rien à voir avec une quelconque indicialité du réel) ; peintre avec pixels ! Ce n'est pas sans beauté... C'est même très inquiétant : quelles images subliminales gobe-t-on quand on regarde des images animées numérisées dans l'égoût que constitue le réseau Internet ?

Ce que n'ont pas pu percevoir les spectateurs (et les commentateurs, nombreux...) du « film » sur Arte ou en *streaming*, c'est tout le travail sur le son opéré par Godard dans cet essai. Une table de mixage à gauche de l'écran le souligne : le travail du cinéaste sur cet opus fut un véritable travail de musicien. Tantôt, le son vient de la droite ; tantôt il vient de la gauche ; et puis soudain ça sort du haut-parleur de derrière ; et puis de tous ensemble (pour des sons d'explosion, qui semblent vouloir nous rappeler la violence de toute guerre (« faire entrer un petit bout de fer dans un petit bout de chair ») ! Philippe Sollers, dans son entretien avec *Les Cahiers du cinéma* déjà cité, le soulignait : « Tout ça, donc, c'est du son. Et puis, des images qui arrivent en fonction de ce son, ou de ce ton, fondamental. »

Mais il y a plus : « À travers l'ensemble, on entend la voix de Godard, qui s'est mis là, très modestement, en chef d'orchestre. Il orchestre sa partition, on entend ce qu'il dit, ses aphorismes viennent s'inscrire... Disons que c'est sa voix, organisatrice d'un oratorio. » Dans ce nouvel oratorio incomparable, on entend ceci : « Pour moi, je serai toujours du côté des bombes. » Réconcilié, le Godard ? Oh que non ! Des coquelicots pour Rosa Luxemburg ! Il ose même nous montrer, deux ou trois fois, des images tournées par l'État islamique (de celles dont parlait Jean-Louis Comolli dans son essai *Daesh, le cinéma et la mort*, et que personnellement je n'avais jamais vues avant aujourd'hui). Le malaise, si malaise il y a, c'est que ces images ne détonnent pas au milieu des nombreuses autres images de fiction tournées dans le monde entier pour raconter des histoires de sang versé, de guérilla, de résistance et de règlements de comptes. Pour reprendre une expression, empruntée à Malraux, qu'on entendait dans *Histoire(s) du cinéma*, c'est la grande fraternité des métaphores !



En réalité, la grande majorité des images dont la population mondiale se repaît ressort de cet imaginaire de vengeance-là – et d'abord celles de *Star Wars* ! On se souvient de cet aphorisme très important d'*Histoire(s) du cinéma* (1a) : « voilà presque cinquante ans / que dans le noir / le peuple des salles obscures / brûle de l'imaginaire / pour réchauffer / du réel / maintenant celui-ci se venge / et veut de vraies larmes / et du vrai sang » (c'est moi qui souligne). Quand on sait que la plupart des vidéos mises en scène par l'EI empruntèrent selon Comolli leur « langage » aux fictions hollywoodiennes les plus populaires, cela laisse songeur...

Et si tout dépendait du point de vue ? Qui parle ? D'où « tu » parles ? Godard a choisi « son » camp : « *Les Arabes peuvent-ils parler ?* » C'est alors, dans les deux derniers chapitres, que le cinéaste redonne la voix à cette partie de l'humanité devenue largement mal-heureuse : « L'Arabie heureuse » (d'après un titre d'Alexandre Dumas) et « Heureuse Arabie ». Personnellement, je n'ai pas été capable de repérer ou de décrypter toutes les citations de ces deux chapitres (Dumas, déjà cité ; Flaubert en son *Salammbô*, certainement ; mais le reste : T. E. Lawrence ?) ; si vous voulez le faire, il ne vous reste plus qu'à vous repasser en boucle le pré-générique de fin de cette vidéo, en *streaming*, car tous les emprunts y sont listés.

1. Lire l'entretien avec l'écrivain dans *Les Cahiers du cinéma* n° 513 (mai 1997), à l'époque de la diffusion des *Histoire(s) du cinéma* sur Canal+ : « Il y a des fantômes plein l'écran... »

Disques (16)

Weinberg, Penderecki, Schnittke : trois trios

Le centenaire de la naissance de Mieczysław Weinberg s'accompagne de la parution bienvenue de nombreux disques. Le Trio Lirico associe son trio à cordes à ceux de Krzysztof Penderecki et d'Alfred Schnittke, constituant ainsi un programme chargé d'histoire.

par Adrien Cauchie

Weinberg – Penderecki – Schnittke
Trio Lirico : Franziska Pietsch (violon)
Sophia Reuter (alto), Johannes Krebs
(violoncelle). Audite, 20 €

Comme dans ses [préludes pour violoncelle seul](#) mais de façon plus évidente, Mieczysław Weinberg écrit en 1950 un trio utilisant clairement les sonorités et les mélodies des musiques traditionnelles, ici yiddish et moldaves. Cela ne l'empêche pas de composer un deuxième mouvement en forme de fugue, véritable emblème de la musique savante. Le thème en est étiré par le violon dans un vaste geste, à la fois admirable et lamentable. Dans le troisième mouvement, une pulsation quasi permanente annonce déjà les accords initiaux du trio de Penderecki qui lui succède. La part belle y est donnée au violon qui s'épanche dans une mélodie très lyrique.

Krzysztof Penderecki est né dans le sud de la Pologne en 1933. Il est touché de très près par la guerre : un de ses oncles est assassiné lors du massacre de Katyn, un autre, résistant, est tué à Varsovie. Nombre de ses compositions sont marquées par l'histoire du XX^e siècle. L'une d'elles, *De natura sonoris*, est d'ailleurs utilisée dans le film *Katyn* d'Andrzej Wajda. Une autre, le *Thrène à la mémoire des victimes d'Hiroshima*, fait un effet comparable à celui que provoquent les eaux-fortes de la série *Der Krieg* d'Otto Dix. Après les avoir vues, on se souvient à jamais de ces images terribles de la Première Guerre mondiale. De la même manière, le thrène déchire irréversiblement les oreilles, les tympanes gardent la mémoire des cris insoutenables auxquels les sonorités renvoient.

Le trio de Penderecki date de 1991 et n'évoque pas directement la guerre. Mais, de l'avis des

membres du Trio Lirico, le trio à cordes, par son caractère intime, est un genre propice à exprimer les blessures et les pressions subies par un compositeur. La proximité unique des timbres du violon, de l'alto et du violoncelle crée ce climat intimiste, les différents registres donnant de multiples voix au discours musical. De sauvages accords sonnent l'ouverture tragique du premier mouvement qui, de bout en bout, maintient une tension très forte. Dans un premier temps, trois mélodies (successivement jouées au violoncelle, à l'alto et au violon) aboutissent systématiquement aux mêmes accords assésés. Les voix se mélangent ensuite dans d'étranges tourbillons, chacune faisant entendre son discours, plaintif pour l'une, angoissé pour l'autre. Un peu d'humour apparaît néanmoins dans les dernières secondes lorsque, par anticipation, on entend le thème du second mouvement *vivace*. *Vivace* ne semble pas être une indication de tempo pour le Trio Lirico, qui joue l'ensemble de l'œuvre de Penderecki dans un tempo sensiblement plus lent que la plupart de ses autres interprètes. Mais *vivace*, le mouvement l'est de façon assez évidente dans le caractère. Le contraste avec le premier mouvement, qui s'achevait dans une sorte d'inquiétude prudente, est saisissant : le thème du second mouvement, énoncé dans un tempo mesuré, l'est avec assurance. Et, à cette vitesse, on peut profiter pleinement d'une écriture contrapuntique élaborée qui participe au caractère *vivace* du mouvement. Et cela autorise même les musiciens à nous égarer dans la richesse des timbres de leurs instruments qui ne se distinguent parfois plus.

Le trio d'Alfred Schnittke est composé en 1985, entre les deux précédents, mais il réalise une sorte de synthèse. On a plaisir à y entendre une musique richement thématique. Un thème, le premier, nous semble assez familier même si on ne le reconnaît pas directement : Schnittke écrit

**DISQUES (16)**

une variante de la chanson *Happy birthday to you*, puisque ce trio est une commande pour le centenaire de la naissance d'Alban Berg. Certains passages, notamment dans le premier mouvement, sont beaucoup plus harmoniques, évoquant à certains moments les chorals d'église et à

d'autres la musique répétitive. Dans le second mouvement, on perçoit parfois une colère contenue puis étouffée mais point calmée puisqu'elle finira par exploser de façon grandiose à la huitième minute. Elle laissera alors la place à un lyrisme qui culminera de façon sublime sous les doigts et l'archet de la violoniste deux minutes plus tard.

Hypermondes (7)

Aux sources de la science-fiction

Si le terme de « science-fiction » s'est imposé aux États-Unis en 1929, des écrivains anglais et français inventèrent le genre au tournant du XX^e siècle. J.-H. Rosny Aîné, Régis Messac, Maurice Renard développèrent ce que ce dernier appela « le merveilleux scientifique ». La science y devenait le point d'ancrage d'un imaginaire romanesque souvent sombre et angoissé, fortement influencé par le contexte historique. La collection « Les Orpailleurs » des éditions de la Bibliothèque nationale de France entreprend de republier certains de ces textes.

par Sébastien Omont

Maurice Renard

Le maître de la lumière

BNF, coll. « Les Orpailleurs », 304 p., 14,50 €

J.-H. Rosny Aîné

La mort de la Terre et autres contes

BNF, coll. « Les Orpailleurs », 184 p., 12,50 €

J.-H. Rosny Aîné

L'énigme de Givreuse et autres contes

BNF, coll. « Les Orpailleurs », 168 p., 12,50 €

Théo Varlet

La grande panne

BNF, coll. « Les Orpailleurs », 208 p., 13 €

H. J. Magog

Trois ombres sur Paris

BNF, coll. « Les Orpailleurs », 256 p., 14,50 €

Le dernier roman paru, *Le maître de la lumière*, fut d'abord publié en feuilleton dans le quotidien *L'Intransigeant* en 1933. Ce n'est pas le meilleur livre de son auteur : à cette époque de sa vie, Maurice Renard, grand bourgeois appauvri par la guerre de 1914, est obligé d'écrire pour vivre, ce qui explique sans doute l'intrigue policière stéréotypée dont souffre ce roman. Du même auteur, on peut préférer les extraterrestres inattendus du *Péril bleu* (1911), ou *Le docteur Lerne, sous-dieu* (1908), étonnante histoire de savant fou échangeant les esprits d'un homme et d'un taureau. La scène où le narrateur, prisonnier de son enclos,

observe son corps habité par le bovidé s'ébattre avec sa fiancée est mémorable.

Le docteur Lerne illustre un paradoxe du merveilleux scientifique : les œuvres de ce courant joignent souvent une écriture assez traditionnelle et un conservatisme social bon teint à une imagination fulgurante tranchant dans le vif de la morale et des bonnes mœurs. Bien des romanciers scientifiques, surtout jusqu'aux années 1920, donnent le sentiment d'être doubles : des bourgeois bien sous tous rapports hantés par d'audacieux démons. Peu de textes sont aussi troublants que « Les Hommes-Sangliers » (1929) de J.-H. Rosny Aîné, dans lequel une jeune Hollandaise éprouve des sentiments d'une ambiguïté déchirante pour l'homme-bête rescapé de la préhistoire qui l'a enlevée. C'est parce que l'héroïne reste une puritaine bien-pensante et se révèle en même temps une femme soulevée par la découverte de ses sens que la nouvelle est si étrange. *Les dieux rouges* (1923, repris dans l'anthologie de référence de Serge Lehman, *Les chasseurs de chimères*) est aussi une superbe histoire de monde perdu, dominée par une autre figure de jeune femme, sombre, tragique et intransigeante, Wanda Redeska.

Parallèlement, Rosny, au souffle et à l'imagination impressionnante, par exemple dans « Les Xipéhuz » (1887), *La force mystérieuse* (1913) ou *Les navigateurs de l'infini* (1925), glisse dans d'autres textes – même si ce n'est pas leur objet – quelques remarques sur la supériorité des races blanches civilisées par rapport aux indigènes. Maurice Renard prend, lui, résolument le parti

HYPERMONDES (7)

des « heureux de ce monde » dans *Le maître de la lumière*. Ses mièvres héros, bien en peine de trouver une alternative à leur vacance perpétuelle, vantent chez les domestiques « deux yeux fidèles comme on n'en voit guère, tant ils exprimaient, pour Charles, de respectueuse soumission ». Ce Charles met « au-dessus de tout la religion de la famille, la fidélité irréductible aux traditions ancestrales, l'amour filial et le respect des institutions, des croyances et des lois domestiques sur lesquelles se fondent les seuls foyers durables », etc.

Le merveilleux scientifique a cependant également attiré des écrivains d'autres tendances : *La belle Valence* (1920) de Théo Varlet et André Blandin transforme le voyage dans le temps en féroce satire antimilitariste. Comme Victor Méric, Régis Messac était pacifiste et libertaire. Le premier décrit dans *La der des der* (1929) une guerre interminable. Le second, résistant disparu lors des marches de la mort en 1945, créateur de la collection de science-fiction « Les Hypermondes », dénonce les dictatures asservissant les classes populaires dans le très beau *La cité des asphyxiés* (1937). Il est surtout l'auteur de *Quinzinzinzili* (1935), chef-d'œuvre de noirceur sarcastique et d'anthropologie romanesque. Dans les premières pages, le narrateur décrit « la deuxième guerre mondiale » (sans majuscules) mettant aux prises l'Allemagne et le Japon d'un côté, l'URSS, les États-Unis et la France de l'autre, et diverses autres nations les unes contre les autres. Dans le déchaînement des nationalismes, un savant japonais anéantit la population terrestre, à l'exception d'une douzaine de préadolescents qui visitaient une grotte. Ils se voient offrir une opportunité unique de refonder l'humanité. Mais Régis Messac n'est pas très optimiste.

Pris en étau entre les deux guerres mondiales, le merveilleux scientifique va exprimer l'angoisse de l'époque. Rosny, renouvelant le thème du double, sonde les traumatismes de la première dans *L'énigme de Givreuse* (1919), repris dans la collection « Les Orpailleurs ». *La grande panne* (1930) de Théo Varlet, également réédité par la BNF, explore les inquiétudes créées par le progrès scientifique et le brusque rapproche-

Quand l'homme artificiel
menace l'humanité

H. J.
MAGOG

TROIS OMBRES SUR PARIS

PRÉSENTÉ PAR ROGER MUSNIK

LES ORPAILLEURS
SCIENCE-FICTION

ment des immensités spatiales qu'il opère. Le remarquable et glaçant *La fin d'Illa* (1925) de José Moselli met en garde contre le fascisme naissant, comme *La maison aux mille étages* de Jan Weiss. Ce dernier est tchèque, mais la Première Guerre mondiale l'a autant traumatisé que les Français. Prisonnier en Russie, il a fait de son expérience de la fièvre typhoïde un moteur romanesque. Dans *La maison aux mille étages* (1929), il annonce de manière dérangeante le mensonge et le processus de sélection à l'entrée des camps nazis. À partir des années 1930, les récits apocalyptiques qui anéantissent la moitié

HYPERMONDES (7)

de l'humanité en quelques lignes se multiplient. On peut citer *La guerre des mouches* (1938) et *Les signaux du soleil* (1943) de Jacques Spitz et *Ravage* (1942) de Barjavel, qui a inspiré *La route* de Cormac McCarthy.

Dès 1910, Rosny écrivait un premier chef-d'œuvre apocalyptique, republié par la BNF, *La mort de la Terre*. Ce récit à la tonalité mélancolique et tragique préfigure les catastrophes écologiques décrites par J. G. Ballard ou par des romanciers actuels. De gigantesques tremblements de terre ayant englouti les océans et l'activité industrielle ayant causé la fin des pluies, l'humanité s'éteint lentement dans quelques oasis. La grandeur de Rosny tient à la forme de vie qu'il imagine pour la remplacer.

Ces précurseurs ont, aux côtés des Anglais et avant tout de H. G. Wells, mis en place la plupart des grands thèmes qui seront repris tout au long du XX^e siècle, en particulier par les Américains de l'âge d'or, avant et après la Seconde Guerre mondiale. Ils ont su aussi, comme l'écrit Maurice Renard dès 1909, et contrairement à Jules Verne par exemple, imaginer « *l'aventure d'une science poussée jusqu'à la merveille ou d'une merveille envisagée scientifiquement* », utilisant la science comme moyen d'élargir les possibles, mais aussi le concevable, pour atteindre le *sense of wonder* qui fait le sel de la SF.

À côté de ses défauts, il y a dans *Le maître de la lumière* des pages magnifiques, celles qui traitent de la fiction scientifique au cœur du récit : par une nuit à double lune aux confins de l'Ain et de la Savoie, ou sur une île de l'océan Indien, on se trouve d'abord plongé dans le mystère, perdant tous les repères de l'habitude, avant que le voile ne se lève et révèle la merveille : du temps matérialisé, du passé concret.

Saluons l'entreprise de la BNF de rendre de nouveau disponibles « *d'authentiques trésors négligés par la postérité. Des romans populaires, originaux et parfois fondateurs* », mais regrettons qu'aux œuvres importantes évoquées plus haut et à un bon roman de savant fou



comme *Trois ombres sur Paris*, se soient mêlés des livres dispensables. *L'androgyne* d'André Couvreur est d'un ennui confondant ; *Un chalet dans les airs* d'Albert Robida reste au mieux une curiosité désuète. On espère que « Les Orpailleurs » continueront leur belle entreprise, avec, pourquoi pas, des romans telles que *La fin d'Illa*, *Les dieux rouges*, *Le continent maudit* de Morgin-De Kéan, *Un mois sous les mers* de Tancrede Vallerey, *Le mystérieux docteur Cornélius* de Gustave Le Rouge, ou *La poupée sanglante*, *La machine à assassiner* et *La double vie de Théophraste Longuet* de Gaston Leroux.